

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
DIANE MURRAY

L'INFLUENCE DU PÈRE DANS LES COMPORTEMENTS  
DES PRÉADOLESCENTES PRÉSENTÉES DANS LES ROMANS  
RÉALISTES CONTEMPORAINS POUR LES JEUNES.

MAI 1995

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## REMERCIEMENTS

Ainsi s'achève cette longue chevauchée, qui fut exigeante, le parcours choisi étant pratiquement resté inexploré jusqu'ici. Je remercie chaleureusement mon maître équestre, M. Raymond Pagé, pour ses précieux conseils, Mme Louise Bergeron, pour son soutien.

Je veux également exprimer ma reconnaissance à Patricia Héroux et à Hélène Garraway pour leur collaboration à la traduction des textes (merci les filles!) ainsi qu'à M. Gabriel Fortier pour ses avis à propos du cadre théorique.

J'adresse enfin des remerciements particuliers à Michel, mon fidèle compagnon de route, qui m'a dissuadée de rebrousser chemin en plus de supporter mes peurs lorsque les obstacles semblaient infranchissables.

Sans vous tous(tes), j'aurais été un jour ou l'autre désarçonnée.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
LISTE DES TABLEAUX.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
DES PORTRAITS FAMILIAUX PLAUSIBLES.....	26
CHAPITRE II	
PÈRE MANQUANT, FILLE BLESSÉE.....	55
CHAPITRE III	
DE LA NUIT AU JOUR.....	99
CONCLUSION.....	138
BIBLIOGRAPHIE.....	152
ANNEXES.....	156

## LISTE DES TABLEAUX

Grille d'analyse.....	157
Graphique des familles nucléaires.....	160
Graphique des familles reconstituées.....	161

## INTRODUCTION

L'adulte admire l'enfant parce qu'il voit en lui une humanité promordiale, une autre façon de vivre mystérieuse, incarnée dans un personnage plus ou moins symbolique<sup>1</sup>.

Depuis toujours, l'enfant fascine les «grandes personnes». Absorbé par les obligations, l'adulte s'émerveille devant sa disponibilité, son imagination. Il se souvient d'avoir été, lui aussi, un être neuf qui croyait aux fées.

Plusieurs cinéastes, dramaturges et romanciers pour adultes ont cédé la parole à cet enfant qu'ils ont été. L'oeuvre de Marcel Pagnol, par exemple, présente des personnes et des situations aussi crédibles que touchantes. Dans *La gloire de mon père* et *Le château de ma mère*<sup>2</sup>, nous partageons l'admiration du petit Marcel pour La Treille, éden de ses vacances, pour ses parents et ses amis. Nous reconnaissons nos propres questionnements sur les mystères de l'existence. L'adulte en nous rajeunit pour fraterniser avec le jeune personnage.

De la même façon, un ouvrage destiné aux enfants les rejoint dans la mesure où ces derniers s'y reconnaissent. C'est là, selon Geneviève Patte, une condition

- 
1. Marie-Josée Chombart de Lauwe, *Un monde autre: l'enfance*, Paris, Payot, 1971, p. 207.
  2. Raymond Castans, *Il était une fois...*, Marcel Pagnol, Paris, Julliard, 1978, 190 p.

essentielle pour que la lecture contribue à enrichir le vécu de l'enfant.

En découvrant de l'intérieur des vies différentes de la sienne, l'enfant élargit progressivement sa propre expérience; cela n'est possible que si l'enfant s'y retrouve d'une façon ou d'une autre, si des repères familiaux lui offrent une terre solide où assurer ses pas dans la découverte d'un monde nouveau. Lire un livre, c'est à la fois jouer et s'identifier. On vit la vie des personnages, intensément, avec la certitude qu'on est eux, et pas eux, qu'on se retrouve, à la fin du livre, semblable et différent<sup>3</sup>.

Et aujourd'hui, ce ne sont pas les publications qui manquent pour les jeunes gourmands du livre! Dans Nous voulons lire!<sup>4</sup>, Suzanne Pouliot rapporte que le tirage des oeuvres enfantines se situe, au Québec, entre 3,000 et 5,000 copies. Les meilleures d'entre elles rejoignent même jusqu'à 40,000 lecteurs.

Cette profusion est toutefois un phénomène récent. En effet, les débuts de la littérature de jeunesse canadienne-française furent difficiles. À l'aube du XXe siècle, les enfants se contentaient de récits et de romans du terroir écrits pour les adultes.<sup>5</sup> C'est à la presse enfantine que la littérature de jeunesse intentionnelle doit son émergence. Ainsi, le premier roman-jeunesse parut d'abord sous forme de

---

3. Geneviève Patte, Laissez-les lire!, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1978, 293 p. (c'est nous qui soulignons).

4. Suzanne Pouliot, «La littérature d'enfance et de jeunesse québécoise (1970-1990)» dans Nous voulons lire!, no 90, juillet 1991, p. 16.

5. Louise Lemieux, Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français, Montréal, Leméac, 1972, 337 p.

feuilleton, en 1923, dans *L'Oiseau Bleu*, la pionnière des revues canadiennes-françaises pour enfants. *Les aventures de Perrine et de Charlot*, imaginées par Marie-Claire Daveluy, prolongent dans la littérature de jeunesse la vogue du roman historique, laquelle se poursuivra jusque dans les années 1940.

D'ailleurs le gouvernement québécois tente, dès 1925, de mousser les ventes de livres canadiens-français par une législation. Celle-ci oblige les commissions scolaires à investir la moitié des sommes allouées aux prix de fin d'année à l'achat de volumes d'ici. Cependant, la rareté des productions entrave l'application de la loi. La concurrence étrangère et l'insuffisance de bons manuscrits empêchent pendant longtemps la littérature enfantine d'expression française de prendre vraiment son envol.

Il faut attendre 1954 pour assister à un accroissement des parutions. La période comprise entre 1954 et 1964 devient l'«âge d'or» de la littérature de jeunesse. Les publications, de 20 qu'elles sont entre 1950 et 1954, grimpent à 35 les cinq années suivantes, pour atteindre la quarantaine au début des années 1960. La disparition, en 1965, des prix scolaires entraîne toutefois la dégringolade des oeuvres destinées aux jeunes. Les années 1970 font figure de «vache maigre», à tel point qu'on s'interroge sur les chances de survie de cette littérature<sup>6</sup>.

---

6. Ibid., p. 52.



S'amorce alors une période de redressement au cours de laquelle surgissent de nouvelles instances promotionnelles, dont Communication-Jeunesse. Fondée en 1971 par des créateurs et des promoteurs du livre de jeunesse, cette corporation vise à rejoindre le plus grand nombre possible de lecteurs, notamment par des activités d'animation, des expositions et des clubs de lecture. L'obtention d'une aide financière des gouvernements et des organismes publics et privés mobilise également ses membres.

Deux innovations dans le milieu scolaire contribuent à leur tour à une visibilité accrue des productions enfantines. D'abord, en 1975, les universités québécoises intègrent des cours de littérature de jeunesse à leur programme de perfectionnement des maîtres en français (P.P.M.F.). En outre, en 1979, le nouveau programme de français du ministère de l'Éducation du Québec prône l'utilisation des oeuvres littéraires pour développer le goût de la lecture et les habiletés de communication chez les jeunes. D'autres événements telle la création, en 1978, de revues spécialisées (*Lurelu* et *Des livres et des jeunes*), ainsi que l'Année internationale de l'enfant de 1979, aboutissent au dynamisme des années 1980 alors que se multiplient les maisons d'édition et les tentatives de renouveler cette littérature.

À la tête de ce renouveau, les éditions La Courte Échelle se spécialisent en 1975 dans la publication d'albums, moins vendeurs que les romans. L'audace et la qualité de leurs productions se reflètent dans de petits bijoux tels *Hébert Luée* de

Bertrand Gauthier en 1980 et Monsieur Jean-Jules de Pierre Foglia, en 1982<sup>7</sup>. D'autres éditeurs tentent la même aventure et plusieurs collections albums voient le jour. Plus lente mais non moins observable, la métamorphose du roman s'opère dans l'éclatement des thèmes. Jusque-là traditionnels, ceux-ci se diversifient en posant un regard plus critique sur la société. Citons comme exemple *La machine à beauté* de Raymond Plante, en 1982. Bref, entre 1980 et 1983, une soixantaine de maisons d'édition proposent annuellement pas moins de deux cents titres aux jeunes Québécois.

Une période d'accalmie succède à l'explosion créatrice. Au milieu des années 1980, le vent tourne et la raison l'emporte, comme l'explique ici Jacques Pasquet:

Le début, de 1980 à 1984 environ, marque le temps de l'abondance, de l'effervescence, de la créativité débridée. Dynamique fort différente de la seconde moitié de cette décennie qui se termine, elle, sur une volonté beaucoup plus pragmatique de consolider des acquis et d'installer des assises à la production en misant sur des valeurs sûres<sup>8</sup>.

Les difficultés du marché ainsi que la maigreur des budgets consentis aux bibliothèques publiques et scolaires poussent tout le milieu éditorial à mettre le cap sur la rentabilité. C'est ainsi que la production d'albums diminue de moitié au profit du roman, de fabrication moins coûteuse. La Courte Échelle l'a bien compris en

---

7. Suzanne Pouliot, op. cit., p. 14.

8. Jacques Pasquet, «Les années '80, de l'adolescence à l'âge de raison», dans Lurelu, vol. 12, no 2, automne 1989, p. 2.

optant, au milieu des années 1980, pour le genre romanesque, tout en pénétrant les marchés européen et américain avec ses livres-jeux (*L'alphabet*).

Pendant que certaines maisons d'édition ferment, d'autres, par contre, raffermissent leur situation. Cinq d'entre elles se consacrent exclusivement à la littérature de jeunesse: La Courte Échelle, Ovale, Le Raton Laveur, Chouette et Michel Quintin. D'autres lui réservent une partie de leur production. C'est le cas de Pierre Tisseyre, Héritage, Paulines, Québec/Amérique, Toundra, Fides, Hurtubise, HMH et Boréal<sup>9</sup>. Avec cette phase de consolidation, la productivité annuelle des éditeurs québécois se stabilise à une centaine de titres.

Il n'en demeure pas moins que la littérature de jeunesse actuelle jouit d'une excellente renommée en plus de rejoindre un vaste lectorat. Ainsi, en mai 1989, les ventes de romans pour les jeunes étaient dix fois plus élevées, au Québec, que celles des romans pour adultes!<sup>10</sup>. Une diffusion aussi importante nous interdit désormais de considérer la production destinée aux enfants comme un genre littéraire mineur. À preuve, l'université de Montréal et celles de Sherbrooke, de Trois-Rivières, de Chicoutimi, de Rimouski et de Québec proposent à leur clientèle des cours de littérature de jeunesse<sup>11</sup>. À partir de méthodes éprouvées dans l'étude de la littérature en général, la recherche s'intensifie autour du corpus québécois offert aux jeunes.

---

9. *Ibid.*, p. 5.

10. Suzanne Pouliot, *op. cit.*, p. 16.

11. Jacques Pasquet, *op. cit.*, p. 5, et recherches personnelles.

Les résultats de ces travaux peuvent en dire long sur le système de valeurs privilégié par notre société, si l'on en croit Marie-José Chombart de Lauwe qui a analysé de nombreux textes écrits pour les enfants<sup>12</sup>. Selon elle, les représentations de l'enfant constituent un «excellent test projectif du système de valeurs et des aspirations d'une société»<sup>13</sup>. La spécialiste estime que le personnage de l'enfant reflète les préoccupations des adultes. Serait-il possible que les tourments d'Ani Croche<sup>14</sup> ou les tracas de Rosalie<sup>15</sup> nous renvoient à nos propres inquiétudes?

Il ne fait aucun doute que notre littérature de jeunesse tient compte des nouvelles réalités sociales, notamment les familles reconstituées et le déclin des stéréotypes sexistes.

Contrairement à d'autres productions francophones, la littérature de jeunesse québécoise s'est efforcée d'intégrer durant la décennie 80 des valeurs de société contemporaine, telles que le non-sexisme à travers le renversement des stéréotypes et le réalisme social par le biais de thèmes contemporains<sup>16</sup>.

Reste à approfondir la transposition romanesque des liens interpersonnels générés par ces changements. Parmi ces phénomènes récents, la place du père dans l'éducation des enfants intéresse de plus en plus de personnes.

---

12. Marie-José Chombart de Lauwe, op. cit., p. 7.

13. Ibid.

14. Bertrand Gauthier, Pauvre Ani Croche!, Montréal, La Courte Échelle, 1990, 91 p.

15. Ginette Anfousse, Rosalie s'en va-t-en guerre, Montréal, La Courte Échelle, 1989, 94 p.

16. Jacques Pasquet, op. cit., p. 2 (c'est nous qui soulignons).

Influencée par Bowlby et Erickson, la psychanalyse a longtemps considéré le père comme un élément négligeable dans le développement psychosocial de l'enfant<sup>17</sup>. Depuis une vingtaine d'années toutefois, certains spécialistes le perçoivent comme un facteur clé dans l'intériorisation de l'identité sexuelle. Les conférences et les publications de Guy Corneau, entre autres<sup>18</sup>, soulignent les failles occasionnées par l'absence affective du père. Sans modèle masculin solide, l'homme adulte poursuit sa quête d'identité.

Les recherches empiriques de Michael Lamb et de ses collègues confirment la spécificité du père dans l'acquisition, par l'enfant, d'une image positive de lui-même.<sup>19</sup> Selon ces spécialistes de la théorie de l'apprentissage social, le père serait même plus significatif que la mère dans le développement du rôle sexuel. Ils relient cependant son influence dans la famille à la chaleur des rapports qu'il entretient avec ses enfants.

En ce qui concerne le développement du rôle sexuel, la masculinité du père et son statut dans la famille sont en corrélation avec la masculinité des garçons et la féminité des filles. Cependant, cette association exige une interaction suffisante du père avec ses enfants- ainsi, l'ampleur de l'implication du père dans l'éducation des enfants est cruciale [...] la masculinité des garçons et la féminité des filles sont

- 
17. Marc Provost et al., Le développement social des enfants, Montréal, Agence d'ARC inc., 1990, (Communication Animation et Société) p. 215.
18. Guy Corneau, Père manquant, fils manqué, Montréal, Éditions de l'Homme, 1989, 183 p. Guy Corneau, Fils et filles du silence, conférence prononcée au Cégep de Trois-Rivières, le 25 octobre 1991.
19. Michael Lamb, The role of the father in child development, New York, John Wiley & Sons, 1981, 582 p.

meilleures quand les pères prennent leurs responsabilités dans l'éducation des enfants. Par conséquent, la correspondance du père au modèle-type de masculinité a moins d'importance que son engagement dans ce qu'on décrit souvent comme des activités féminines<sup>20</sup>.

Il nous semble pertinent de rapprocher ces constatations des conclusions d'un colloque organisé par l'Université Mc Gill en novembre 1990. Des spécialistes américains et québécois de la santé mentale sont alors intervenus sur le thème du «père et [de] son enfant dans les années quatre-vingt-dix»<sup>21</sup>. Les allocutions de MM. Kyle Pruett, professeur de psychiatrie à l'Université Yale, et James Herzog, professeur adjoint de psychiatrie à Harvard, ont permis de faire le point sur la situation actuelle des pères en tant que partenaires éducatifs à part entière.

Aux dires du docteur Pruett, il y a toujours un père quelque part. Les enfants élevés par une mère célibataire se créent un père symbolique. Pour ses recherches, Pruett s'est intéressé à dix-sept familles américaines où le père prenait soin du bébé tandis que la mère travaillait à l'extérieur. Il a découvert que la qualité des soins prodigués quotidiennement aux bambins était excellente. Pourtant, a poursuivi le

---

20. Ibid., p. 25.

As far as sex role development is concerned, the father's masculinity and his status in the family are correlated with the masculinity of his sons and the femininity of his daughters. However, this association depends on the fathers having sufficient interaction with their children - thus the extent of the father's commitment to childrearing is crucial. One of the best established findings is that the masculinity of sons and femininity of daughters is greatest when fathers are nurturant and participate extensively in childrearing. Therefore, the father's similarity to a caricatured stereotype of masculinity is far less influential than his involvement in what are often portrayed as female activities.

21. «L'enfant et son père dans les années quatre-vingt-dix», colloque tenu par la Division de Pédopsychiatrie de l'Université Mc Gill, le 16 novembre 1990 au Grand Hôtel de Montréal.

chercheur, les hommes sont généralement moins expérimentés dans ce domaine que les femmes qui ont souvent fait leurs classes en gardant des enfants. Le père, par exemple, développe une technique différente de sa conjointe au moment de donner le biberon. Il en a conclu que l'efficacité n'a rien à voir avec l'expérience. Et plus les pères s'occupent des tâches répétitives, a-t-il expliqué, plus les enfants s'adaptent aux situations de stress.

D'ailleurs, l'implication du père n'entrave pas, toujours selon M. Pruett, la relation mère-enfant. L'amour paternel diffère de l'amour maternel puisqu'il est moins absolu. «Les pères aiment plus dangereusement», affirme-t-il. Ces derniers ont aussi tendance à orienter leurs enfants vers des actions qu'ils jugent compatibles avec leur sexe. Ils cherchent à masculiniser leur garçon et à féminiser leur fille. Paradoxalement, soutient le docteur Pruett, plus le père est présent et moins des stéréotypes sexistes sont inculqués aux enfants.

Toutefois, poursuit-il, la capacité créatrice entre un père et sa fille est plus forte qu'entre un père et son fils puisqu'il s'agit d'une relation nouvelle pour le père. Déjà familier avec le lien père-fils qu'il a vécu dans son enfance, il doit inventer, avec sa fille, un rapport différent. Pour concrétiser ses affirmations, M. Pruett a projeté deux vidéocassettes dont l'une montrait un auteur-compositeur prenant soin de sa fille. Assis à son piano, le père essaie de composer une pièce illustrant une petite fille qui se salit en déjeunant. Peine perdue. Son enfant cherche à s'interposer entre

lui et son travail. Elle plaque des accords étranges puis guette sa réaction. Le musicien s'adapte à cette intrusion en installant sa petite fille à ses côtés. Bientôt, les doigts de l'enfant parcourent les trois octaves. L'anecdote démontre, a indiqué M. Pruett, l'intimité remarquable qui se développe entre un père et sa fille et dans laquelle interviennent des manoeuvres d'agression, de séduction et de jeu.

Un autre intervenant, M. James Herzog, a confirmé cette influence des petites filles sur l'art d'être père. Les filles, allègue-t-il, enseignent à leur père une forme particulière d'intimité et d'empathie. En retour, la compréhension paternelle détermine l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes. Si une fille réussit à se faire comprendre par son père, elle prend confiance en ses possibilités.

Bref, les spécialistes reconnaissent le père comme un partenaire éducatif à part entière. Pourtant, peu de chercheurs semblent s'intéresser aux représentations paternelles en littérature de jeunesse. Déjà, en 1974, Bernard Lukenbill déplorait la rareté de telles études alléguant qu'une comparaison s'imposait entre l'évolution des rôles sexuels dans la société et les modèles présentés aux jeunes lecteurs<sup>22</sup>. Prêchant par l'exemple, il révélait les résultats de son analyse des personnages paternels dans 50 romans pour les adolescents. La majorité d'entre eux, soit 71%, pourvoient seuls aux besoins financiers de la famille en plus d'y exercer la discipline. À l'instar des familles réelles observées par Lukenbill, celles des romans

---

22. Bernard Lukenbill, «Fathers in Adolescent Novels», School Library Journal, février 1974, p. 536-540.



restaient stables en autant qu'elles étaient prises en charge financièrement par le père. Près des deux tiers des cellules familiales et 80% de tous les pères se caractérisaient par leur stabilité.

Pourtant, les personnages paternels s'intégraient difficilement dans la structure familiale. Seulement 46% d'entre eux y parvenaient, un résultat imputable, d'après l'auteur, à leur rôle de pourvoyeur et d'agent disciplinaire. En ce qui concerne les relations interpersonnelles, elles se révélaient plutôt positives au sein des couples (50%) mais antagonistes entre les pères et leurs enfants. Ainsi, des rapports conflictuels, incertains, négatifs et indéterminés se manifestaient dans deux romans sur trois. Le chercheur percevait ce tableau comme un reflet de la relation souvent tendue entre les parents et leur progéniture.

Il notait également une faible identification (30%) des enfants à leur père. Analogues à leurs modèles réels, les adolescents imitaient plutôt leurs amis ou leurs héros médiatiques. Même si cette observation dépassait son cadre d'analyse, Lukenbill a noté que l'entretien ménager et le soin des enfants reposaient sur les épaules des mères tandis que les pères effectuaient seulement 35% de ces tâches. Celles-ci se limitaient à conduire les enfants à l'école, à les discipliner, à couper le bois, à allumer le feu et à des fonctions sociales. Un seul père cuisinait, et un autre entretenait la maison.

Ces découvertes de Lukenbill remontent tout de même à plus de vingt ans. Est-ce que les romanciers actuels décrivent les pères en tenant compte des changements survenus depuis dans la société? Qu'est-ce qui caractérise le personnage paternel contemporain dans la littérature de jeunesse? Pour le savoir, nous avons tenté de mettre la main sur une recherche plus récente. En vain. Le père, dans le roman pour adolescents, ne semble avoir fait l'objet d'aucune étude semblable à celle de Lukenbill. Cependant, Marie Paule Huet a dépouillé les images paternelles présentées aux tout-petits dans les albums<sup>23</sup>. Vingt-et-un titres, parus entre 1979 et 1984, figuraient dans son échantillonnage.

L'évolution est palpable entre les premiers albums et les parutions plus récentes. D'abord centré sur lui-même et absent aux siens, le père s'implique progressivement dans l'éducation des enfants et dans les tâches ménagères. Il ne craint plus de montrer sa tendresse à son épouse et à ses enfants. Dans certains albums, il monopolise même le rapport parents-enfants, la mère n'y apparaissant que rarement ou pas du tout. Huet s'interroge sur la distorsion entre ce portrait idyllique des pères et la réalité des familles françaises à l'intérieur desquelles les mères assument encore la majorité des fonctions ménagères et nourricières. Et nous nous interrogeons aussi: en serait-il de même pour le roman?

---

23. Marie Paule Huet, «Images du père dans les albums pour enfants», dans Nous voulons lire!, no 75, juillet 1988, p. 1-16.

Une question aussi vaste nécessiterait une étude exhaustive des images paternelles dans le roman moderne et la mise en rapport des conclusions avec la réalité sociale. Cela dépasse nos intentions. Nous allons plutôt limiter notre analyse à la relation père-fille dans quelques oeuvres de fiction, en tant que manifestation de la nouvelle place occupée par le père dans la société. Il nous faut cependant préciser les éléments qui structurent ce lien père-fille. Dans cette perspective, les découvertes des invités au colloque de Mc Gill sur la particularité de cette relation nous semblent importantes, d'autant plus qu'elles font écho à celles de Michael Lamb et de ses confrères dont nous parlions précédemment. Ainsi, deux collaborateurs de Michael Lamb ont publié une excellente synthèse de la nature de l'influence que le père exerce sur le comportement de sa fille.

L'implication du père dans une relation solide et cohérente avec sa fille, relation qui est émotivement chaleureuse, stable et non dominatrice, paraît fournir un élément hautement significatif du développement féminin<sup>24</sup>.

Selon eux, le père peut stimuler ou inhiber le potentiel affectif, intellectuel et social de sa fille. Ils estiment

---

24. Henry B. Biller et Stephan D. Weiss, «The father-daughter relationship and the personality development of the female» dans The journal of Genetic Psychology, vol. 116, mars 1970, p. 79-93, p. 82.

Participation by the father in a secure and consistent relationship with his daughter, which is emotionally warm, stable, and democratic, seems to provide a highly significant ingredient for feminine development (c'est nous qui soulignons).

qu'une identification saine au père est fondée sur la compréhension et l'empathie, non sur l'imitation de ses comportements masculins. Cette identification, poursuivent-ils, peut également inclure le partage de certaines des valeurs et attitudes du père en autant qu'il n'empêche pas le développement, chez la fille, d'un concept personnel de féminité et un mode expressif d'interaction sociale<sup>25</sup>.

Ces spécialistes se basent sur la théorie de l'identification de Parson, laquelle insiste davantage sur le rôle du père dans la famille. Une des hypothèses de Parson veut que les comportements appris par l'enfant ne dérivent pas nécessairement d'un rapport d'identification à l'un des parents mais puissent résulter d'un rapport de réciprocité dans les rôles auxquels l'enfant et le parent participent de temps à autre.

Johnson a ainsi éprouvé la théorie parsonnienne, lors d'études empiriques, pour en conclure que «le père ajoute les éléments spécifiquement féminins à l'expression initiale de la féminité chez sa fille et ce, par une attitude gratifiante non seulement envers son agir mais aussi envers ses efforts pour acquérir une personnalité attachante»<sup>26</sup>.

---

25. Ibid., p. 87.

A healthy father identification for a daughter seems to us to consist of understanding and empathizing with the father rather than acting masculine or wanting to be masculine like him ... A healthy father identification for a daughter might also include the sharing of certain of the father's values and attitudes as long as these did not interfere with the daughter's development of a feminine self-concept and an expressive mode of social interaction (c'est nous qui soulignons).

26. Ibid., p. 81.

The father adds the specifically feminine elements to the females initial expressiveness by rewarding her, by his appreciative attitude, not simply for being «good» but for being «attractive».

Billier et Weiss mentionnent les travaux d'autres chercheurs de l'apprentissage social, notamment ceux de Carpenter & Eisenberg, de Gray, d'Hetherington et de Mussen et Rutherford. Ceux-ci vont dans le même sens. Ils révèlent que «quand le père joue un rôle masculin actif et approprié dans la famille, sa fille est plus portée à imiter ses attributs positifs non stéréotypés, est mieux adaptée et moins limitée dans son répertoire de comportements que lorsqu'il est non masculin et/ou distant»<sup>27</sup>. Leur collègue Lazowick considère même que l'identification des petites filles à leur père est plus importante pour l'acquisition d'un comportement normal que l'identification à leur mère. Un autre théoricien, Heckel, a observé cinq préadolescentes privées de leur père. Il a noté chez elles de fréquentes mésadaptations scolaires, un intérêt sexuel excessif et un comportement social inadéquat.

Dans leur article, les auteurs donnent aussi le point de vue de Leonard selon lequel une attitude paternelle adéquate est requise pour la résolution du complexe d'Oedipe. La petite fille doit établir une relation asexuée avec son père afin d'accepter sa féminité et d'être capable, plus tard, d'aimer quelqu'un de son âge. Sans la participation paternelle, poursuit Leonard, la fille peut idéaliser son père et plus tard, comme adolescente, «tâcher de trouver un objet d'amour similaire à son idéal

---

27. Ibid., p. 87-88.

[...] when the father plays an active and competent masculine role in the family, his daughter is more likely to imitate his non-sex-typed positive attributes and be more adaptable and less narrow in her behavior repertoire than when he is unmasculine and/or aloof.

ou maintenir une attitude préoedipale narcissique, de telle sorte qu'elle soit alors incapable de donner de l'amour mais qu'elle recherche plutôt une gratification narcissique dans le fait d'être en amour»<sup>28</sup>.

La convergence de ces découvertes nous amène à poser l'hypothèse de leur influence sur la formulation de la relation père-fille dans les romans contemporains. Les oeuvres actuelles et non fantaisistes nous apparaissant plus proches de notre objet de recherche, nous avons structuré notre travail autour de la question suivante: «Quels types de rapports père-fille peut-on identifier dans les romans réalistes et contemporains pour la jeunesse?» Réalistes est pris ici dans le sens que lui donne Rebecca Lukens. Cela «signifie qu'une histoire est possible, bien que pas nécessairement probable. Les effets naissent sans l'intervention du magique ou du surnaturel [...] Le résultat semble raisonnable et plausible; l'histoire est une représentation de l'action qui semble véridique»<sup>29</sup>. Pour la définition de contemporains, nous avons consulté le mémoire de maîtrise de Rhoda Maxwell

---

28. Ibid., p. 80.

Adequate fathering is assumed to be an essential requirement for the success of this phase of psychosexual development. Without paternal participation the girl may idealize her father and later, as an adolescent, seek a love object similar to this ideal or maintain a preoedipal narcissistic attitude, such that in adolescence she may be unable to give love but rather seeks narcissistic gratification in being loved.

29. Rebecca J. Lukens, A critical handbook of children's literature, fourth edition, Glenview, Scott, Foresman and Company, 1990, p. 14-15.

Realism means that a story is possible, although not necessarily probable. Effect follows cause without the intervention of the magical or supernatural[...] The outcome seems reasonable and plausible; the story is a representation of action that seems truthful.

portant sur les images des mères dans trente-trois romans pour adolescents<sup>30</sup>. Elle définit ainsi ce terme: «livres publiés depuis 1975, et dont les événements se déroulent après 1960»<sup>31</sup>. Nous retiendrons la même définition. D'ailleurs, une des conclusions de son étude dégage l'évolution des héroïnes présentées dans les productions pour jeunes par rapport à une stagnation des portraits paternels et maternels et ce, malgré un effort des éditeurs pour moderniser tous ces concepts<sup>32</sup>.

Nous ne pouvions, dans le cadre qui nous est alloué, analyser tous les personnages féminins. Aussi, avons-nous limité notre recherche aux jeunes de 10 à 12 ans. Nous prévoyions ainsi analyser une dizaine de productions québécoises. Nous nous sommes aperçu qu'il en existait peu. Par conséquent, nous avons élargi notre recherche à la littérature canadienne. Nous avons réussi à trouver cinq romans répondant à nos critères. Deux sont des traductions de romans canadiens-anglais: La dame-épouvantail, d'Helen Chetin<sup>33</sup> et Quelque temps dans la vie de Jessica, de Sarah Ellis<sup>34</sup>. S'ajoutent à ceux-là trois romans québécois: La dompteuse de

---

30. Rhoda Jean Maxwell, Images of mothers in Adolescent literature, essai de maîtrise, Michigan State University, 1986, 155 p.

31. Ibid., p. 4.

Contemporary, in this study, refers to books published since 1975, with a setting no later than the late 1960's.

32. Ibid., p. 19.

[...] there was an emergence of a new type of heroine that did not conform to the concept of the traditional heroine found in books published in the 50's[...] However, this change did not extend to the mother and the father.

33. Helen Chetin, La dame-épouvantail, Montréal, Fides, 1981, 126 p. (traduit de l'anglais par Louis-Bertrand Raymond).

34. Sarah Ellis, Quelque temps dans la vie de Jessica, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 211 p. (traduit par Michèle Marineau).

perruche, de Lucie Papineau,<sup>35</sup> Le journal intime d'Ani Croche<sup>36</sup> et Pauvre Ani Croche!<sup>37</sup> tous deux de Bertrand Gauthier. Toutes ces oeuvres sont reconnues pour leur valeur littéraire, d'où leur potentiel éducatif<sup>38</sup>.

La décision de limiter notre analyse aux personnages de 10 à 12 ans ne résulte pas d'un choix arbitraire. Cette phase nous apparaissait plus susceptible qu'une autre de nous permettre de saisir le lien entre l'évolution de la fille et ses relations avec son père. En effet, elle correspond à la «dernière partie de la période de latence ou prépuberté»<sup>39</sup>, laquelle peut être fortement marquée par les pratiques éducatives et la personnalité paternelles. Helene Deutsch voit cette phase comme celle «où le développement de l'ego est le plus intense»<sup>40</sup>. La petite fille quitte alors l'insouciance enfantine pour mesurer ses aptitudes aux exigences de la réalité.

Dans son être profond, la fillette, durant la prépuberté et longtemps encore durant la puberté, demeure complètement enfant; elle s'effraie de sentir croître sa confiance en elle-même et ses responsabilités nouvelles. Entre ces deux éléments - confiance en soi accrue d'une part et perception croissante de sa propre faiblesse

---

35. Lucie Papineau, La dompteuse de perruche, Boréal, 1990, 116 p. (Boréal junior).

36. Bertrand Gauthier, Le journal intime d'Ani Croche, Montréal, La Courte Échelle, 1987, 94 p. (Roman-jeunesse).

37. Bertrand Gauthier, Pauvre Ani Croche!, Montréal, La Courte Échelle, 1990, 91 p. (Roman jeunesse).

38. La sélection a été faite à partir des répertoires bibliographiques suivants: Lurelu, Lire et aimer lire au secondaire et le choix de Communication-Jeunesse.

39. Helene Deutsch, La psychologie des femmes, Paris, PUF, 1987, p. 10-11.

40. Ibid., p. 9. (C'est nous qui soulignons.)



d'autre part - elle s'efforce de jeter un pont. C'est à cela que tendent les nombreuses imitations, identifications et révisions des valeurs. Toutes ces manoeuvres viennent du besoin de combler la brèche qui s'élargit entre ses possibilités accrues et les demandes toujours plus considérables qu'impose la réalité la sollicite. Le fait même que la jeune personnalité se sent peu sûre renforce en elle le besoin actif de maîtriser son insécurité<sup>41</sup>.

L'approbation du monde extérieur, poursuit Deutsch, est indispensable à l'acquisition, par la jeune fille, du sens de la responsabilité et de l'autocritique. Les encouragements paternels devraient donc faciliter la transition vers une plus grande autonomie. Françoise Dolto renchérit sur ce point en décrivant l'âge de onze à treize ans comme une période de fragilité extrême pendant laquelle l'opinion des adultes peut rompre ou nourrir la confiance en soi du jeune<sup>42</sup>.

L'ensemble de ces considérations nous fournit les concepts fondamentaux utilisés pour l'analyse du rapport père-fille: l'identification, l'introjection, l'empathie, la cognition et le renforcement. Ces termes peuvent toutefois receler une dose d'ambiguïté. Ils exigent donc une définition plus précise. Compte tenu du caractère exploratoire de notre étude et de la nécessité de cerner des aspects variables quant à leur traitement par les auteurs retenus, nous nous sommes permis de chercher l'acception de ces termes auprès de théoriciens appartenant à des écoles

---

41. Ibid., p. 26 (c'est nous qui soulignons).

42. Françoise Dolto, La cause des adolescents, Paris, Robert Laffont, 1988, p. 16-17.

psychanalytiques et psychologiques distinctes, mais complémentaires.

En ce qui concerne l'identification, nous avons ainsi retenu la signification suivante:

Processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications<sup>43</sup>.

Nous savons que Freud conçoit l'identification comme le «premier attachement affectif de l'enfant à autrui»<sup>44</sup> donc généralement à ses parents. Quant à l'introjection, elle consiste, selon lui, en la «mise d'autrui en soi»<sup>45</sup>. ou, en d'autres mots et plus explicitement, en un «mécanisme psychologique inconscient d'incorporation imaginaire d'un objet ou d'une personne. - Le jeune enfant qui s'identifie à son parent du même sexe imite inconsciemment ses attitudes et adopte ses manières de penser -<sup>46</sup>». Nous supposons que cette explication convient également au parent du sexe opposé.

---

43. Jean B. Laplanche, et J. B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF, 1988, p. 186.

44. Sigmund Freud, Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1976, p. 273.

45. Ibid., p. 272.

46. Norbert Sillamy, Dictionnaire de la psychologie, Paris, Larousse, 1989, p. 149.

L'introjection, au même titre que la projection («mise de soi en autrui»<sup>47</sup>), fait partie d'un autre élément structurant le lien père-fille: l'empathie. Il nous est apparu difficile de clarifier ce terme complexe, mais la description suivante le cerne bien: «Mode de connaissance intuitive d'autrui, qui repose sur la capacité de partager et même d'éprouver les sentiments de l'autre»<sup>48</sup>.

L'autre concept, la cognition, s'énonce comme l'«ensemble des activités et des entités qui se rapportent à la connaissance et à la fonction qui la réalise»<sup>49</sup>. Cependant, nuance Joseph Nuttin, la cognition dépasse les connaissances objectives puisque «l'être humain est capable de se trouver en «présence» cognitive de situations qui ne lui sont que présente [sic] à l'esprit»<sup>50</sup>. Nuttin fait ici allusion à une «présence du deuxième niveau» établie «à l'aide d'images, de représentations symboliques et de concepts»<sup>51</sup>.

Jean-François LE NY précise pour sa part que le renforcement est «l'augmentation de la force d'une réaction par la présentation d'un stimulus adéquat»<sup>52</sup>. De façon plus concrète, il s'agit d'une «action produite par un agent renforçateur tel que de la nourriture ou une approbation, et entraînant la

---

47. Henriette Bloch et al. Grand dictionnaire de la psychologie, Paris, Larousse, 1991, p. 136.

48. Ibid., p. 264.

49. Henriette Bloch et al., op.cit., p. 136.

50. Joseph Nuttin, Théorie de la motivation humaine, Paris, PUF, 1980, p. 63.

51. Ibid., p. 63.

52. Jean-François Le Ny, Le conditionnement et l'apprentissage, Paris, PUF, 1972, p. 191.

consolidation d'un certain comportement [...] tout apprentissage a besoin d'être renforcé pour durer»<sup>53</sup>.

Même s'il n'est pas du même ordre que les notions précédentes, le complexe d'Oedipe doit être retenu, à notre avis, dans notre grille d'analyse<sup>54</sup>. En effet, le développement sain de la fille nécessite une résolution adéquate de cette phase.

Dans son *Abrégé de psychanalyse*, Freud la caractérise ainsi:

(Vers 2, 3 ans), la petite fille «se détache d'une mère autrefois aimée, ne lui pardonnant pas, par suite de l'envie du pénis, de l'avoir mise au monde si mal armée. Dans son ressentiment, elle se détourne de sa mère et adopte un autre objet d'amour: son père. Lorsqu'on perd un être aimé, la réaction la plus naturelle est de s'identifier à lui, de le remplacer, si l'on peut dire, du dedans [...] Ses nouvelles relations avec son père peuvent s'établir d'abord sur l'envie de disposer du pénis de celui-ci, mais le point culminant s'en trouve dans un autre désir: celui de recevoir de lui le cadeau d'un enfant. Ce désir de l'enfant a remplacé l'envie du pénis ou du moins en dérive<sup>55</sup>».

Il s'agit d'une des formes du complexe d'Oedipe, celle dite positive puisqu'elle n'est pas destructrice. L'autre, celle appelée négative, implique l'amour du parent du même sexe et l'anéantissement du parent de sexe opposé.

---

53. Norbert Sillamy, *op.cit.*, p. 234.

54. Celle-ci se retrouve en annexe.

55. Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 66. (Nous sommes consciente que cette théorie freudienne a suscité de vives controverses mais, faute de bases théoriques solides infirmant celle-ci, nous nous y référons. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que nous sommes ici dans l'ordre du symbolique et non de la réalité anatomique, quoique cette distinction ne soit pas nécessairement radicale. Voir à ce sujet Laplanche et Pontalis, *op. cit.*, p. 311.)

Bien qu'elles ne s'appuient pas sur l'école freudienne, nos études sur la symbolique spatiale du héros romanesque viennent renforcer notre analyse. En effet, nous avons remarqué que les moments cruciaux des échanges père-fille surgissaient dans des lieux ayant une forte portée symbolique. Pour mieux cerner cette correspondance, nous avons donc fait appel aux études de Simone Vierende sur le parcours initiatique du héros romanesque<sup>56</sup> et ceux d'Emma Jung sur les représentations de l'anima et de l'animus<sup>57</sup>. Nous avons finalement consulté Jean Chevalier<sup>58</sup> et Maurice Blanchot<sup>59</sup> dans le but de définir une symbolique spatiale à la mesure de certains épisodes de nos récits. Intégrées aux découvertes de Michael Lamb, ces notions structurent la grille d'analyse qui nous servira à étudier notre contenu romanesque.

Notre mémoire se divise ainsi en trois parties. Le premier chapitre traite des facteurs pouvant influencer la relation père-fille: tempérament, physique, milieu familial et social. Le second chapitre analyse la qualité du rapport père-fille sur les plans affectif, cognitif et social. La répétition, par l'enfant, des comportements<sup>60</sup> du père, l'empathie entre le père et sa fille et les pratiques paternelles de renforcement nous servent ici d'indicateurs. Dans cette perspective, nous n'oublions pas les

---

56. Simone Vierende, Jules Verne, Mythe et Modernité, Paris, PUF, 1989, 173 p.

57. Emma Jung et James Hillman, Anima et Animus, Paris, Seghers, 1981, 220 p.

58. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, Paris, Laffont et Jupiter, 1982, 1048 p.

59. Maurice Blanchot, L'espace littéraire, Paris, Gallimard, 1955, 376 p. (Folio/Essais).

60. Nous tenons ici à préciser que nous avons employé le terme «comportement» dans les sens suivants: attitude quotidienne et réactions psychologiques dans des situations particulières.

échanges non verbaux entre les pères et leur fille.

Le troisième chapitre confirme le rôle du père dans la résolution des conflits entre l'enfant et le monde extérieur. Nous analysons la symbolique spatiale associée à ce pouvoir médiateur du père. Comme nous le verrons, l'espace paternel rend possible le dépassement de soi. La conclusion de nos recherches devrait nous informer davantage sur les nouveaux rapports entre les pères des romans et leurs filles et, par conséquent, sur ceux unissant leurs modèles empruntés à la réalité.

## CHAPITRE 1

### DES PORTRAITS FAMILIAUX PLAUSIBLES

Si elles quittaient leur monde fictif pour s'incarner dans le réel, Jessica Robertson (11 ans)<sup>1</sup>, Marcelle Nadeau<sup>2</sup> (10 ans), Ani Croche (10 ans)<sup>3</sup> et Jessica Conrich (10 ans)<sup>4</sup> en auraient long à se raconter. Tandis que l'une relaterait quelque escapade avec son inséparable Margaret (QTVJ), l'autre décrirait son récent exploit casse-cou (DP) et la troisième ne tarirait pas d'éloges sur le dernier groupe rock (JIAC et PAC).. La plus sage du quatuor, Jessica Conrich, ferait simplement valoir la fécondité de la ferme familiale (DE).

Ce ne sont là qu'hypothèses, bien sûr, mais leur vraisemblance illustre un fait: la richesse de ces héroïnes vient moins de leur analogie que de leur altérité. Absorbées par des soucis communs à leur âge, elles grandissent pourtant dans des cadres hétérogènes. Leur milieu de vie se répercutant sur leurs actions, c'est la

- 
1. Sarah Ellis, op.cit.
  2. Lucie Papineau, op. cit.
  3. Bertrand Gauthier, op. cit.
  4. Helen Chetin, op.cit.

N.B. Dorénavant, nous codifierons ces romans de la façon suivante: Quelque temps dans la vie de Jessica (QTVJ), La dompteuse de perruche (DP), Le journal intime d'Ani Croche (JIAC), Pauvre Ani Croche! (PAC) et La dame-épouvantail (DE).

relation entre tous ces facteurs qu'il nous faudra étudier. Mais commençons par décrire la réalité à laquelle sont liées nos préadolescentes, soit leur milieu physique, familial et social, ainsi que leur apparence physique et leur tempérament. Cette investigation nous servira de point de départ à une compréhension exhaustive de nos jeunes héroïnes.

La plupart d'entre elles -trois sur quatre- habitent en milieu urbain. La ville de Vancouver sert ainsi de toile de fond à la tranche de vie que Jessica Robertson partage avec le lecteur (QTVJ). Une histoire d'amour existe entre la grande cité et sa jeune résidante qui rêve d'anéantir les édifices modernes avoisinant son domicile pour en savourer la beauté des paysages entourant la ville:

Le condominium, elle l'enferma dans un immense filet et laissa des aigles l'emporter au loin. Puis quand la poussière et la fumée se furent dissipées et que les aigles ne furent plus qu'un point dans le ciel, Jessica, de son balcon, put admirer la baie tout entière, avec ses cargos noirs en route vers le port de Vancouver et, derrière, les montagnes aux sommets enneigés<sup>5</sup>.

À plusieurs moments clés du récit, la jeune Vancouveroise semble trouver dans l'espace qui l'entoure un écho à ses états d'âme. Une nuit où la pensée de la mort de Lucie l'accapare, elle se laisse ainsi entraîner par Simon dans une balade à bicyclette qui les conduit jusqu'au centre commercial de la ville. En plus de concrétiser le rapprochement entre les deux promeneurs, l'escapade redonne à

---

5. Sarah Ellis, *op. cit.*, p. 14.



Jessica le goût de vivre intensément: «tout semblait nouveau et différent» (QTVJ, p. 204).

Est-ce qu'un attachement analogue lie Marcelle Nadeau à Montréal, où elle vit avec sa mère et sa soeur (DP)? Aucun indice textuel ne peut nous renseigner puisque la jeune Montréalaise quitte la ville dès les premières pages du roman pour accompagner son père et sa soeur au chalet du lac Gérard. Séparé de sa femme, Charles Nadeau ne voit ses filles qu'une fin de semaine sur deux, d'où l'importance de ces retrouvailles. Toute l'action du roman se situe d'ailleurs dans ce cadre de villégiature, magique aux yeux de Marcelle: «Ce que j'ai hâte d'aller au chalet du lac Gérard! Au lac Gérard, il y a la chatte de Charles, des tas de ouaouarons, une plage avec un canot et surtout, surtout, il y a LUI.»(DP, p. 25-26). L'endroit lui offre surtout une occasion de mieux se connaître en démêlant le rêve et la réalité.

Par contre, toutes les aventures relatées dans *Le journal intime d'Ani Croche*<sup>6</sup> se passent dans la métropole québécoise, où réside le personnage central. Ani Croche y fait la navette entre l'appartement de sa mère, son port d'attache, et celui de son père où elle s'installe une fin de semaine sur deux. En voilà une dont le mode de vie est typiquement citadin, du moins si l'on se fie à son assiduité aux concerts du forum. En six mois, elle se rend à deux reprises dans la grande enceinte pour applaudir ses idoles. C'est ainsi que, le 9 novembre, elle commente le dernier

---

6. Bertrand Gauthier, *op. cit.*

spectacle de Corée Dusud dans son journal. Quand elle apprend, quatre mois plus tard, la venue de Macho Machine à Montréal, elle se jure d'être aux premières loges. Le 20 mars, elle écrit encore dans son journal: «Samedi prochain, à midi, les billets commencent à se vendre. À sept heures du matin, j'y serai déjà<sup>7</sup>. Je veux de bons sièges. Juste à y penser, je deviens tout excitée» (JIAC, p. 66.)

Dans *Pauvre Ani Croche!*<sup>8</sup> l'héroïne quitte momentanément l'agitation urbaine pour les plages tranquilles du Nord-Est américain, site majeur de l'intrigue. Elle accompagne son père et sa nouvelle femme qui voient ce premier tête-à-tête prolongé comme une occasion de rapprochement. Le cadre romanesque force effectivement le trio à chercher un terrain d'entente, libéré qu'il est des influences extérieures.

Une seule de nos quatre protagonistes habite en permanence à la campagne. Jessica Conrich passe de l'enfance à l'adolescence entourée des couleurs et des odeurs de la ferme exploitée par son père (DE). Il semble impossible de l'imaginer ailleurs que sur ce domaine où triomphe la nature. Une affection profonde l'attache non seulement à l'exploitation familiale mais à tout le paysage environnant:

Le bleu profond du ciel dominait le vallonnement des contreforts.  
Vers le nord, comme il descendait sur la bordure du pays, il pâlisait

---

7. C'est nous qui soulignons.

8. Bertrand Gauthier, *op. cit.*

et devenait d'un bleu de glace. Jessica savait qu'elle aimait ce pays à sa manière [...] Elle n'aurait pu dire ni comment, ni pourquoi, mais elle s'en pressentait aimée. Et le pays était heureux de la voir y travailler, y vivre et l'aimer à son tour.<sup>9</sup>

C'est même en fertilisant une parcelle de ces grands espaces que la jeune Albertaine apprend à dompter ses craintes.

Imprégnée par le milieu physique, la personnalité de nos personnages subit également les effets du milieu humain. La structure et le niveau socio-économique de leur famille figurent au nombre de ces influences.

Est-ce un signe des temps? Sur les quatre familles présentes dans notre corpus, trois sont monoparentales: les Croche (JIAC et PAC), les Nadeau (DE) et les Conrich (DE). Dans les deux premiers cas, la prise en charge des enfants incombe à la mère. Lise Croche et Anne-Lyse Nadeau interviennent donc comme éducatrices principales dans la formation de leurs filles. Les Conrich vivent la situation opposée, les enfants habitant avec leur père tandis que leur mère vit à Toronto. Exaspérée par la tranquillité rurale, la jeune femme a plié bagages il y a deux ans pour regagner sa ville natale. En comparaison, la famille Robertson se caractérise par sa stabilité. Susan et David Robertson demeurent toujours sous le même toit et distribuent à tour de rôle les réprimandes et les encouragements indispensables à l'éducation de leurs enfants.

---

9. Helen Chetin, *op. cit.*, p. 7-8.

Au plan financier, aucune de ces familles ne montre des signes d'indigence. Différentes informations puisées dans les romans indiquent plutôt une relative aisance pour trois d'entre elles. Grâce à son travail d'ingénieure, Susan Robertson procure aux siens une enviable sécurité financière qui permet à David de satisfaire des goûts vestimentaires et alimentaires raffinés (QTVJ). Il confectionne des plats grecs (p.33) et achète au bébé des «camisoles de grand couturier» (p.96). Les Vancouvérois dépendent presque exclusivement du gagne-pain maternel, car le père ne conserve pas ses occupations, au demeurant précaires (professeur de conduite automobile, jardinier, installateur de portes de garage automatiques, réparateur de surfaces de tennis, chauffeur de taxi, (QTVJ, p. 24). Quand s'amorce l'intrigue, il n'occupe aucun emploi, s'affairant plutôt aux tâches domestiques à plein temps: «Jessica regardait son père étendre sa pâte à biscuits» (QTVJ, p. 11).

Il faut préciser qu'avec trois enfants, cette famille est la plus nombreuse des quatre. Simon et Jessica dépendent encore du portefeuille parental alors que Rowan, leur frère aîné, occupe un appartement et subvient à ses besoins en fabriquant des sacs. L'annonce d'un quatrième enfant exigeant un budget familial accru, David décide de retourner conduire des taxis, histoire de «mettre de l'argent de côté» (p.40).

Avec deux parents au travail et un seul enfant, les Croche ne connaissent pas davantage les affres de la pauvreté (JIAC et PAC). Aucun des deux romans ne

précise la nature des emplois occupés par Lise et René Croche, mais leurs nombreux déplacements supposent des rentrées financières généreuses. Dans *Pauvre Ani Croche!*<sup>10</sup> la mère de l'héroïne s'envole pour un périple d'un mois en Grèce (p. 10). Pendant ce temps, Ani séjourne deux semaines aux États-Unis.(p.28). Pendant une longue fin de semaine, Lise l'entraîne dans l'effervescence new-yorkaise (JIAC, p. 64). La même année, elle passe un mois de vacances aux Iles de la Madeleine en compagnie de René (JIAC, p. 14). Gâter sa fille semble coutumier pour ce père qui pense à lui payer deux places pour le spectacle de Corée Dusud afin qu'elle puisse emmener une amie (JIAC, p. 21). Bref, les tracasseries budgétaires ne paralysent aucunement les désirs de cette famille.

La situation pécuniaire des Conrich doit être replacée dans un contexte rural avant d'être comparée aux précédentes (DE). La fertilité de l'exploitation céréalière de Russ Conrich atteste sans contredit sa réussite:

Les champs de son père s'étendaient vers le sud et vers l'ouest. En été, la plupart étaient couverts de colza en train de mûrir. Au mois d'août, elle aimait marcher au milieu de ces céréales d'un jaune éclatant et songer à tous ces endroits étrangers et lointains où l'huile de colza allait aboutir<sup>11</sup>.

L'ex-femme de l'agriculteur augmente, à sa façon, les ressources familiales. Elle mise sur un nouvel emploi -l'auteur ne précise pas lequel- pour payer à Jessica

---

10. Bertrand Gauthier, *op. cit.*

11. Helen Chetin, *op. cit.*, p. 24.

un billet d'avion à destination de Toronto (p. 27). Le train de vie des Albertains se compare donc avantageusement à celui de leurs concitoyens. Dans la maison, ils possèdent «tout ce qu'ont les citadins»: «des *popsicles* pour les enfants, des jeux de *Monopoly* et d'échecs» (p. 24). Ils ne lésinent pas non plus sur les occasions de festoyer avec leurs voisins et se rendent régulièrement aux parties du centre communautaire (p. 33). Toutefois, leurs habitudes quotidiennes diffèrent des Robertson, révélant une grande simplicité de goûts. Ni la gastronomie ni les voyages à l'étranger n'en font partie. «Reste de rosbif froid et pommes de terre rissolées» (p. 47), «jambon froid et nouilles» (p. 76) composent leurs soupers. Mis à part le séjour projeté de Jessica à Toronto et un court voyage de Russ à Calgary (p. 33), les déplacements des Conrich s'arrêtent aux frontières du village.

La famille Nadeau semble plus préoccupée que les autres par les restrictions financières (DP). Nous ne savons rien des occupations de Charles et d'Anne-Lyse, l'auteure restant muette là-dessus, mais le texte fournit des pistes. Par exemple, la perspicace Marcelle n'est pas dupe des discours écologiques de son père, qui préfère les canots aux hors-bords. Elle sait «très bien qu'un canot ça coûte moins cher qu'un gros bateau à moteur» (p. 45). La fascination qu'exercent sur elle les Langlois, opulents villégiateurs d'en face, fait ressortir la modestie des ressources familiales. Quand elle s'adresse à Stéphane Langlois pour la première fois, elle lui montre leur «mini-plage», leur «mini-quai» et leur «mini-chalet» (p. 66). Selon elle, le jeune vacancier possède «une grande plage, un grand quai, un gros bateau et un grand

chalet avec toutes sortes de gros gadgets» (p. 66-67). Dès le départ, Marcelle se dévalorise au profit de son nouvel ami. Nous apprenons aussi qu'à sept ans, elle portait un habit de motoneige «trois tailles au-dessus» de la sienne. «D'après maman, explique-t-elle, je grandis plus vite que mon ombre et c'est beaucoup plus pratique» (p. 13). Nous en déduisons qu'Anne-Lyse Nadeau épargnait comme elle le pouvait sur son budget vestimentaire.

Il reste qu'aucune de ces familles ne se classe parmi les économiquement faibles, la plupart semblant à l'abri des soucis financiers. Reste à voir si le système familial est aussi propice à l'épanouissement des préadolescentes. Par système familial<sup>12</sup> nous désignons non seulement la cellule nucléaire mais aussi les multiples réseaux relationnels auxquels portent attention les spécialistes dans leurs études sur les enfants. C'est ce que fait remarquer Marc A. Provost:

En tant que système, toute famille intacte se compose essentiellement de trois sous-systèmes: celui du couple, de la fratrie et des parents-enfants (Gwen, 1981). Selon le principe de circularité, chaque sous-système devrait à la fois influencer et être influencé par tout ce qui arrive à l'intérieur des autres sous-systèmes. Les études sur la socialisation doivent par conséquent dépasser le cadre restreint de la dyade parents-enfant et selon Rollins et Galligan (1978) s'ouvrir à des contextes relationnels très différents, comme le couple, la fratrie, la famille étendue, le voisinage, le quartier, etc<sup>13</sup>.

---

12. C'est nous qui soulignons.

13. Marc A. Provost, op. cit., p. 215 (c'est nous qui soulignons).

Parmi ces nombreux contextes relationnels, nous observerons, outre le lien père-fille, ceux qui ont une incidence sur le vécu des jeunes protagonistes: le couple parental, la fratrie et les personnes influentes de l'entourage familial.

Avant tout, les chercheurs consultés reconnaissent à l'entente conjugale une fonction essentielle dans le développement féminin. Or, l'harmonie du couple parental ne se révèle que dans le roman de Sarah Ellis, à travers la complémentarité de David et de Susan (QTVJ). Les autres parents, qui vivent séparés, ne s'entendent pas toujours sur la garde et l'éducation des enfants.

Lise Croche accepte très mal, en effet, que René se désiste d'une de ses fins de semaine de garde parentale, prétextant une séance de travail (JIAC, p. 40). «Ma mère m'explique qu'elle a aussi besoin de sa fin de semaine de congé parental», explique la principale concernée. S'il n'en tenait qu'à lui, Charles Nadeau laisserait sa fille aînée s'adonner à des sports hasardeux, mais les craintes de son ex-conjointe réfrènent sa permissivité (DP). Au cours de leurs longues discussions, l'un prône l'autonomie et l'autre souligne les dangers d'une liberté trop grande (DP, p. 63).

Ce genre de friction ne semble pas exister entre Russ Conrich et la mère de ses enfants. Bien entendu, l'installation de cette dernière à Toronto rarifie les contacts avec Jessica et Kevin et l'empêche de se confronter à son ex-époux au sujet de leur éducation. Un extrait du roman laisse toutefois supposer qu'elle garde avec



lui un lien épistolaire afin de prendre des nouvelles des enfants. Dans une lettre destinée à Jessica, elle écrit: «Chère Jessie, ton père me dit que mes lettres te rendent triste», (DE, p. 27).

Conflits ou pas, il reste que la rupture des parents affecte nos protagonistes féminins. Ani Croche trouve son ami Simon «bien chanceux» d'avoir des «parents qui vivent encore ensemble» (JIAC, p. 46). Elle va jusqu'à associer le bonheur des enfants à la solidité de l'union parentale. «C'est sûrement plus facile d'être heureuse avec des parents qui s'aiment toujours» (JIAC, p. 46). D'ailleurs, elle ne comprend pas Lise et René Croche: «[...] ceux qui ne s'aiment plus, je ne les comprends pas d'avoir fait des enfants» (JIAC, p. 46).

Aussi négatives, les réactions de Jessica Conrich au divorce de ses parents se manifestent au plan physique. Chaque évocation de l'absence maternelle lui cause une douleur à la poitrine (DE, p. 17). Elle se rappelle avec nostalgie l'époque où sa famille vivait au grand complet sur la ferme. Il lui arrive de feindre un retour au passé, d'imaginer sa mère en train de saluer ses enfants avant leur départ pour l'école: «Mais cela ramenait à Jessica cette douleur à l'os de la poitrine et l'obligeait à penser à autre chose» (p. 24-25).

Si elle n'évoque jamais leur rupture, Marcelle Nadeau, quant à elle, souffre des prises de bec entre ses parents:

Ils pourraient en écrire des pièces de théâtre avec leurs discussions! Surtout que l'opinion de papa, c'est toujours le contraire de l'opinion de maman, et vice versa [...] Après ça, mes deux parents chéris, ils se demandent pourquoi moi, je ne dis rien...<sup>14</sup>.

Bref, toutes les héroïnes sont affligées par le morcellement familial et les compromis qu'il exige. Cette réaction semble réaliste si on la compare avec les résultats des recherches effectuées en ce domaine. Ainsi, deux théoriciens de l'apprentissage social, Baruch et Wilcox, ont observé une grande perturbation chez les filles de parents séparés, plus importante même que chez les garçons:

Les filles peuvent être plus considérablement affectées par les tensions parentales que ne le sont les garçons possiblement à cause de leur sensibilité et de leur tendance envers des comportements intrapunitifs<sup>15</sup>.

Il n'entre pas dans nos intentions de recherche de vérifier cet énoncé, mais, de toute évidence, la stabilité familiale des Robertson rassure Jessica (QTVJ). La sécurité affective qui l'entoure lui procure du bonheur: «Elle se réveilla plus tard au son maintenant familier de Lucie pleurant dans la nuit. Elle s'enfonça au plus profond de ses couvertures, heureuse et rassurée de sentir sa famille autour d'elle»<sup>16</sup> (p. 121).

---

14. Lucie Papineau, *op. cit.*, p. 63-64.

15. Henry B. Biller et Stephan D. Weiss, *op. cit.*, p. 86 (c'est nous qui soulignons).  
[...] girls might be more significantly affected by parental tensions than are boys [...] possibly because of their sensitivity and tendency towards intrapunitive behavior.

16. C'est nous qui soulignons.

Ce passage introduit une autre composante de la famille: la fratrie. Exception faite d'Ani Croche, qui est enfant unique, les autres personnages ont soit un frère, -Jessica Conrich- une soeur, -Marcelle Nadeau- ou deux frères et une soeur -Jessica Robertson<sup>17</sup>. Dans nos romans, les rapports fraternels comportent l'arc-en-ciel d'émotions communes à toute famille: complicité, incompréhension, jalousie, affection, etc. Dans l'ensemble, frères et soeurs arrivent malgré tout à dépasser leurs divergences et à retrouver l'harmonie.

Jessica et Simon Robertson se rapprochent ainsi après une période d'éloignement due à l'entrée du jeune garçon dans l'adolescence (QTVJ). «[...] qu'était-il arrivé à Simon? Avant, il était son ami et l'appelait «p'tite tête». Maintenant, ils ne se bagarraient même plus. Essayer de lui parler, c'était comme s'adresser à un étranger» (p. 25). Au-delà de son mutisme passager, l'insoumis demeure très attaché à sa cadette. Le décès de Lucie, la dernière née des Robertson, amène l'adolescent à plus de chaleur. Après les funérailles, il prend la main de Jessica et la tient «jusqu'à l'arrière de l'église» (QTVJ, p. 160). Cette disparition cause à la jeune fille une blessure profonde puisqu'elle se sentait très proche de ce petit être:

Lucie était présente dans sa tête comme personne auparavant. Et pas juste dans sa tête. Jessica savait comment Lucie se sentait. Pas de la façon dont elle «savait» que Simon était triste ou que sa mère était

---

17. Un tableau détaillé des familles, nucléaires et recomposées, se trouve en annexe.

impatiente, mais d'une façon profonde et intime<sup>18</sup>.

L'impression d'abandon envahit pour la seconde fois son coeur, déjà ébranlé par le départ de Rowan de la maison. Elle s'ennuie de la présence quotidienne de ce dernier:

Pourquoi avait-il fallu qu'il parte? C'était peut-être amusant de laisser des messages sur le répondeur de l'«Homme aux sacs», mais ce n'était pas comme de l'avoir à la maison en train de faire semblant de lui casser un oeuf sur la tête, de lui prêter son compas pour faire des cercles ou de chanter des publicités entendues à la télévision<sup>19</sup>.

En fait la complicité entre les aînés et les plus jeunes apparaît dans chaque roman, mais elle gagne en acuité lorsque les parents des personnages vivent séparément. Le divorce resserre les liens fraternels, du moins dans les récits de Lucie Papineau (DP) et d'Helen Chetin (DE). Par exemple, sans que personne ne le lui ait demandé, Jessica Conrich prend soin de Kevin depuis le départ de sa mère (DE). Certains jours, cette responsabilité lui écrase les épaules:

[...] lorsque Kevin faisait quelque chose de mal, elle trouvait étrange que souvent les gens s'en prennent à elle comme si elle avait dû l'en empêcher ou lui dire de ne pas le faire. Elle n'arrivait pas à trouver ses mots pour leur dire que Kevin savait aussi bien qu'elle ce qui était bien et ce qui était mal<sup>20</sup>.

---

18. Sarah Ellis, *op. cit.*, p. 97.

19. *Ibid.*, p. 25.

20. Helen Chetin, *op. cit.*, p. 8.

Tous les deux forment pourtant un tandem infrangible dans les situations difficiles. Un jour d'orage où ils sont en visite, le petit garçon se blottit contre sa soeur qui le réconforte. Il s'inquiète non seulement de l'ondée mais surtout des rumeurs de remariage impliquant son père. «Pourquoi est-ce qu'il ne marie pas encore maman?» s'enquiert-il. Ce à quoi Jessica rétorque: «Je ne sais pas, Kevin. Je ne pense pas que les grandes personnes fassent ça. Elles partent et ne reviennent plus» (DE, p. 100). Puis, l'aînée enserre Kevin qui met sa tête sur son épaule. Même lorsqu'il l'excède, Jessica succombe facilement aux charmes de cet «adorable petit diable», au «sourire si beau», aux «yeux si brillants» et au nez couvert de «taches de rousseur» (DE, p. 9).

Le même sentiment tutélaire guide les actes de Marcelle Nadeau envers sa jeune soeur (DP). Charles Nadeau étant trop rarement présent pour s'en charger, c'est elle dorénavant qui calme les angoisses de Lulu (p. 23). Petite, Marcelle faisait des cauchemars et son père lui racontait l'histoire des «Rokcrops» pour la tranquilliser. Elle répète l'anecdote à sa benjamine, bien décidée à banaliser ses mauvais rêves: les «Rokrocks», «de petits monstres gentils et mignons», se nourrissent de rêves d'enfants (p. 20). Comme ils sont bien éduqués, ils hésitent à manger les songes des tout-petits. Vient cependant un moment où, leur faim étant trop criante, ils en grignotent un petit bout. À la place du rêve mangé, le jeune dormeur fait alors un cauchemar!

À l'état d'éveil, Lulu peut encore compter sur la vigilance de sa soeur. Pour sauver la perruche de la fillette des griffes menaçantes du chat, Marcelle déploie toute sa volonté. Elle refuse que la petite propriétaire «se réveille dans un monde cruel» où les gros félins ne font qu'une bouchée des petits oiseaux (DP, p. 100). Les deux filles de Charles Nadeau ont pourtant hérité d'un tempérament qui se situe aux antipodes l'un de l'autre. La téméraire Marcelle ressent parfois de l'animosité pour cette «blondinette pleurnicharde» (p. 24) qui a «peur de tout» (p. 22), mais elle est sa «seule et unique soeur» (p. 22), alors elle en «prend bien soin», «enfin des fois» (p. 24). De toute façon, Lulu passe facilement l'éponge sur les accès d'impatience de sa grande soeur.

Ce tour d'horizon nous prouve qu'aucune des transcriptions romanesques de la réalité familiale ne la présente sous un jour idyllique, conflits et épreuves s'intégrant aux instants complices. Péniblement ressenti par toutes les héroïnes, le divorce des parents rapproche Marcelle et Jessica Conrich de leurs frères ou soeurs cadets.

Certaines figures de l'entourage familial agissent au surplus comme des phares pour ces préadolescentes en les aidant à affronter les tribulations de l'existence. C'est grâce à John Bearspaw, un Indien Stoney vénéré par Russ, que Jessica Conrich parvient à comprendre son père et à accepter les prochains changements dans sa vie (DE). À chacune de ses visites à la ferme, elle profite de son savoir faunique et

floral, qui va de pair avec une compréhension profonde des êtres humains. Charlene, la locataire installée au-dessous de l'appartement des Robertson, exerce un magnétisme aussi positif sur Jessica en la traitant en adulte: «Charlene, elle, semblait vraiment apprécier la compagnie de Jessica. En fait, de toutes les grandes personnes que Jessica connaissait, Charlene était la seule à lui parler d'égal à égal» (p. 15-16). Ses paroles percutantes aux lendemains du décès de Lucie aident la jeune Robertson à panser ses blessures et à dépasser son deuil.

À l'opposé de ces précieux alliés se profilent les nouveaux conjoints des parents, aussi importuns qu'incontournables. À leur façon, ils contribuent à la longue chevauchée des héroïnes vers la maturité, inatteignable sans une ouverture aux changements et aux différences des autres.

Ni Ani Croche ni Jessica Conrich n'ont désiré l'intrusion de ces personnes étrangères. Elles doivent cependant s'en accommoder (il en sera question plus en détails au second chapitre). Avant d'en arriver là, elles traversent toutefois une période d'intense rébellion. Quelques épithètes relevées dans les deux romans de Bertrand Gauthier illustrent la hargne d'Ani contre les amoureux de ses parents (JIAC et PAC). Si elle le pouvait, elle expédierait le soupirant de sa mère, François Ladiète, très loin de sa dulcinée, car elle le trouve «bien collant» (JIAC, p. 21), «sangsue» (JIAC, p. 45), si ce n'est une «affreuse sangsue» (PAC, p. 21) ou une «pauvre sangsue» (PAC, p. 24). Bref, c'est un «Ladiète de malheur» (JIAC, p. 46).

Les qualificatifs ne s'améliorent pas pour désigner Élisabeth Principale, la bien-aimée de René: «vrai moulin à paroles» (JIAC, p. 57), «grande gueule» (JIAC, p. 59), «grand bébé» (JIAC, p. 75), «orgueilleuse» (JIAC, p. 75), «possessive et autoritaire» (JIAC, p. 76), «invivable» (JIAC, p. 76), «pénible» (PAC, p. 65), «vorace araignée» (PAC, p. 66) et surtout «despotique» (employé huit fois dans les deux romans!).

La situation se présente sous un jour différent pour Jessica Conrich (DE). La nouvelle flamme de son père, Shirley Dutton, est ce nouveau professeur tant aimé de toute sa classe depuis le jour de son arrivée. Elle est la seule, avec John Bearspaw, à bouder le diminutif familial de «Jessie» et à l'appeler par son nom en entier, une décision reçue comme une marque de respect par la principale concernée (p. 30). Lorsqu'elle découvre le potentiel littéraire et horticole de son élève, l'institutrice lui donne en outre des moyens de le développer (p. 33). Peu à peu, cependant, Jessica s'aperçoit que Shirley a également fait la conquête de son père et son enthousiasme initial se mue en hostilité: «Jessica décida qu'elle en avait assez du sourire de Shirley Dutton. C'était tout ce qu'elle savait faire!» (p. 98).

Jessica devra traverser un dangereux péril avant de comprendre ce que la jeune femme représente pour sa famille et revoir conséquemment sa perception. Un jour d'orage, son chasse-merles est entraîné par les éléments et sombre dans les profondeurs glacées de l'étang (DE, p. 112). Malgré le danger associé à l'entreprise, la jeune agricultrice s'enfonce dans les eaux froides afin de secourir l'objet auquel



elle tient tant. Ses efforts restant vains, elle craint bientôt une noyade et s'agrippe de toutes ses forces à l'épouvantail. La précarité de sa position lui permet de questionner son comportement à l'endroit de son père, de Kevin et de Shirley: «Sa mère n'avait pas aimé la ferme. Pour elle, c'était un lieu de solitude. Mais Shirley l'aimait [...]» (DE, p. 115). Convaincue de s'être montrée «méchante avec tout le monde» (DE, p. 116), Jessica voit sa famille sous un jour neuf.

De nature impulsive, la jeune fille doit traverser une épreuve exigeante avant de se rasséréner. Il arrive fréquemment que la préadolescente observée dans notre corpus s'attire ainsi des déconvenues par son entêtement. En rejetant les amoureuses de leurs pères, Jessica Conrich (DE) et Ani Croche (JIAC et PAC) contribuent à leur propre malheur, car elles doivent subir ces nouvelles venues. Une attitude plus conciliante faciliterait les relations entre les membres de la famille reconstituée. La personnalité de l'héroïne laisse donc des empreintes sur son vécu puisqu'elle s'ajoute aux influences extérieures. Nous retrouvons ce constat chez les spécialistes du développement juvénile:

L'enfant n'est pas un réceptacle passif des influences parentales et environnementales. Son tempérament, son physique jouent un rôle qui peut être très important<sup>21</sup>.

---

21. Michael Lamb, *op. cit.*, p. 342 (c'est nous qui soulignons).  
 [...] the child is not merely a passive recipient of familial and sociocultural influences [...] the child's constitutional predispositions can play a very important part in influencing parent-child and environmental interactions.

Pour mieux comprendre la relation entre les attributs physiques ou psychologiques de nos héroïnes et leur existence, nous avons inventorié les principales caractéristiques de chacune. Cette démarche nous a permis de constater entre elles une homologie de caractère. Toutes se montrent intuitives, introverties, intelligentes, vulnérables et rêveuses, pour ne citer que ces attributs.

Entre autres, le sixième sens aigu de Jessica Robertson et d'Ani Croche détecte les signes avant-coureurs du chagrin qui les guette. La nuit précédant le décès de Lucie, la jeune Vancouveroise se sent «seule et un peu effrayée» comme si elle voyait l'épée de Damoclès prête à blesser sa famille (QTVJ, p. 151). Un an avant d'apprendre la grossesse d'Élisabeth, Ani a cette réflexion prémonitoire: «je souhaite qu'il -son père- n'ait pas l'idée folle de me faire un petit demi-frère avec Élisabeth. Ce serait désastreux» (JIAC, p. 36).

Pour s'éviter d'être blessées trop grièvement par le réel, toutes les héroïnes se servent d'un scénario imaginaire. Cette tendance se manifeste particulièrement chez Jessica Conrich et donne à l'intrigue son fil conducteur (DE). La dimension onirique de son existence dérive des légendes racontées par John Bearspaw lors de ses visites à la ferme. Au moment du récit, les jeunes Conrich se taisent et entrent dans l'armoire aux rêves. Un soir, le conteur y apporte malgré lui de nouvelles figures. Celles-ci exigent une description afin de mieux comprendre l'histoire de Jessica.

Elle et son frère savent que leur mère ne reviendra plus, mais une part d'eux-mêmes refuse l'évidence. Aussi, ils écoutent religieusement l'aventure de cette femme en colère qui avait quitté son mari à la suite d'une dispute (DE, p. 16). Poussé par le remords, l'homme l'avait suivie, s'attirant par ce geste la pitié du soleil. Pour arrêter la fugitive, l'astre lumineux fit pousser quelques baies sur sa route, mais sans résultat. Lorsqu'apparurent des fraises, la marcheuse y succomba, ce qui permit à son époux de la rejoindre et au couple de se réconcilier (DE, p. 17).

L'anecdote à peine racontée, Jessica décide, séance tenante, de cultiver des fraises (p. 19). Jusque là, rien de fabuleux, mais l'intention cachée de la jeune fille apparaît lors de l'installation d'un chasse-merles destiné à la protection de ses fruits. La productrice accorde une importance exagérée à cet être de pacotille, lui prêtant des comportements humains. L'épouvantail ou «dame aux fraises» devient sa confidente (p. 57 et 62), une personne qui a «besoin d'elle» (p. 72 et 106), qui tremble de peur (p. 84) et l'appelle en cas de besoin. En somme, la jeune productrice s'en sert comme d'un palliatif à l'absence maternelle.

Tout aussi productive, l'imagination de Marcelle Nadeau crée des représentations masculines. «J'aime bien construire des châteaux et enfermer le prince Ouaouaron dedans», admet-elle (p. 42). Avec sa soeur, elle capture un batracien chaque année et le voit comme l'amoureux idéal. Elle croit son rêve devenu réalité grâce à un skieur nautique dont elle admire l'agilité à distance.

Baptisé LUI par son adoratrice, l'athlète semble doué de pouvoirs surnaturels. Aussi, lorsqu'elle constate un beau jour qu'il s'approche d'elle, la jeune vacancière décide de falsifier sa véritable identité et de se présenter sous une figure plus illustre: une extra-terrestre (p. 51), une rescapée du Moyen Age (p. 53), une danseuse (p. 55), etc. Tous les subterfuges lui semblent préférables à la simple réalité.

Les facultés imaginatives d'Ani Croche s'incarnent, pour leur part, dans sa poupée Olivia, qu'elle traite comme une vraie personne. Par le truchement de son journal intime, elle lui confie ses grandes joies et ses insatisfactions, lui réclame des encouragements: «Ça y est Olivia. Je suis amoureuse. Oui, oui, ne ris pas» (p. 87). L'héroïne va jusqu'à prévoir une cohabitation avec sa confidente: «[...] quand j'aurai ma maison, je l'habiterai seule. Bien sûr, Olivia, seule avec toi» (p. 93). Mais Ani demeure consciente que cette poupée est un jouet:

Tu ne peux jamais m'accompagner dans mes sorties, car j'aurais trop l'air d'être un bébélala qui traîne encore sa poupée. Tu es ma meilleure amie, ma grande confidente, mais tu es condamnée à vivre isolée, dans ma chambre<sup>22</sup>.

Au lieu de prêter vie à une créature inerte, Jessica Robertson se réfugie dans un «buisson de forsythias» dans les moments difficiles (QTVJ, p. 182). C'est ce qu'elle fait à la suite de la mort de Lucie. Elle s'évade aussi en relisant Le Club des

---

22. Bertrand Gauthier, op. cit., p. 64.

Cinq, une oeuvre pourtant jugée puérule un an plus tôt.

La recherche de remparts empruntés à l'imaginaire contre les assauts de la vie, démontre la persistance de comportements enfantins pendant la préadolescence, une réaction typique de cette phase, assure Helene Deutsch:

Tout ce qui interdit au jeune être une issue normale provoque en lui un réflexe psychologique de retour au passé, en d'autres termes cela renforce les sentiments infantiles qui sont encore intenses en lui<sup>23</sup>.

Ces jeunes filles présentent tout de même des caractéristiques physiques et psychologiques propres à chacune. Ainsi, Jessica Conrich assume des responsabilités précoces qui l'éloignent des agréments reliés à l'insouciance juvénile (DE). . Plaire aux garçons semble être le dernier de ses soucis. Forcée prématurément à grandir, elle n'a de coups de coeur que pour la ferme et ses proches. Exception faite des sorties familiales au centre de loisirs, du patinage (p. 33) et d'une brève partie de balle (p. 98), les sources de divertissement se font rares dans l'univers de Jessica, concentré sur le travail. Lorsque son père va à Calgary, elle renonce même temporairement aux plaisirs de la vie scolaire pour garder Kevin, alité par la varicelle. Bien qu'elle écrive à sa mère que l'école lui «manque» (p. 35), la jeune gardienne multiplie les attentions auprès de son protégé. Elle lui prépare «du cacao et du gruau aux raisins» (p. 35) et lui lit une histoire apprise en classe (p. 36). Une

---

23. Helen Deutsch, op. cit., p. 54.

grande générosité l'entraîne à répondre aux besoins des autres, quitte à oublier les siens. La jeune productrice ne peut donc anticiper sa récolte de fraises sans penser à gâter son entourage:

[...] on va avoir une bonne cueillette cette année, bien suffisante pour nous et pour faire beaucoup de confiture.[...] nous en donnerons à tous nos amis à Noël: les Crawford, les Mercier, les Campbell, les Radovski, à tout le monde!<sup>24</sup>.

Ces responsabilités contrastent avec les goûts d'Ani Croche pour les garçons, les groupes en vogue et le sport (JIAC et PAC). L'héroïne de Bertrand Gauthier semble plutôt jolie, si l'on se fie aux regards qu'elle attire: «Les petits minables du primaire ne sont pas les seuls à me reluquer constamment. Partout où je vais, les hommes me regardent. Au restaurant, dans les cafés, dans la rue, dans le métro...» (JIAC, p. 61). L'auteur donne cependant peu d'indices sur l'apparence physique d'Ani. À peine savons-nous qu'elle se maquille (JIAC, p. 76) et qu'elle «dégage une plus grande maturité que les autres filles de l'école» (JIAC, p. 61), ce qui suscite la «jalousie» de ses camarades (JIAC, p. 61). L'héroïne se confondant avec la narratrice, il reste que le lecteur peut ici difficilement démêler les exagérations des faits bruts.

Une grande instabilité la distingue incontestablement, car ses inclinations

---

24. Helen Chetin, *op. cit.*, p. 63.

ressemblent à des montagnes russes, basculant dans l'indifférence aussi vite qu'ils naissent. Quelques extraits de son journal en font foi. Le 9 novembre, elle s'extasie suite à la prestation de Corée Dusud au forum (JIAC, p. 21). À peine trois mois plus tard, l'étoile de celui-ci ne brille plus. Le 4 février, Ani déclare sans ambages qu'elle «n'aime plus» son idole mais «raffole» de Macho Machine, «un groupe rock rempli de beaux gars bardés de chaînes» (JIAC, p. 46). Ces nouveaux élus déçoient à leur tour le 20 mars, date où elle découvre La Boîte Magique (JIAC, p. 64). Le même va-et-vient condamne rapidement son nouveau professeur, Jacques Dénommé-Personne. «Beau, fin, doux et intelligent» le 15 novembre, il devient énervant, suffisant, «pas drôle» et «très injuste» après trois jours de suppléance (JIAC, p. 22 et 26).

Moins expansive que la précédente, Jessica Robertson n'a vraisemblablement rien à lui envier au plan esthétique. Cette fois, les détails physiques sont plus nombreux mais ne proviennent pas directement du personnage central, le narrateur étant hétérodiégétique. Après l'avoir coiffée, Charlene complimente son amie pour ses «cheveux fins et pâles» (p. 19). Jessica évoque plus loin ses yeux noisette (p. 57). De plus, à chacune de ses visites, l'oncle Gordie demande à Jessica: «Alors, toujours pas de petit ami?» comme si ça l'étonnait (p. 16). Puis, il félicite David au sujet de sa fille: «tout un petit bout de femme que tu as là, Dave» (p. 16). Son corps ne montre vraisemblablement aucun signe d'embonpoint, car elle se classe elle-même parmi les «maigres» (p. 58), ce à quoi Simon renchérit par une boutade sur ses

«mensurations de 22, 22, 22» (p. 58).

La jeune fille ne tire pourtant aucune vanité de son apparence physique. Une telle attitude serait contraire à sa nature discrète et conciliante. Jessica maîtrise bien, en effet, l'art du compromis et accepte facilement le comportement autoritaire de son amie Margaret. Même si le projet la laisse tiède, elle l'aide à mener une recherche scolaire sur les bébés (p. 52). Elle passe outre aux sautes d'humeur de sa comparse: «Avec elle, il valait mieux parfois ne rien dire» (p. 65). Jessica sait faire preuve du même tact avec les membres de sa famille. Quand Simon lui prête son Letraset pour sa recherche, elle prend «bien soin de ne pas trop en mettre» et respecte la pudeur de son frère en le remerciant discrètement (p. 78). La fille aînée de David Robertson semble faite pour le calme, pour les petits bonheurs savourés lentement:

Jessica se glissa jusqu'au pied du lit, laissa pendre ses jambes dans le vide et songea à se lever[...] Jessica aimait bien traîner un peu en pyjama, encore à moitié endormie, et siroter lentement sa tasse de cacao en regardant le jour se lever<sup>25</sup>.

En comparaison, Marcelle Nadeau semble animée par une tempête intérieure (DP). D'abord, elle souffre incontestablement de ses attributs physiques. À la fois personnage principal et narratrice, elle se décrit sans complaisance. Nous apprenons

---

25. Sarah Ellis, *op. cit.*, p. 27.



qu'elle a des cheveux «horriblement frisés» (p. 16), «des taches de rousseur comme c'est pas permis» (p. 12) et «un toupet frisé» (p. 17) qui retrousse obstinément. Manquerait-elle d'objectivité? Lors d'une visite chez Stéphane, une amie de Mme Langlois l'aborde ainsi: «Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça, ma jolie? (p. 88)<sup>26</sup>. Ce qui ne fait aucun doute, c'est la jalousie ressentie par Marcelle devant la beauté de Lulu, reconnue par tous:

[...] elle a les cheveux fichument blonds. Et les yeux bleus. Puis, elle est sage comme une image. Enfin, quand il y a de la visite! Qu'est-ce qu'elle ne ferait pas, alors, pour recevoir des compliments? En plus, elle n'a même pas besoin d'en faire beaucoup. Elle n'a qu'à sourire et tout le monde se met à s'exclamer: «Quel petit ange!»<sup>27</sup>.

De surcroît, Marcelle rougit de son prénom: «Je connais environ trois joueurs de hockey qui s'appellent Marcel! Zut!» (p. 16) Pour éviter toute méprise, elle épelle son nom aux inconnus en précisant qu'il comporte «deux *l* et un *e*» (p. 16). La jeune Nadeau se console de ces infortunes en recherchant les performances sportives. Elle fait fi des craintes maternelles et se baigne en eaux glacées (p. 26). Sa hardiesse ressurgit quand les Langlois lui proposent un premier essai en ski nautique (p. 68). Elle tait ses frayeurs et relève tant bien que mal le défi. Marcelle saisit toutes les occasions de recevoir l'approbation des autres en leur montrant de quoi elle est capable.

---

26. C'est nous qui soulignons.

27. Lucie Papineau, op. cit., p. 19.

Nous croyons maintenant opportun de synthétiser les données contenues dans ce premier chapitre. Nous y avons fait plus ample connaissance avec le milieu physique, familial et social dans lequel évoluent nos personnages. Nous avons également tenté de cerner quelques-unes de leurs caractéristiques physiques et psychologiques. Bien qu'elles mettent en scène des héroïnes nées en milieu urbain, la plupart des intrigues -trois sur cinq- se déroulent à la campagne ou dans un cadre de villégiature. Les jeunes personnages appartiennent à des familles monoparentales ou aisées dans une proportion de trois sur quatre. Quant à la relation entre les parents, elle est positive pour les Robertson et les Conrich, mais comporte des mésententes relatives à l'éducation et à la garde des enfants dans les deux autres familles. Toutes les préadolescentes rencontrées dans nos romans vivent difficilement les conséquences de la rupture parentale, mais celle-ci consolide les rapports fraternels, généralement positifs malgré quelques désaccords. Certaines personnes de l'entourage familial leur procurent également conseils et soutien. John Bearspaw et Charlene guident respectivement Jessica Conrich (DE) et son homonyme de la ville (QTVJ) dans la pénible ascension vers la maturité.

Mais, aussi compétents soient-ils, ces adultes doivent composer avec le tempérament et l'apparence physique de leurs protégées, deux facteurs indissociables du développement juvénile. Malgré certains traits communs, tels une propension à s'évader du réel en se réfugiant dans l'imaginaire, nos héroïnes ont des personnalités spécifiques. Entre la trop responsable Jessica Conrich (DE) et l'ardente Ani Croche

(JIAC et PAC), il y a tout un monde. Un même contraste surgit d'une mise en parallèle du calme de Jessica Robertson (QTVJ) avec les agitations intérieures de Marcelle Nadeau (DP). Par contre, qu'elles cultivent un coin de la terre paternelle ou chaussent des skis nautiques, toutes ces jeunes personnes attendent la même chose de leur père, soit l'amour, la confiance et la compréhension. C'est de cette quête et des aptitudes paternelles à la satisfaire dont il sera question dans le second chapitre.

## CHAPITRE II

### PÈRE MANQUANT, FILLE BLESSÉE

Comment les pères présentés aux jeunes lecteurs s'acquittent-ils de leurs responsabilités? Dans la mesure où notre sélection est représentative du roman jeunesse contemporain, le personnage paternel a évolué depuis l'étude de Lukenbill signalée en introduction.<sup>1</sup> Le temps semble révolu où le père se bornait à gagner la pitance familiale et à discipliner les enfants. Celui des années 1980 s'assoit avec eux pour dialoguer, les borde dans leur lit ou les emmène se divertir. Un de nos personnages en prend même soin à temps plein (QTVJ), une condition inimaginable dans les romans antérieurs<sup>2</sup>. Mais le père a encore du chemin à parcourir avant d'instituer une communication constructive avec ses enfants. L'amertume de Jessica Conrich (DE) et d'Ani Croche (JIAC et PAC) vient de la difficulté qu'éprouvent leurs pères à parler ouvertement d'eux-mêmes et à les comprendre.

Car, qu'elles admirent ou blâment leur père, les préadolescentes de notre corpus lui réclament, contre vents et marées, affection et encouragements. La capacité du personnage adulte de combler d'aussi grands besoins semble, au premier

---

1. Bernard Lukenbill, *op. cit.*, p. 536-540.

2. Les romans analysés par Lukenbill parurent entre 1931 et 1971.

abord, proportionnelle à ses dons de communicateur. S'il est renfermé, s'il dissimule ses plans d'avenir et exprime son affection au compte-gouttes, le père du roman destiné aux jeunes amène son enfant à croire qu'il l'indiffère. Mais, sa réussite ou son insuccès professionnel, sa vie amoureuse et sa conduite en société pèsent également lourd sur le développement de la jeune fille. L'ensemble de la personnalité paternelle participe de la sorte au développement harmonieux ou discordant du jeune être, une constatation conforme aux travaux de recherche évoqués précédemment.<sup>3</sup> Le malaise dans le lien père-fille est d'autant plus important qu'il imprègne le comportement affectif, cognitif et social de la préadolescente. Cette partie du mémoire tentera d'évaluer ces trois aspects de la personnalité féminine, tributaires autant du tempérament paternel que du lien père-fille.

Nous jugeons d'abord indispensable de clarifier les caractéristiques d'un comportement féminin équilibré, une entreprise audacieuse car exposée au piège de la subjectivité. Cependant, les théoriciens de l'apprentissage social éclairent de façon étayée notre propos. L'un d'eux, Michael Lamb, rappelle que la féminité a longtemps été définie en termes négatifs et/ou comme l'opposé de la masculinité<sup>4</sup>. Avec la reconnaissance du rôle paternel dans l'acquisition des compétences féminines, l'auteur américain juge plus approprié d'illustrer la féminité en termes positifs:

---

3. Voir l'introduction, p. 15.

4. Michael Lamb, *op. cit.*, p. 339.

There has been a marked tendency in the literature to define femininity in negative terms and/or as the opposite of masculinity.

Les femmes qui possèdent à la fois les caractéristiques féminines et masculines positives et qui ont un sentiment de confiance quant aux orientations de leur rôle sexuel, sont plus capables d'actualiser leur potentiel. Les femmes qui ont de la fierté dans leur féminité, et qui ont acquis autonomie et assurance, qui sont prévenantes et sensibles sont susceptibles d'achever leur accomplissement interpersonnel créatif.

Les découvertes de Block (1973) démontrent, en contrepartie, qu'«il est difficile pour une femme de recevoir le support familial nécessaire pour se développer en un adulte complet, confiant et compétent»<sup>6</sup> Le chercheur associe le désintéressement des pères envers l'éducation de leurs filles à «des concepts sexuels trop rigides et à une définition négative du comportement féminin»<sup>7</sup>

La grille d'analyse en annexe détaille plus en profondeur les agissements jugés normaux ou problématiques chez une jeune fille. La grille nous informe également sur les aptitudes éducatives du père. Comment les personnages des oeuvres sélectionnées s'acquittent-ils de leurs responsabilités? Ressemblent-ils à

---

5. Ibid., p. 340.

Women who possess both positive feminine and positive masculine characteristics and secure sex role orientations are most able to actualize their potential. Women who have pride in their femininity and are independent and assertive as well as nurturant and sensitive are likely to achieve interpersonal and creative fulfillment.

6. Ibid., p. 346.

[...] suggest how difficult it is for a female to get the necessary family support to develop into a well-rounded, secure, and competent adult.

7. Ibid., p. 346.

[...] overly rigid sex typing and a negative definition of feminine behavior.

ces pères «maternants», affectueux et responsables dont parle Mme Irène Bleton ou à ces parents pauvres de l'affection, qu'elle désigne comme pères «absents"»<sup>8</sup>? Les premiers, affirme la spécialiste, prennent «physiquement soin du nourrisson tout en aidant aux tâches ménagères»; ils vivent «avec l'enfant une relation directe et chaleureuse»; ils s'«impliquent à la garderie ou auprès de l'école»; ils peuvent aussi «bien que cela soit encore rare, garder l'enfant à la maison alors que la mère travaille». À l'inverse de ce reflet positif, renchérit la psychologue, se profile le parent démissionnaire. Surtout affective pour la génération des 25 à 50 ans, cette absence, explique-t-elle, se double actuellement d'une éclipse physique, le père laissant «les enfants se débrouiller seuls avec la mère».

En fait, nous ne pouvons classer chaque personnage dans une catégorie tout à fait élogieuse ou absolument dépréciative. La réalité du roman écrit pour les jeunes montre plusieurs nuances, aucun père ne parvenant à combler tous les besoins de sa fille. Dans un premier temps, nous examinerons donc la qualité affective du lien père-fille et son incidence sur l'acquisition d'une solide identité sexuelle. Par la suite, nous découvrirons comment les mécanismes d'introjection et d'identification fonctionnent entre eux, spécialement aux plans cognitif et social.

---

8. Irène Krimko-Bleton, «Le père confus, à propos du débat autour des nouveaux pères» dans P.R.I.S.M.E., vol. 1, no 1, 1990, p. 46 à 53.

Pour mieux comprendre la place occupée par le père dans la vie de sa fille, nous trouvons opportun de cerner simultanément son statut au sein de la famille. Dans son étude, Lukenbill avait constaté une faible intégration du père au noyau familial, ce qu'il attribuait à deux facteurs: son statut d'unique pourvoyeur et son rôle d'agent disciplinaire<sup>9</sup>. Or, notre corpus présente les personnages maternels comme des partenaires indispensables au bien-être matériel de la famille. La plupart des mères rencontrées dans notre sélection partagent aussi l'exercice d'une autorité davantage axée sur le dialogue que sur une obéissance passive. Est-ce à dire que nos personnages masculins s'intègrent davantage à la famille que leurs prédécesseurs? En fait, un seul des quatre visages paternels présents dans notre recherche exerce une autorité tellement puissante qu'elle l'éloigne de ses enfants. Ainsi, Russ Conrich, qui n'admet pas que sa fille se soustraie à ses corvées, la rappelle vertement à l'ordre:

Jessie, dit son père sur un ton qui trahissait sa colère contre elle, ta récolte de fraises s'annonce bonne, mais tu as d'autres tâches: un jardin à sarcler et de la vaisselle à laver. Si tu ne fais pas ton travail, on ne peut pas s'attendre à ce que Kevin fasse le sien, n'est-ce pas<sup>10</sup>?

L'intransigeance de l'agriculteur s'exprime avec plus d'insistance le jour du pique-nique chez les Crawford (DE, p. 95). Russ, Shirley, Jessica et Kevin sont

---

9. Voir l'introduction, p. 12.

10. Helen Chetin, *op. cit.*, p. 63 (c'est nous qui soulignons).



au nombre des convives. Anxieuse à l'idée que la pluie détruise sa récolte de fraises, Jessica s'empare d'une bicyclette et quitte la fête à l'insu de tous pour retourner à la ferme (DE, p. 104). Quand il regagne son domaine, Russ ne dissimule pas son courroux. Il ordonne à Jessica, assise dans son jardin dévasté, de se lever: «Jessica se leva. Il y avait de la colère et du défi dans ses yeux» (DE, p. 107). Désespérée, la jeune fugitive impute à Russ et à Shirley la responsabilité de sa déconvenue: «C'est de votre faute!» (DE, p. 108). À bout de patience, le fermier «rattrape» Jessica en fuite vers la maison, «la saisit solidement par son fond de culotte et la secoue» (DE, p. 109).

Somme toute, Russ ressemble aux pères traditionnels étudiés par Lukenbill et dont l'autorité bloquait l'intégration dans la structure familiale. Ses enfants, craignant ses réactions, n'osent pas dialoguer avec lui. Ainsi Jessica, qui se demande ce qu'il adviendra de sa dame aux fraises pendant la saison froide, n'ose pas s'en ouvrir à son père: «Je sais que papa ne voudra pas que je la rentre dans la maison» (DE, p.85). De toute évidence, les jeunes Conrich se sentent intimidés par leur père: «Ça n'était pas facile non plus de lui parler. Elle-Jessica- avait souvent remarqué que Kevin lui-même, qui était effronté avec presque tout le monde, se gardait bien de l'être avec son père» (DE, p. 28). L'agriculteur favorise par conséquent un climat familial empreint de silence. Il fréquente Shirley Dutton à l'insu de ses enfants qui tombent des nues quand ils se rendent compte de ses projets conjugaux: «Pourquoi leur père ne leur avait-il pas dit ce qui se passait au

lieu de faire comme s'il n'y avait rien entre eux?» se demande Jessica (DE, p. 101).

Bien entendu, ces dissimulations et cette rigidité influencent la relation entre Jessica et Russ. Nous avons établi, dans les pages précédentes, que l'affection du père, conjuguée à son implication dans les tâches ménagères et éducatives, aidait la fille à développer une saine identité sexuelle, caractérisée par un répertoire varié de comportements et une bonne adaptabilité. Si l'on se base sur ces préceptes, Russ rassemble les failles du père inadéquat. Au surplus, il défend des concepts sexuels rigides. Pour lui, les tâches ménagères incombent aux femmes. Un soir où John et Shirley soupent chez lui, il quitte la table aussitôt le repas terminé pour aider son ami indien à prendre soin des chevaux: «Viens Kevin», ordonne-t-il (DE, p. 77). Il ne se sent visiblement pas obligé de récupérer et de ranger la vaisselle, laissant cette corvée aux femmes. À deux reprises seulement, le père de Jessica s'implique dans la préparation des repas en plaçant «les nouilles dans une grosse marmite d'eau bouillante» (DE, p. 76) et en faisant «frire du bacon» (DE, p. 119)! Il se sent également peu concerné par l'éducation de sa fille et s'éclipse au moment d'aborder avec elle des sujets délicats. Il délègue à une femme-Shirley- les conversations susceptibles de bouleverser Jessica. Un matin, il annonce à cette dernière que sa mère veut se remarier. La voyant interloquée par la nouvelle, il lui lance: «On en parlera plus longuement au souper quand Shirley sera là» (DE, p. 72).

Devant sa fille, le producteur céréaliier ressent un malaise palpable, comme s'il était désarçonné par sa féminité. Son attachement pour Jessica se manifeste d'ailleurs rarement par des gestes concrets, restant en filigrane dans la majeure partie de l'intrigue. Leur recension se traduit donc par un piètre résultat: un soir, il la «borde dans son lit» (p. 26-27) et, à la fin du roman, il lui «sourit» et lui «tapote l'épaule» (DE, p. 124).

Les lacunes paternelles de Russ se manifestent chez sa fille notamment par une faible conception de sa féminité. Très peu physique, l'héroïne d'Helen Chetin ne désire aucunement plaire aux garçons de son âge, leur témoignant même une hargne incompréhensible qui s'étend aux hommes d'âge mûr. Alors qu'elle visite les Crawford, elle affirme sans ambages qu'elle «déteste» Davie, le fils de ses hôtes (DE, p. 98). Le même ressentiment englobe M. Crawford qu'elle n'«aime pas du tout» (DE, p. 104). Jessica accuse, en outre, une inadaptation aux différentes situations surgissant dans sa vie. Elle se rebelle à l'idée que ses parents reconstruisent séparément leur vie affective et elle déverse sa frustration sur Shirley, la fiancée de Russ.

La dureté face aux autres caractérise, selon Linda Schierse Leonard, les jeunes filles élevées par un père rigide. Bien que ses commentaires concernent ces mêmes adolescentes devenues adultes, ils décrivent bien les réactions de la jeune Albertaine:

Étant donné leur enfance sans douceur ni indulgence, elles se montrent fréquemment dures envers elles-mêmes et envers les autres. Lorsqu'il leur arrive de se révolter, on décèle souvent dans cette rébellion quelque chose d'implacable et de cinglant<sup>11</sup>.

En l'occurrence, le jeune personnage sent le besoin d'établir une relation étroite avec un autre homme adulte. John Bearspaw représente l'antithèse de Russ. Avec ses récits fabuleux, tel celui du couple réconcilié grâce à une récolte subite de fraises, l'Indien ajoute à l'existence des enfants Conrich la dimension onirique que leur pragmatique de père leur refuse. John a compris que Jessica cultive des fraises avec l'espoir secret de ramener sa mère à ses côtés. Il perçoit aussi lucidement la valeur symbolique de la dame aux fraises, soit la personnification de la mère absente. John cherche par contre à confronter l'agricultrice à la réalité objective en détournant son esprit de cette mère factice. L'Indien Stoney tente doucement de lui dévoiler les projets matrimoniaux de Russ: «J'y pense, Jessica! N'aimerais-tu pas mieux avoir une vraie dame dans la maison?» (DE, p. 85). Par sa disponibilité et sa compréhension, John devient un «père substitut» pour la jeune productrice:

Si leurs pères sont absents ou désespérément inadéquats (sans espoir), les filles (aussi bien que les garçons) auront encore plus besoin d'établir des relations significatives avec des hommes adultes. Quelquefois un frère plus vieux, un parent, un ami de la famille

---

11. Linda Schierse Léonard, La fille de son père; Guérir la blessure dans la relation père-fille, Montréal, Le jour, 1990, p. 36.

peut servir comme un excellent père substitut<sup>12</sup>.

Pourtant, en dépit de sa réserve, Russ chérit son enfant. Lorsque Jessica frôle la mort, il se précipite vers l'étang avec John (DE, p. 117). À bout de souffle, les comparses se lancent immédiatement dans l'eau, mais c'est l'Indien qui l'attrape. «Oh, mon Dieu, Jessie! dit son père l'enlevant à John et la serrant contre sa poitrine» (DE, p. 117)<sup>13</sup>. M. Conrich reste, au surplus, un père responsable qui élève ses enfants dans un cadre sécuritaire et, dans la mesure du possible, divertissant. Avant de se rendre à Calgary, il s'assure que Mme Crawford, une voisine, passera à la maison de temps à autre pour veiller sur ses enfants (DE, p. 33-34). Il participe également aux réunions de parents tenues à l'école (DE, p. 47), emmène Kevin et Jessica aux parties du centre communautaire (DE, p. 33) et au pique-nique organisé par ses voisins (DE, p. 96).

Bien qu'il ne vive pas, comme Russ, avec ses enfants, Charles Nadeau se montre plus communicatif (DP). Avec Marcelle, qui entre dans l'adolescence, il intervient avec délicatesse, l'emmenant doucement à se confier. Il s'inquiète des métamorphoses qui se produisent en elle: «[...] il me semble bien que tu n'es pas comme d'habitude. Ça doit être de grandir trop vite qui te fait cet effet-là» (DP,

---

12. Henry B. Biller et Stephan D. Weiss, *op. cit.*, p. 89.

If their fathers are absent or hopelessly inadequate, the girls (as well as boys) still need opportunities to form meaningful relationships with mature males. Sometimes an older brother, relative, or family friend may serve as an excellent father surrogate.

13. C'est nous qui soulignons.

p. 37). Lorsque sa grande fille rentre d'une visite chez les Langlois, il lui demande: «Alors, Marcelle, tu as passé une belle journée?» (DP, p. 110) Après avoir abordé des sujets anodins, il évoque leur situation familiale: «Je ne vous vois pas souvent maintenant [...] Mais tu sais que pour l'instant on ne peut pas faire autrement» (DP, p. 111). Puis, Charles montre son regret d'avoir été séparé d'elle une journée entière: «Regarde aujourd'hui, ça faisait deux semaines qu'on ne s'était pas vus et tu as été partie toute la journée» (DP, p. 111).

Montrer ses émotions ne pose aucun problème à Charles qui aime ses filles et le leur prouve en respectant leurs personnalités respectives. Plus affectueuse que Marcelle, Lulu a droit à des caresses comme «le bec de cheval» (DP, p. 110). Mais sa soeur aînée n'est pas en reste, puisque son père lui prodigue son affection, tantôt par des gestes, tantôt par des paroles. Il blague avec elle (p. 38), la «serre contre lui» (p. 38), lui «frotte la tête» (p. 39), lui fait un clin d'oeil (p. 110), l'appelle «mon Marcellou» (p. 111), «ma grande» (p. 113).

Cette attitude chaleureuse n'a rien à voir avec le père distant et autoritaire créé par Helen Chetin (DE). Charles adopte plutôt un comportement permissif dicté par le désir de plaire le plus possible à ses filles. Il accepte, par exemple, d'emmener la perruche de Lulu au chalet, une passagère encombrante puisqu'un chat y réside aussi. Il permet également à Marcelle de rejoindre les Langlois

pour un premier essai en ski nautique (DP, p. 65), suivi d'un souper.

L'intrigue du roman étant focalisée sur Marcelle, nous possédons peu de renseignements relatifs à l'implication de Charles dans les tâches domestiques. Nous savons toutefois qu'il aime cuisiner, du moins à l'occasion, puisqu'il se réjouit à l'idée de préparer des crêpes suzette à ses filles, un plat dont il connaît tous les secrets (DP, p. 109).

Les ingrédients du père attentif étant rassemblés, Marcelle devrait se comporter comme une préadolescente épanouie et bien dans sa peau. Au contraire, l'héroïne du récit accepte mal son identité sexuelle, dévalorise son apparence physique et se laisse supplanter par Lulu dans ses rapports avec Charles. La peur du rejet marque de la même façon son rapport naissant avec Stéphane Langlois. Seule devant son miroir, la préadolescente tente de se rassurer sur son apparence physique: «[...] Marcelle, ce n'est pas si mal comme nom, après tout. Et les cheveux frisés et les taches de rousseur, ce n'est pas si mal, non plus» (DP, p. 83). Elle se demande malgré tout si «ce sera assez bien pour Stéphane Langlois» (DP, p. 16). La jeune sportive se sent, à coup sûr, inconfortable dans sa féminité.

Ce manque d'assurance ne dérive donc pas ici de l'indifférence paternelle. Il est attribuable, en partie, à un événement survenu dans son enfance. Alors

qu'elle participait à une course, la fillette avait été prise pour un garçon en raison de ses cheveux trop courts et de son habit de motoneige trop grand (DP, p. 12-13). L'ampleur du vêtement la gênait tellement qu'elle a mordu la poussière, à sa grande honte: «C'est tellement affreux d'être prise pour un garçon» (DP, p. 15). La révolte de la jeune Nadeau est accrue par la féminité de sa soeur, acquise pour tous: «Ma petite soeur, elle, personne ne l'a jamais prise pour un garçon» (DP, p. 19).

Paradoxalement, Marcelle manifeste, envers les garçons, un intérêt qui nous apparaît exagéré. La promptitude avec laquelle son coeur s'enflamme pour le skieur nautique aperçu sur le lac Gérard nous le laisse supposer: «[...] il est déjà un vrai champion! [...] Cet été, je le sens, il va me remarquer» se dit-elle (DP, p. 26) . À l'en croire, le mystérieux athlète, qu'elle surnomme LUI, accomplit de véritables prodiges sportifs allant même jusqu'à «dépasser le mur du son» quand il skie sur l'eau (DP, p. 44). L'être aimé prend ici des dimensions irréelles, frôlant la perfection. Rappelons-nous qu'un des passe-temps préférés de Marcelle consiste à capturer, chaque année, un ouaouaron qu'elle considère comme l'amoureux idéal (DP, p. 42)<sup>14</sup>.

Pourquoi rêve-t-elle à ce point de tomber en amour? Nous croyons qu'elle cherche, par ce moyen, à remplacer le contact paternel quotidien dont elle est

---

14. Voir chapitre 1, p. 46.



privée. Cette hypothèse s'appuie précisément sur les révélations d'Heckel à l'effet que les préadolescentes privées de leur père manifestent un intérêt sexuel excessif<sup>15</sup>. Ainsi, quand elle retrouve Charles, Marcelle se comporte comme une amoureuse comblée, un comportement typiquement oedipien. À la seule perspective de l'accompagner au lac Gérard, elle ne tient plus en place:

C'est le matin, samedi. Et si l'on dormait encore un peu? Mais non, debout! C'est aujourd'hui que Charles vient nous chercher pour aller à la campagne! Je saute sur le plancher tout frais et j'ouvre les rideaux<sup>16</sup>.

D'ailleurs, malgré ses allures de garçon manqué, elle «se sent toute molle» quand son père lui «frotte la tête» (DP, p. 39). Sa présence affective la reconforte: «[...] j'ai un mou dans le ventre, un mou encore plus mou que lorsque Papa Charles me dépeigne les cheveux avec ses caresses» (DP, p. 72).

Ces extraits amènent à poser une autre hypothèse: pouvons-nous déceler dans le comportement amoureux de Marcelle des relents de la phase oedipienne? Les travaux de Deutsch et de Leonard, qui abordent le rôle du père dans la conduite sentimentale de sa fille, motivent ce rapprochement<sup>17</sup>. Deutsch révèle incidemment qu'«avec son détachement de sa mère, la petite fille- déjà une femme

---

15. Excessive sexual interest (voir l'introduction, p. 16).

16. Lucie Papineau, *op. cit.*, p. 9-10.

17. Henry B. Biller et Stephan D. Weiss, *op. cit.*, p. 80.

miniature- adopte une attitude érotique passive envers son père, une attitude qui constitue le point central du complexe féminin d'Oedipe»<sup>18</sup>. Rappelons que Leonard relie le développement d'un comportement amoureux adéquat à la résolution positive de la phase oedipienne et ce, avec le soutien paternel<sup>19</sup>.

Or, l'admiration béate de Marcelle pour LUI procède, à notre point de vue, de cette quête d'idéal. Sa désillusion rapide s'apparente à celle d'Ani Croche (JIAC et PAC). Les deux jeunes filles semblent plus attirées par le besoin d'être en amour, que par les garçons dont elles s'éprennent. Or, l'une et l'autre ne peuvent voir leur père qu'une fin de semaine sur deux. Au contact de René, Ani Croche vibre au même diapason que Marcelle:«[...] ça me fait du bien de me trouver là, à une table de restaurant aux côtés de mon père [...] Il est devant moi et se préoccupe de moi [...]»<sup>20</sup>. Aux yeux de la préadolescente, M. Croche incarne l'homme idéal. Après l'avoir vu pleurer, elle affirme: «[...].. mon ami devra être beau, doux et savoir pleurer au bon moment» (JIAC, p. 19). Elle ressent aussi un pincement de fierté en entendant son amie Myriam lui dire comment elle est «chanceuse d'avoir un père» comme le sien (JIAC, p. 21). D'ailleurs, Ani l'affirme sans hésitation: «Je ne changerais pas de père, non plus. Mais de mère, n'importe

---

18. Ibid., p. 79.

[...] with her detachment from her mother, the little girl- already a miniature woman- has an erotic passive attitude toward her father, an attitude that constitutes the kernel of the feminine Oedipus complex.

19. Voir introduction, p. 17.

20. Bertrand Gauthier, op. cit., p. 74.

quand» (JIAC, p. 21). Encore une fois, le conflit oedipien se manifeste dans le regard amoureux porté par le personnage sur son père et par l'exclusion agressive de la mère. Par conséquent, Ani regrette les rares moments passés avec René, qu'elle partage, de surcroît, avec Élisabeth: «[...] durant ces deux jours-là, je dois aussi trouver le moyen de me rapprocher de mon père» (PAC, p. 29).

Ani, comme Marcelle, éprouve donc avant tout le besoin profond d'être en amour. Une véritable galerie d'amoureux potentiels figure d'ailleurs dans Le journal intime d'Ani Croche<sup>21</sup> : «Simon» (p. 14), «Jacques Dénommé-Personne» (p. 22), «Jonathan» (p. 78), «Sébastien» (p. 93), «Maxime» (p. 94) et «Thomas» (p. 94). De plus, Ani possède un don similaire à celui de Marcelle pour transfigurer la réalité. Ses réflexions, consignées dans son journal, révèlent une grande naïveté doublée d'une propension à croire à la transmissibilité de l'amour. Le 14 avril, cette grande romanesque écrit:

Ça y est. Olivia. Je suis amoureuse. Amoureuse d'un beau garçon nommé Jonathan. À la cafétéria de la polyvalente, il passe son temps à me regarder en souriant [...] Il est beau comme un coeur<sup>22</sup>.

Dans son jeune esprit, le coeur de l'homme de ses rêves bat la chamade dès qu'il la voit. Après avoir imaginé plusieurs stratagèmes pour l'approcher, Ani

---

21. Bertrand Gauthier, op. cit.

22. Bertrand Gauthier, op. cit., p. 74 (c'est nous qui soulignons).

s'aperçoit que ce «salaud de Jonathan» se paie du bon temps avec une fille de son âge (JIAC, p. 88). Révoltée, elle lui fait «une grimace» en passant près de lui (JIAC, p. 90). Il ne s'était pourtant rien passé entre eux! Revenue sur terre, l'amoureuse éconduite exprime ainsi son désenchantement:«[...] je croyais que l'amour était simple comme bonjour et que celui qu'on aimait lui aussi nous aimait» (JIAC, p. 90).

La confiance d'Ani en son pouvoir séducteur la distingue cependant de Marcelle (DP). Dans le premier chapitre, nous l'avons présentée comme une jeune fille sûre de l'effet exercé par ses charmes sur la gent masculine<sup>23</sup>. Ani ne semble pas pour autant parfaitement en harmonie avec son environnement humain. Les situations imprévues, telle la relation amoureuse entre son père et Élisabeth Principale, la déstabilisent, lui font perdre ses moyens. Quand sa mère lui annonce son prochain départ pour la Grèce, elle pousse les hauts cris: «Maman, tu m'avais pourtant promis que tu ne m'abandonnerais jamais» (PAC, p. 8). Le périple de Lise l'oblige à suivre René et sa bien-aimée en vacances, un projet dont elle exagère les conséquences: «Maman, tu veux vraiment me dire que tu me jettes dans les griffes de la despotique Élisabeth Principale pour tout un mois...» (PAC, p. 9). Jusqu'à la dernière minute, elle s'oppose à ce voyage, espérant même que sa mère rate son avion (PAC, p. 15).

---

23. Voir le premier chapitre, p. 49.

L'insubordination d'Ani désarme son père. Force est de reconnaître que René communique maladroitement son affection paternelle et méconnaît la fragilité émotive de sa fille. Une anecdote, relatée dans Le journal intime d'Ani Croche,<sup>24</sup> illustre le caractère introverti de M. Croche. L'héroïne y raconte comment elle a vu pleurer son père pour la «première fois»: «Je me suis dit que si mon père pleurait, ce devait être grave [...] Quand il est soucieux, rien ne paraît»<sup>25</sup> (p. 17). Un matin, René vient voir sa fille pour lui demander un entretien. Ani remarque alors qu'il «semble nerveux et hésitant» (PAC, p. 63). Le personnage esquivé les demandes d'affection formulées clairement par Ani. Un jour, elle lui demande à brûle-pourpoint s'il l'aime. Décontenancé, il lui répond: «On n'était pas en train de parler de ça, Ani...» (PAC, p. 71). Puis, il concède: «Tu sais bien que je t'aime». La déclaration, loin de satisfaire la jeune assoiffée, la laisse sceptique. Elle en conclut qu'elle est «complètement indifférente» à son père (PAC, p. 78).

À son tour, Ani ne parvient pas à exprimer de vive voix ce qu'elle ressent pour René. Quoi de plus simple, alors, que de lui écrire un poème d'amour? Ce mode indirect d'expression lui évite une gênante déclaration entre quatre-z-yeux: «D'Ani, qui aimerait bien être ta fille chérie» (PAC, p. 84). Même quand son père provoque un dialogue à propos d'Élisabeth, elle réprime les paroles de révolte

---

24. Bertrand Gauthier, op. cit.

25. C'est nous qui soulignons.

soigneusement préparées: «Avant d'aller trop loin, je m'arrête. J'ai le goût de continuer, mais je me retiens. À l'intérieur de moi-même, je crie» (PAC, p. 69).

À cette introversion psychologique correspond une pénurie de démonstrations affectueuses entre René et Ani. À deux occasions seulement, le père et la fille créés par Bertrand Gauthier expriment leur tendresse l'un pour l'autre. Après avoir versé ses premières larmes, René invite Ani à s'asseoir à ses côtés, puis il la serre «très fort dans ses bras» (JIAC, p. 19). La jeune fille profite également d'une sortie au restaurant pour «regarder» son père, «le toucher, lui sourire, fouiller dans son assiette et lui raconter des histoires» (PAC, p. 74). Le caractère inhibé de M. Croche et son incompréhension de la psychologie juvénile l'empêchent de répondre à la quête affective d'Ani.

Ces lacunes mises à part, René fait preuve d'ouverture d'esprit dans sa relation avec sa fille. Il l'accompagne au forum (JIAC, p. 21), l'emmène aux Iles de la Madeleine (JIAC, p. 14) et aux États-Unis (PAC, p. 28). Loin d'adopter un comportement autoritaire, le personnage masculin privilégie le dialogue. Pour obtenir d'Ani qu'elle tente d'accepter Élisabeth, il l'invite au restaurant (PAC, p. 64). Devant la mauvaise foi évidente de sa fille, il la prévient: «Ani, vraiment, tu dois changer d'attitude, sinon [...] je devrai t'imposer des sanctions» (PAC, p. 73). Nullement apeurée par cette probabilité, la fautive se dit:« [...] mon père n'est jamais très sévère pour moi. Je n'ai donc rien à craindre de ses menaces de

sanctions »(PAC, p. 74). Quant à l'implication de René dans les fonctions ménagères, nous ne disposons d'aucune indication textuelle, l'auteur ne le montrant jamais en train de cuisiner ou de nettoyer.

Il en va bien autrement pour David Robertson (QTVJ). Non content d'assumer toutes les tâches domestiques, le père de Jessica trouve en effet le moyen de gâter son entourage (QTVJ). Même la cuisine de tous les jours prend des airs de fête sous ses mains. Tandis qu'il cuisine des mets grecs, il se plaint des fromages disponibles au supermarché et envoie Jessica lui «acheter du vrai feta» (QTVJ, p. 33). Ce cordon bleu ajoute «de la crème fouettée et du chocolat râpé» à son chocolat chaud (QTVJ, p. 41). Pas question non plus qu'il désaltère sa famille avec de la limonade artificielle les jours de canicule. Il insiste pour leur servir un breuvage-maison (p. 21). Le jour où Margaret tombe de sa bicyclette, il applique «un sparadrap décoré de motifs d'ours» sur la plaie, ce qui impressionne la blessée (p. 49). Cuisinier et infirmier hors pair, il lave aussi les vêtements (p. 11), cultive des petits pois (p. 82), achète des camisoles au bébé (p. 96), change les couches (p. 38), repasse les draps (p. 104), distribue les serviettes de bain (p. 159) et dégivre le réfrigérateur (p. 188).

En fait, les seules interventions disciplinaires de ce père attentionné concernent la routine domestique de la famille. Un soir où son père peste contre le feta insipide disponible au supermarché, Jessica n'ose pas lui dire qu'elle juge

tous ces fromages équivalents: «[...] mais il n'était pas question de dire ça à son père» (QTVJ, p. 33). Après la naissance de Lucie, Susan Robertson prend momentanément le contrôle des repas familiaux tandis que David retourne conduire des taxis. La qualité de la nourriture ne tarde pas à s'en ressentir: «Au bout d'environ une semaine de plats surgelés, de mets à emporter et de gratins passés au micro-ondes, M. Robertson décida de mettre fin à cette anarchie gastronomique» (QTVJ, p. 100). Le père de Jessica juge que les siens doivent prendre des «repas équilibrés composés de tous les groupes alimentaires» (QTVJ, p. 100). David tient, du même souffle, à garder la maison en ordre et s'offusque de trouver «des serviettes humides partout sur le plancher de la salle de bain» (QTVJ, p. 123). Abstraction faite d'exigences de cet ordre, M. Robertson se montre très conciliant, laissant à son épouse la responsabilité d'édicter les comportements à suivre dans la famille.

En définitive, David ressemble au «père maternant» peint par Irène Bleton. Il prend bien soin de ses enfants et les réprimande sans les brusquer. Aussi, il ne craint pas de montrer à sa fille l'étendue de son attachement. La jeune Vancouveroise sait qu'elle peut compter sur son appui et ce, même dans les moments éprouvants. Après le décès de Lucie, il va la chercher chez une amie où elle passe la nuit et la serre contre lui (p. 153). Pendant qu'ils marchent vers leur maison, David «garde un bras autour des épaules» de Jessica (p. 154). Durement éprouvé par le décès de son enfant, M. Robertson fond en larmes quelques jours



plus tard (p. 159). Il trouve pourtant la force de consoler sa grande fille qu'il vient rejoindre discrètement dans sa chambre : «Il posa une main sur son épaule» (p. 192). Par sa sollicitude et sa tendresse indéfectibles, David répond aux besoins affectifs de la préadolescente.

Doit-on en déduire que Jessica accepte sereinement sa féminité? Il semble bien que non. La jeune citadine reçoit sans contester les remarques désobligeantes des autres sur son apparence physique, particulièrement sur sa maigreur et ses cheveux «minces et blondasses» (QTVJ, p. 19). Nous savons également qu'elle répugne à se faire photographier: «Elle sentait alors ses traits se figer. Se faire filmer était encore pire» (QTVJ, p. 147). Nous trouvons aussi révélatrice sa répulsion à traiter de la sexualité dans sa recherche sur les bébés (QTVJ, p. 62). À Margaret, qui lui propose d'intégrer ce volet à leur travail, elle oppose un refus catégorique: «De toute façon, il s'agit de mes parents, alors pas question» (QTVJ, p. 63) .

Pourquoi ces scrupules? Nous croyons qu'étant privée d'un modèle masculin solide, Jessica manque de points de repère pour acquérir une image positive d'elle-même. Plusieurs aspects de la personnalité de David concordent avec la description de Linda Leonard du père demeuré un «éternel adolescent» et qui lègue son insécurité à sa fille:

Les filles de ces éternels adolescents grandissent privées d'un modèle adéquat d'autodiscipline, d'autorité et de mesure. Elles souffrent souvent d'insécurité, d'instabilité, de manque de confiance en elles-mêmes, d'anxiété, de frigidité et, en général, d'une faiblesse de l'ego<sup>26</sup>.

Or, nous avons établi, dans l'introduction, que le développement de l'ego atteignait son point culminant au cours de la préadolescence. Le malaise de Jessica rappelle aussi le parallèle établi par les théoriciens de l'apprentissage social entre la fonction assumée par le père dans la cellule familiale et les agissements de sa fille. Ces derniers reliaient le développement harmonieux de la jeune personnalité au «rôle masculin actif et approprié» joué par le père dans la famille<sup>27</sup>. La faiblesse de David est confirmée par un passage du roman dans lequel Jessica évoque l'opposition de sa grand-mère maternelle au choix conjugal de sa fille: «[...]Baba-c'est le prénom de sa grand-mère- ne voulait pas que sa mère épouse son père» (QTVJ, p. 166).

En somme la force de caractère du père et même sa bonne volonté ne suffisent pas à maintenir une relation épanouissante entre sa fille et lui. Des influences étrangères à leur tempérament respectif et à leur relation peuvent les éloigner l'un de l'autre. Dans l'ensemble des romans étudiés, l'irruption d'une nouvelle amoureuse dans le giron paternel constitue le principal foyer de

---

26. Linda Schierse Leonard, *op. cit.*, p. 34.

27. Voir l'introduction, p. 9.

mésentente entre un père et sa fille en plus de susciter dans le coeur de cette dernière une jalousie vengeresse. Aux yeux d'Ani Croche (JIAC et PAC), qui retrouve René un week-end sur deux, Élisabeth gruge les périodes déjà clairsemées des retrouvailles, créant une situation inadmissible:

[...] sans elle, René et moi, on aurait du temps pour faire des choses ensemble. Mais avec Élisabeth toujours dans les pattes, je suis trop souvent privée de mon père. Et ça, c'est impossible à accepter<sup>28</sup>.

Ani se sent d'autant plus frustrée qu'avant de la connaître, son père s'était rapproché d'elle, allant jusqu'à lui confier ses émotions (JIAC, p. 18). La jeune femme interrompt par sa seule présence une complicité affective à peine esquissée. Depuis qu'il fréquente Élisabeth, constate-t-elle, son père «ne prend plus jamais de temps» de lui parler (PAC, p. 33). Il ne reste qu'à évincer l'indésirable, un réflexe essentiellement oedipien: «Si une de leurs disputes pouvait se transformer en une rupture finale et définitive, je serais comblée» (PAC, p. 56).

L'inaptitude de René à comprendre les perturbations que sa vie amoureuse fait vivre à Ani n'arrange pas les choses. Le poème d'amour qu'elle dédie à son père bien-aimé traduit son besoin de reprendre contact avec lui:

---

28. Bertrand Gauthier, op. cit., p. 70.

Suis-je simplement ta fille anonyme dans la ville ou suis-je ta fille chérie qui embellit toute ta vie?<sup>29</sup>

En guise de réplique, René commet la maladresse de soumettre la qualité des vers au jugement d'Élisabeth. La jeune poète reçoit ce geste comme une trahison: «Papa, ce poème d'amour est intime, personnel, confidentiel. [...] Il y a des limites à tout partager avec Élisabeth et rien avec moi.» (PAC, p. 91-92). Lorsqu'Ani apprend que le jeune couple désire un enfant, son sentiment d'abandon atteint un paroxysme. Aucune place ne l'attend à l'intérieur de cette famille en devenir: «Un enfant, c'est le moyen le plus efficace qu'elle a trouvé pour m'éliminer à jamais», se dit-elle à propos de la jeune femme (PAC, p. 34). Aussi, quand leur projet se concrétise, elle fulmine: «Jamais[...] je ne lui pardonnerai ce qu'il -René-m'a fait» (PAC, p. 90).

À l'instar d'Ani, la révolte de Jessica Conrich vise les conséquences inéluctables de la nouvelle vie amoureuse de son père (DE). En ayant trouvé l'âme soeur chacun de leur côté, ses parents ne reprendront jamais leur vie commune, anticipe la jeune agricultrice qui aurait tellement voulu ramener sa mère à la ferme. En entrant dans la vie des Conrich, Shirley sonne le glas de son rêve. Elle lui ravit, de plus, la place de maîtresse de maison qu'elle occupe depuis la rupture de ses parents. La jeune Albertaine forme en quelque sorte un couple

---

29. Ibid., p. 50.

traditionnel avec son père dans lequel les attributions de chacun sont bien définies. En tant qu'éducatrice de son frère cadet, elle croit en connaître davantage que son professeur sur la prise en charge quotidienne d'un enfant:

Qu'est-ce que Shirley Dutton connaissait des sentiments d'une jeune fille? Tout ce qu'elle avait à faire, c'était d'enseigner à une bande d'enfants cinq jours par semaine et de ne plus s'en occuper lorsqu'ils rentraient à la maison l'après-midi<sup>30</sup>

Pour montrer sa réprobation, elle s'éloigne émotivement de la fiancée de son père, repoussant toute amabilité de sa part. Jessica accepte particulièrement mal les pressions exercées par les amoureux pour qu'elle aille rendre visite à sa mère avant son remariage. La jeune fermière croit que Shirley veut profiter de la situation pour «l'écarter de son chemin» comme elle l'aurait fait d'une compétitrice (DE, p. 80). À coup sûr, la réaction de la préadolescente aurait été moins impétueuse si Russ l'avait préparée à ces bouleversements familiaux. Autant que René Croche, le producteur céréaliier semble impuissant à concilier sa vie amoureuse et ses responsabilités paternelles.

Au-delà de la brisure affective engendrée par sa vie amoureuse, le père reste cependant un interlocuteur privilégié dans la vie de sa fille. Contrairement aux découvertes de Lukenbill, les jeunes personnages des récits que nous avons

---

30. Helen Chetin, *op. cit.*, p. 17.

examinés s'identifiaient considérablement à leur père. Une des premières manifestations de cette identification se remarque dans l'empathie entre père et fille. Bien qu'il s'affirme avec plus d'acuité dans les intrigues où existe une saine communication entre les deux personnages, ce dialogue silencieux est présent dans tout le corpus. David Robertson n'a qu'à regarder Jessica pour comprendre à quel point elle souffre de l'atmosphère familiale, assombrie par le décès de Lucie. La jeune Vancouveroise saisit avec la même perspicacité les émotions vécues par son père. Elle mesure l'étendue du chagrin de David, venu lui annoncer la mort de Lucie. «Il agrippa la main de Jessica et la serra très fort. Ça lui fit mal, mais elle savait qu'elle ne devait pas retirer sa main» (p. 152)<sup>31</sup>.

Charles et Marcelle Nadeau se comprennent aussi à demi-mots (DP). Le personnage masculin se rend vite compte du fort penchant de sa fille pour Stéphane Langlois et ce, sans qu'elle ne l'ait exprimé directement. Même s'il abhorre le sexisme, ce père lucide garde donc le silence quand le jeune garçon dénigre devant lui les talents sportifs des filles, évitant ainsi de contrarier un amour naissant. Marcelle, qui connaît bien son père, en déduit «que Charles s'est retenu» pour ne pas assombrir une journée très importante pour elle (p. 74). Sans qu'elle ne lui en souffle mot, le villégiateur a également découvert le plan concocté par sa fille pour se débarrasser de la perruche de Lulu. Georges, la chatte noire de Charles, pourrait prestement lui régler son cas: «[...] fais bien attention quand

---

31. C'est nous qui soulignons.

tu ouvriras la porte du chalet» demande-t-il à sa fille aînée (p. 39). Cette dernière reconnaît que son père a le don de lui «faire oublier ses mauvais plans».

Plus diffuse, cette compréhension muette des sentiments de l'autre n'en caractérise pas moins Russ et Jessica Conrich (DE). Même s'il évite de parler de son ex-femme, le propriétaire rural sait à quel point son départ a blessé sa fille. Il n'est pas dupe, au fond, de l'attention portée par son aînée à sa dame aux fraises: «Parfois je pense que ça été une erreur d'assembler ce machin [...] J'aime que les gens regardent les choses comme elles sont en réalité...» (DE, p. 64). Pour sa part, la jeune productrice évite dans la mesure du possible de parler de sa mère à Russ, de crainte de le peiner:

[...] ni elle ni Kevin n'avait demandé si leur mère allait revenir. De fait, ils posaient rarement des questions sur elle. On leur avait dit que parler d'elle tout le temps rendait encore plus silencieux leur père déjà taciturne<sup>32</sup>.

Dès que son père montre des signes de tristesse, la jeune fille éprouve le même sentiment. C'est ce qui arrive à Ani Croche lorsqu'elle voit René pleurer: «C'est alors qu'il a éclaté en sanglots. Trop, c'est trop. À ce moment-là, moi aussi, l'émotion commençait à m'envahir» (JIAC, p. 19).

---

32. Helen Chetin, *op. cit.*, p. 18.

Mais c'est surtout au plan cognitif que le père agit comme modèle d'identification en guidant sa fille vers des activités intellectuelles et manuelles analogues aux siennes. Le personnage paternel initie son enfant au monde des connaissances en lui léguant son savoir et ses compétences et en lui donnant ensuite confiance en ses propres facultés. Tous les pères présents dans les récits sélectionnés encouragent leur fille vers l'indépendance et la réussite, une attitude des plus positives selon notre grille analytique. D'ailleurs, nous avons remarqué que les encouragements paternels servent de bougie d'allumage aux aptitudes cognitives de la préadolescente de nos romans. Dès que son père s'intéresse à ses activités et l'incite à les poursuivre, le jeune personnage semble nourri d'une énergie nouvelle et productive. Le père agit donc comme agent renforçateur en renvoyant à sa fille l'image d'une personne compétente et en l'incitant à poursuivre dans la même voie. Cette dernière tient d'ailleurs à présenter à son père ses réalisations afin qu'il les approuve. À ce sujet, notre corpus est généreux en exemples.

Après avoir préparé son jardin de fraises, Jessica Conrich s'empresse d'inviter son père à venir le voir (DE): «Eh bien, eh bien, dit-il sur un ton qui signifiait, elle le savait, qu'il était fier d'elle. Tu vas sûrement devenir une bonne fermière expérimentale» (DE, p. 41). Par la suite, la jeune Albertaine prend au sérieux la mise en garde de son père à l'effet que les merles pourraient abîmer sa récolte. Elle en parle à Shirley qui lance l'idée du chasse-merles.



Pour atteindre le coeur de son père, Ani met, pour sa part, ses dons poétiques à contribution: «Je serai pour toujours, la princesse de l'univers et dans le coeur de mon père, serai son seul véritable amour» (PAC, p. 84). Qui plus est, elle attend impatiemment une réponse puisqu'elle termine son texte en demandant à René de répondre «avant la semaine des quatre jeudis» (PAC, p. 84). M. Croche semble très fier des aptitudes de sa fille: «Tu as vraiment beaucoup de talent. Tu as le coeur et le souffle d'une poète. Je suis fier de toi, ma Princesse de la poésie» (PAC, p. 90). La réaction du destinataire émeut l'auteure, car elle croit avoir enfin atteint son père: «J'avais réussi à toucher René. Ma démarche en valait donc la peine» (PAC, p. 91).

Sans louer directement les exploits sportifs de sa fille, Charles Nadeau, de son côté, évite de leur faire échec (DP). Bien que ce sport lui apparaisse très polluant, il cède à son désir d'essayer le ski nautique (DP, p. 65). Il accueille avec la même indulgence sa hâte de se baigner: «[...] descends à la plage, je suis sûr que tu en meurs d'envie» (DP, p. 39). En quelque sorte, Charles laisse à Marcelle toute la latitude nécessaire pour développer le côté téméraire de sa personnalité: «Charles dit qu'on doit m'encourager à devenir autonome...» (DP, p. 63). La préadolescente utilise à bon escient la compréhension paternelle, ne ratant aucune occasion de relever un défi. En plus des activités nautiques, la jeune infatigable s'adonne à la course à pied (DP, p. 12), conduit le bateau de M.

Langlois (DP, p. 75), joue à de turbulents jeux vidéo (DP, p. 86) et gagne un concours de limbo (DP, p. 94).

Autant que son père, l'aînée des Nadeau sait aussi conserver son aplomb dans les situations critiques(DP). Dès leur arrivée au chalet, Charles «prend le contrôle des opérations» pour éviter que la perruche de Lulu ne serve de repas à son chat (DP, p. 35). Divisé en quatre opérations, son plan évite à cette proie éventuelle un premier contact périlleux avec le félin (DP, p. 36). Plus loin dans le roman, le volatile frise la catastrophe, le matou s'étant faufile dans la maison de campagne des Nadeau. Seule avec l'indésirable, Marcelle agit avec efficacité, réussissant le tour de force d'expulser le prédateur et de calmer la bête affolée.

De nature plus paisible, Jessica Robertson manie les casiers de crabes avec un doigté aussi remarquable que David (QTVJ). Son père lui accorde d'ailleurs sa confiance puisqu'il réclame sa collaboration afin de capturer de quoi mijoter un souper de crustacés (QTVJ, p. 193). La coordination des mouvements des pêcheurs met en relief l'agilité de Jessica: «Ils nouèrent l'extrémité de leurs longues cordes jaunes à des crampons du quai puis lancèrent leurs casiers à l'eau en laissant filer la corde entre leurs doigts» (QTVJ, p. 194). En fait, David profite de ce moment de rapprochement physique pour aborder un sujet qui attriste sa fille. Depuis la mort de Lucie, la mère de Jessica vit renfermée sur sa douleur, n'arrivant plus à communiquer avec les autres membres de la famille: «Mme

Robertson n'était pas vraiment là» (QTVJ, p. 172). David tente d'expliquer à son enfant les raisons du mutisme de Susan, une femme dont le sens aigu de l'organisation a basculé à la suite d'une souffrance inattendue à laquelle elle n'était pas préparée (QTVJ, p. 195).

Dans l'ensemble des romans, le rapprochement affectif entre le père et sa fille s'effectue donc surtout par le biais d'éléments cognitifs, favorisant ainsi le processus d'identification. À cet élément structurant s'ajoute l'introjection. En effet, l'héroïne de nos romans souscrit au système de valeurs du père. Cette conversion ne se limite pas au plan intellectuel mais s'étend aux modes de pensée et d'agir. Ainsi l'intérêt de Jessica Conrich pour l'agriculture s'accompagne d'un perfectionnisme analogue à celui de Russ (DE). Avant de se lancer dans la production de fraises, elle commande au département agricole d'Edmonton «toute la documentation disponible» (DE, p. 32). Puis, elle confie ses projets à son professeur qui la met en contact avec une personne-ressource (DE, p. 31). Rassurée par ses nouvelles connaissances, la jeune productrice sait ce qu'elle doit faire, le printemps venu: «[...] Jessica était sûre de savoir comment préparer la terre pour les plants de fraises, comment les espacer, à quelle profondeur creuser les trous[...]»(DE, p. 39). Comme l'agriculteur, la jeune Albertaine place le travail bien fait et le sens du devoir au sommet de ses valeurs.

Ainsi en est-il pour Jessica Robertson qui, à la manière de son père, se sent confortable dans le monde de l'imaginaire et du non-conformisme (QTVJ). Un passage du récit met en relief l'importance qu'accorde David aux valeurs esthétiques. Il tient à ce que leur bébé se prénomme Lucie, car ce mot signifie «lumière» dans un poème de Wordsworth (QTVJ, p. 88). Cet amateur de poésie a légué son amour des livres à sa fille qui relit avec bonheur Le club des cinq après la mort de Lucie.

Sans être excentrique, Jessica, à l'instar de David, a également un faible pour tout ce qui sort des sentiers battus. L'originalité de Margaret suscite donc son admiration. À l'école, où elle a fait sa connaissance, la jeune intrépide avait déclaré son intention de se déguiser en crayon pour l'Halloween, une idée bien plus novatrice que ses camarades aux intentions conventionnelles (QTVJ, p. 46). Quant au non-conformisme de David, il se reflète dans ses choix culturels dont une passion passagère pour l'«art indien» (QTVJ, p. 136), née apparemment dans sa «période hippy» (QTVJ, p. 39). La façon dont Jessica perçoit ses parents nous convainc de son affinité pour leur mentalité marginale. Un soir, David convoque un «conseil de famille» pour annoncer aux enfants que leur mère est enceinte (QTVJ, p. 28). Anxieuse de connaître la grande nouvelle, Jessica s' imagine que ses parents veulent transformer la maison familiale en «foyer nourricier»:

En plein le genre d'idée de ses parents, ça. Remplir la maison d'enfants mal élevés qui casseraient tout et contre lesquels on ne pourrait même pas se fâcher parce qu'ils seraient «défavorisés»<sup>33</sup>.

Cette propension à la nouveauté sied bien à René Croche qui recourt aux médecines douces et aux approches inhabituelles de la psychologie pour soigner son corps et son esprit (JIAC et PAC). Un passage du Journal intime d'Ani Croche,<sup>34</sup> daté du 20 février, trace un portrait révélateur du personnage. Ani écrit que, la veille, son père est revenu de chez l'acupuncteur avec des aiguilles dans les oreilles et «semblait surexcité» (JIAC, p. 49). Le chat est sorti du sac pendant le souper au cours duquel René a fait le compte rendu d'une expérience de «rebirth». Il a affirmé avoir revécu sa naissance, être redevenu momentanément un fœtus engagé dans l'étroit passage menant à la vie (JIAC, p. 49). Nous avons démontré, au premier chapitre, à quel point Ani s'emballait pour toute forme de nouveauté. Rappelons qu'après un bref engouement pour le chanteur Corée Dusud (JIAC, p. 21), elle porte aux nues le groupe Macho Machine (JIAC, p. 48) avant de s'en détourner au profit de La Boîte Magique (JIAC, p. 64). Ani rêve, au surplus, de voyager en Afrique avec son père «parmi les crocodiles, les girafes et les éléphants» (JIAC, p. 51). Son enthousiasme pour l'inédit s'apparente donc à celui exprimé par René.

---

33. Sarah Ellis, op. cit., p. 90.

34. Bertrand Gauthier, op. cit.

Pour que son exemple oriente sa fille vers un cheminement positif, le père ne doit cependant montrer aucun signe de faiblesse devant les autres ou sur le plan professionnel. Si le personnage masculin manque de confiance en lui, l'héroïne calque son comportement craintif. Par conséquent, elle accepte difficilement qu'il se place en situation d'infériorité. Le meilleur exemple de cette observation se trouve dans le roman de Sarah Ellis (QTVJ). Attentif aux siens et père responsable, David Robertson traîne avec lui un terne passé professionnel qui brouille son auréole auprès de Jessica. Les réflexions de la jeune fille prouvent son malaise:

Plus ils approchaient de l'hôpital, plus leur père se comportait bizarrement [...] M. Robertson se mit à chanter une chanson idiote qui parlait de nymphes et de bergers<sup>35</sup>.

D'autres qualificatifs dévalorisants confirment la perception négative de Jessica: «son père eut un sourire encore plus grand et plus idiot» (QTVJ, p. 36), «il lança à sa femme un regard d'une sentimentalité ridicule» (QTVJ, p. 24), «Jessica savait bien que son père lui envoyait des coups faciles à retourner» (QTVJ, p. 18). Les inégalités dans le couple parental n'échappent pas au regard clairvoyant de la jeune citadine. Gratifiée d'une reconnaissance sociale supérieure à son conjoint, Susan Robertson le supplante comme modèle de réussite. Jessica admire son assurance et son sang-froid dans les instants décisifs. C'est Mme

---

35. Sarah Ellis, *op. cit.*, p. 93.

Robertson qui vient à la rescousse de son mari, celui-ci étant incapable d'annoncer la venue d'un quatrième enfant aux autres membres de la famille: «D'une voix ferme, sa femme compléta la phrase: «Je suis enceinte»» (QTVJ, p. 37). Jessica estime, de surcroît, qu'en tant qu'ingénieure, sa mère connaît tout en mathématiques et en informatique : «En fait, elle savait tout ce qu'il y avait à savoir sur tout» (QTVJ, p. 22). C'est d'ailleurs à Susan que la jeune fille doit son amour des mathématiques: «[...] Jessica aimait particulièrement les lois de Mendel» (QTVJ, p. 57).

Mais, à l'encontre de sa mère, Jessica déprécie fréquemment ses propres aptitudes intellectuelles. Plusieurs extraits nous prouvent pourtant sa grande intelligence. Dès la première page du roman, l'écolière explique à son père les préceptes de la «base deux» utilisée en informatique (QTVJ, p.11). Plus loin, elle expose à Margaret comment les lois de Mendel déterminent l'hérédité (QTVJ, p.57). Elle hésite, cependant, à se montrer satisfaite de son travail sur les bébés: «Elle se demandait si c'était vaniteux de se sentir si fière de quelque chose qu'elle avait fait.» (QTVJ, p. 79). Et son amitié avec Margaret s'appuie sur un oubli de soi quasi total. La préadolescente se rend à reculons au centre commercial, cédant au désir de son amie: «Jessica était loin d'être emballée, mais «Margaret avait le don de lui faire faire des choses contre son gré»<sup>36</sup> (QTVJ, p. 68). L'une par

---

36. C'est nous qui soulignons.

rapport à l'autre, les inséparables reproduisent le rapport dominant-dominé présent dans le couple Robertson. En demeurant respectivement dans l'ombre de Susan et de Margaret, David et Jessica permettent à celles-ci de briller davantage. Cette attitude s'inscrit dans leur personnalité.

Les concessions faites par René Croche pour ne pas froisser Élisabeth Principale, son amoureuse, témoignent d'une abnégation similaire (JIAC et PAC). Après seulement quatre mois de fréquentations, Élisabeth change la disposition des meubles dans l'appartement des Croche, au grand déplaisir d'Ani: « [...] mon père m'a expliqué qu'Élisabeth avait besoin de changement... Mais qu'elle aille les faire chez elle, ses besoins de changement » explose-t-elle, outrée (JIAC, p. 56). Visiblement, la jeune femme exerce un contrôle sur son ami. À une seule occasion, il s'oppose à sa volonté en donnant raison à Ani qui refuse de ranger sa chambre (PAC, p. 55). Sa prise de position hérisse Élisabeth qui le « foudroie du regard » puis l'invite à la rejoindre dans leur chambre, ce à quoi René obtempère sans attendre (PAC, p. 55).

Ani condamne les fréquentes capitulations de son père devant sa bien-aimée: « Comprends-tu que ton silence est une prise de position en faveur d'Élisabeth? » (PAC, p. 46). Pourtant, elle adopte avec l'intruse, du moins au début, la même attitude pusillanime:



Quand mon tour vient de m'exprimer, je deviens terriblement nerveuse, je veux me montrer intéressante, mais la plupart du temps, je n'arrive qu'à dire des niaiseries. Et elle-Élisabeth- ne se gêne pas pour me le faire sentir<sup>37</sup>.

À l'extérieur de chez elle, Ani affiche cependant une force de caractère qui influence ses compagnes. Quand elle leur propose de revendiquer une plus équitable utilisation du gymnase, celles-ci trouvent l'idée d'Ani «excellente» (JIAC, p. 10). Au plan de l'expression orale, la jeune sportive ne semble pas davantage en reste puisqu'elle a «déjà gagné le concours d'art oratoire de sa classe» (PAC, p. 47). Pourquoi cette démission devant Élisabeth? En fait, elle ne lui livre le fond de sa pensée qu'une seule fois: «Bonne chance, Élisabeth et bon courage à ton futur enfant. Il en aura bien besoin. La vie est tellement injuste pour certains» (PAC, p. 47-48). Dans les autres moments de rébellion, la fille de René Croche préfère s'éloigner du couple (PAC, p. 78) ou «s'évader dans la musique de son walkman» (PAC, p. 59).

En pliant l'échine devant autrui, nos jeunes personnages réitèrent une leçon apprise de leur père:

Son attitude envers le travail et le succès aura une grande influence sur celle qu'adoptera sa fille. S'il est sûr de lui, s'il réussit, ses succès rejailliront sur elle. Mais s'il vit dans l'anxiété et s'il échoue,

---

37. Bertrand Gauthier, op. cit., p. 57-58.

elle adoptera vraisemblablement son attitude peureuse. Le père, traditionnellement, projette ses idéaux sur sa fille. Il constitue un modèle d'autorité, de responsabilités, de pouvoir de décision, d'objectivité, d'ordre et de discipline<sup>38</sup>.

Dans les oeuvres sélectionnées, la personnalité et les pratiques éducatives du père marquent également les rapports sociaux des héroïnes. Leur aisance dans un groupe, la manière dont elles abordent les gens dérivent du rapport qu'elles ont connu avec lui. Les filles épaulées, valorisées par leur père adoptent une attitude saine avec autrui. Nous nous servirons de deux exemples pour étayer notre propos.

Élevée par un père chaleureux, Jessica Robertson apprécie la compagnie des autres (QTVJ). Lors de l'anniversaire de Cherry Dorkley, elle s'intègre avec brio dans le film improvisé par ses camarades (QTVJ, p. 149). Avec beaucoup d'humour, elle personnifie «la mère du bébé le plus riche du monde». Même s'il est cousu d'or, affirme-t-elle, son enfant «a des goûts très simples» (QTVJ, p. 150). Toute la soirée, Jessica s'amuse ferme avec les autres convives.

Cette aptitude à s'intégrer aux filles de son âge contraste avec l'asocialité de Jessica Conrich (DE): «Même si elle connaissait tous les enfants, pas un seul parmi eux n'était pour elle un ami particulier, intime, avec qui elle aurait pu

---

38. Linda Schierse Leonard, *op. cit.*, p. 34.

partager toutes ses pensées» (DE, p. 29). Les rassemblements déplaisent tellement à la jeune fermière qu'elle s'éclipse à la première occasion. Participant au pique-nique chez les Crawford, elle se joint sans enthousiasme à une partie de balle: «[...] elle détestait ça» (DE, p. 98). Rapidement retirée au bâton par Davie Crawford, elle fulmine: «Il menait tout le monde, simplement parce que le pique-nique avait lieu chez lui » (DE, p. 98). Elle refuse avec autant de véhémence les tentatives de M. Crawford de l'égayer un peu: «D'un coup de tête, Jessica s'esquiva des doigts de M. Crawford, tourna les talons et s'éloigna. [...]» (DE, p. 104).

Nous pouvons détecter dans la misanthropie de Jessica les effets de l'autorité et de la réserve paternelles que les théoriciens ont observés de façon empirique:

Les enfants mésadaptés avaient expérimenté les effets d'une perturbation émotive parentale et particulièrement d'une discipline arbitraire de leur père; et les enfants avec des problèmes de conduite avaient des pères indifférents-insoucians et distants émotivement<sup>39</sup>.

Les jeunes personnages de notre corpus tendent aussi à calquer le mode paternel d'interaction sociale. René Croche tient à tout prix à maintenir la bonne

---

39. Henry B. Biller et Stephan D. Weiss, *op. cit.*, p. 86.  
 [...] maladjusted children had experienced the effects of parental emotional disturbance and especially arbitrary discipline by the father; and children with conduct problems had unconcerned and emotionaly distant fathers.

entente dans son foyer et demande à Ani d'y contribuer: «[...] c'est tellement plus agréable de vivre dans l'harmonie» (PAC, p. 74). À l'extérieur du cercle familial, la préadolescente recherche, elle aussi, la concertation. C'est dans ce but qu'elle convainc d'autres filles de son école de demander aux garçons qu'ils leur cèdent le gymnase une semaine sur trois (JIAC, p. 10). Ce n'est qu'après avoir essuyé un refus brutal que les élèves s'adressent au directeur pour obtenir un traitement plus juste (JIAC, p. 12).

En ce qui concerne les Nadeau, ils gardent une certaine réserve face à autrui. Marcelle admet sa timidité «avec les inconnus» (DP, p. 87). Charles, de son côté, semble apprécier l'isolement que lui procurent ses séjours au chalet. Même si sa propriété avoisine la leur depuis au moins un an, Charles n'a fait la connaissance des Langlois qu'au printemps (l'intrigue du roman se déroule à la fin juin).

Nous jugeons approprié, à cette étape du travail de recherche, de résumer nos observations. Sans mettre au jour une situation aussi claire que dans la recherche de Marie Paule Huet sur les albums, nos romans laissent supposer que le personnage paternel a évolué depuis l'étude de Lukenbill, ne serait-ce que par rapport aux relations qu'il entretient avec ses enfants. Déchargé d'une partie de ses responsabilités disciplinaires et financières, le père apparaît comme un éducateur parfois maladroit, certes, mais sensible aux besoins de ses enfants. Dans

les cas où se produit un éclatement du couple, il accepte une prise en charge occasionnelle des enfants. Nous sommes même, avec David Robertson, en présence d'un père qui demeure à la maison pour s'occuper des tâches ménagères (QTVJ). Ce personnage constitue par contre un cas extrême, les autres pères étant rarement affairés à cuisiner ou à nettoyer. Ces conclusions demeurent toutefois fragiles. Il faudrait une étude beaucoup plus exhaustive pour vérifier si le personnage du père, dans le roman actuel, assume vraiment une large part des fonctions nourricières et ménagères.

En ce qui concerne le lien père-fille, les concepts analytiques empruntés aux théoriciens de l'apprentissage social se sont avérés opérationnels. Et nous avons constaté une similarité entre les réactions des personnages romanesques et celles des préadolescentes observées dans la réalité par les chercheurs. Ainsi, plus le père s'implique activement et chaleureusement dans l'éducation de sa fille, plus cette dernière arrive à établir des relations interpersonnelles harmonieuses. D'un autre côté, nous avons remarqué qu'il semble exister une corrélation entre l'absence paternelle et la propension des héroïnes à s'inventer des amours idylliques. Ce rapport inféré par les auteurs va dans le sens des conclusions concernant les préadolescentes privées de leur père, et de celles de Leonard sur la non-résolution du complexe d'OEdipe, laquelle s'exprimerait par la quête d'amours idéalisés.

Contrairement à l'analyse de Lukenbill toutefois, notre étude ne nous a pas révélé de véritable antagonisme dans les rapports père-fille. Il s'agit ici plutôt de conflits circonstanciels dus à l'arrivée d'une nouvelle conjointe ou à une difficulté de communication. Abstraction faite de ces accroc, la relation semble très intense entre le père et la fille, celui-là servant de modèle d'identification à celle-ci, en particulier au plan cognitif. Ici encore, nos données divergent de celles de Lukenbill qui statuaient que les jeunes personnages imitaient plutôt leurs héros médiatiques. Les quatre préadolescentes décrites dans nos oeuvres s'intéressent souvent aux mêmes activités que leur père en plus de chercher son approbation, laquelle les incite à se dépasser. (DP). Mais, le père ne guide son enfant vers la réussite que dans la mesure où il réussit lui-même. Encore une fois, l'orientation du récit est conforme au modèle théorique élaboré par les spécialistes modernes de l'apprentissage social. Rappelons les points de vue de Linda Schierse Leonard voulant que la fille adopte l'attitude peureuse d'un père qui échoue. Le processus d'identification est d'ailleurs poussé très loin par les auteurs, la préadolescente nous étant présentée comme souscrivant aux valeurs du père. Cette relation de nature empathique existe dans l'ensemble des romans et donne lieu à une compréhension mutuelle profonde qui se passe de longs discours. La capacité de l'héroïne à établir des relations avec les autres s'en trouvera donc profondément marquée.

Bref, qu'il s'agisse d'affectivité, de connaissances ou de sociabilité, le père pave la voie à sa fille. Son rôle dépasse même l'espace familial et social pour atteindre une valeur symbolique de confrontation victorieuse avec l'inconnu. C'est de ce pouvoir médiateur du père dont nous traiterons au chapitre suivant.

## CHAPITRE III

### DE LA NUIT AU JOUR

Ce troisième volet de notre recherche, qui expose le rôle symbolique du père dans la maturation du jeune personnage, s'est imposé de lui-même. Bien plus qu'un modèle comportemental, le père fournit à sa fille un cadre spatio-temporel où elle apprivoise, avec son aide, les contraintes du monde extérieur. Un même schéma narratif se dégage de la totalité des romans et montre comment l'héroïne passe d'un refus du réel à son acceptation progressive et ce, avec l'appui paternel. Au cheminement intérieur des préadolescentes correspond un déplacement dans le temps et dans l'espace qui se ressemble d'un récit à l'autre.

Cette corrélation entre l'évolution des personnages et leur environnement spatio-temporel nous a dirigée vers une approche symbolique du contenu romanesque. Ainsi, les moments clés de la rencontre père-fille surgissent invariablement à la campagne ou dans un lieu de villégiature. Nous nous sommes demandée si la promiscuité de nos personnages avec la nature était fortuite ou révélatrice d'une signification approfondie du matériau narratif. Les ouvrages



d'Emma Jung<sup>1</sup>, de Jean Chevalier<sup>2</sup> et de Maurice Blanchot<sup>3</sup> nous ont rendu plus intelligible le rapport entre nos protagonistes et leur milieu, autant spatial que temporel.

La prédominance des lieux associés à la féminité dans nos romans demeure une des plus importantes de nos découvertes. Pères et filles amorcent leur dialogue dans un univers imprégné par les valeurs féminines et qui correspond à la notion d'«anima» telle que précisée par Emma Jung<sup>4</sup>. Rappelons brièvement que l'anima représente ici la «partie féminine de l'homme»<sup>5</sup>, celle qui le confronte à ses émotions, à son intériorité. Dans un sens plus large, ce terme renvoie à la Femme symbolique, à cette fée qui, dans les légendes, conduit l'homme «à une meilleure connaissance de lui-même»<sup>6</sup>. Cette créature vit près de la nature, soit sur une île, dans l'eau ou dans la forêt. Selon Emma Jung, la femme, comme l'anima, requiert un contact étroit avec la nature, étant «amenée par son destin biologique à rester plus près de la nature que l'homme et à s'y conformer dans une certaine mesure»<sup>7</sup>. Ces endroits présentent toutefois des dangers puisque l'anima est en étroite relation avec l'inconscient: «Il semble qu'on ait autrefois senti le danger d'être englouti dans ce monde, c'est-à-dire dans l'inconscient»<sup>8</sup> ou «processus dynamiques qui agissent

- 
1. Emma Jung et James Hillman, op. cit.
  2. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, op. cit.
  3. Maurice Blanchot, op. cit.
  4. Emma Jung et James Hillman, Op.cit.
  5. Ibid.
  6. Ibid., p. 36.
  7. Ibid., p. 35.

efficacement sur la conduite mais sans atteindre la conscience»<sup>9</sup>. De plus, l'anima symbolise un pays de grande «liberté vis-à-vis de l'irrationnel»<sup>10</sup>, la préadolescente y trouve donc un refuge sécuritaire où elle peut rêver à loisir et oublier que toute vie comporte un déplacement de l'ordre établi. Il nous semble opportun de souligner immédiatement le fait que dans notre corpus, la présence de l'héroïne au coeur de cet environnement naturel est la résultante de l'intervention paternelle. Dans les récits de Lucie Papineau (DP), de Bertrand Gauthier (PAC) et, dans une certaine mesure de Sarah Ellis (QTVJ), ce sont les pères qui entraînent leur fille près de l'eau, donc dans un endroit ayant un rapport symbolique avec l'anima. Quant à l'héroïne d'Helen Chetin, elle doit aux occupations agricoles de son père sa communion quotidienne avec la nature (DE).

Il faut ajouter cependant que c'est encore le père qui vient ensuite soustraire sa fille à cet abri pour l'entraîner dans les contrées diurnes de l'animus (ou dimension masculine de la femme), centrées sur la raison et la conscience<sup>11</sup>. Ces constatations ne sont pas sans intérêt quant à l'interprétation du rôle du père auprès de la fille. Nous y reviendrons.

Dans ce chapitre, nous essaierons en effet de suivre la même trajectoire que nos personnages en explorant d'abord avec eux les éléments spatio-temporels

---

8. Ibid., p. 44-45.

9. Henri Piéron, Vocabulaire de la psychologie, Paris, PUF, 1992, p. 224 (Quadrige).

10. Ibid., p. 25.

11. Emma Jung et James Hillman, op.cit.

exprimant la féminité de l'être humain et décrits comme des remparts contre l'extérieur: l'eau, la nuit, la ville. Voilà pourquoi nous concluons cette première partie par une exploration des rapports mère-fille présentés dans nos romans, lesquels contribuent à la maturation de l'héroïne. Le second volet du chapitre a pour objet le rôle de médiateur du père entre sa fille et les exigences du monde extérieur. Nous mettrons alors l'accent sur la symbolique du soleil et du jour qui renvoie à la masculinité. Nous constaterons qu'à sa manière, chaque personnage paternel accompagne son enfant dans un périple allant de la mort de ses illusions à un sentiment de plénitude.

En répertoriant les unités de temps et de lieu les plus significatives dans nos romans, nous avons noté que l'eau et la nuit y remplissent une fonction majeure. L'espace aquatique et la période nocturne apparaissent simultanément à un changement de cap dans la vie des préadolescentes, changement auquel celles-ci réagissent en transfigurant la réalité (PAC, DE, DP) ou en lui cherchant vainement un sens (QTVJ). Nous avons donc vérifié la portée symbolique des milieux marins et nocturnes, ce qui a résulté en une sémantique du cadre spatio-temporel. Nous verrons maintenant les orientations résultant de cette approche textuelle.

Une première évidence ressort du roman de Lucie Papineau (DP). Le lac Gérard représente bien davantage qu'un lieu de détente pour Marcelle Nadeau. Il

lui suffit de s'en approcher pour que s'éloigne la grisaille du quotidien. Plus les vacanciers avancent vers leur destination, «plus le ciel est bleu» (DP, p. 31). La clémence du paysage contraste avec la banalité de la ville «où tout ce qu'on voit du soleil, c'est un petit bout de rayon entre deux maisons», s'exclame Marcelle (DP, p. 40). Au lac, cette dernière déploie ses talents imaginatifs, s'inventant des princes à partir d'un ouaouaron emprisonné dans un château de sable (DP, p. 42) ou une identité rocambolesque pour épater son voisin (DP, p. 50). Bref, l'aînée de Charles Nadeau accède alors à un lieu magique où réside le merveilleux. C'est également au lac Gérard que son idéal masculin, le fameux LUI, croise sa route. Avec ses skis nautiques, l'idole de Marcelle franchit avec agilité le cours d'eau.

En vacances au bord de la mer, Ani Croche semble également sujette au magnétisme marin (PAC). Indéniablement, la jeune Montréalaise vit alors une période de négation de la réalité. La solidité du couple formé par son père et Élisabeth Principale échappe à son entendement. Même s'ils l'ont prévenue de leur intention «de faire un enfant» (PAC, p. 32), Ani s'entête à espérer une séparation: «Si une de leurs disputes pouvait enfin se transformer en une rupture finale et définitive, je serais comblée» (PAC, p. 56). Nous devons toutefois nuancer cette comparaison, car le personnage de Bertrand Gauthier brille généralement par son irrationalité et ce, autant à la ville qu'à la campagne. Son opposition démesurée au départ de Lise Croche pour la Grèce nous le laisse supposer. Le jour du départ arrivé, l'indocile espère que la voyageuse arrivera en retard à l'aéroport et ratera son

vol. Puis, elle pense que si sa mère réussit à s'envoler, elle pourrait périr lors d'un écrasement ou devenir la victime de terroristes libanais (PAC, p. 17). Les scénarios chimériques se forment donc facilement dans l'esprit de ce personnage. Ils ne sont pas nécessairement liés à la fréquentation des lieux marins ou des temps nocturnes.

Jessica Conrich se présente, à prime abord, comme une personne plus pondérée qu'Ani, mais son attitude bascule vite dans la démesure. Vaillante et sérieuse, la jeune fille fait effectivement face à ses responsabilités sans se rebiffer. C'est pourtant chez ce personnage que le royaume de l'anima exerce la plus grande fascination. Malgré sa superficie modeste, l'étang situé sur l'exploitation familiale lui semble surnaturel. Plusieurs moments du récit témoignent du lien singulier unissant Jessica au petit bassin. Pour elle, celui-ci est un refuge contre l'extérieur: «Jessica aimait l'étang. Pour les oiseaux et pour les animaux, c'était comme une église: les chasseurs ne pouvaient les y atteindre» (DE, p. 9). Ainsi, lorsque son chasse-merles disparaît sous une pluie torrentielle, elle en conclut que «la dame se trouvait près de l'étang! Tout s'y trouvait d'ailleurs en sûreté» (DE, p. 111). «Endroit magique pareil à un jardin secret» (DE, p. 66), le cours d'eau apporte à la jeune Conrich les éléments féminins manquants à son existence. Éprouvée par l'absence maternelle, elle y retrouve cette chère présence: «[...] sa propre voix lui dit intérieurement: »Va à l'étang, là, tu ne te sentiras plus seule.»(DE, p. 65).

Même s'il occupe une place moindre dans le récit de Sarah Ellis, l'univers

aquatique apparaît à des moments cruciaux pour les personnages (QTVJ). L'épisode clé du roman, soit la randonnée à bicyclette de l'héroïne et de son frère aîné, comporte une traversée du pont enjambant la baie de Vancouver (QTVJ, p. 204). Par la suite, la cycliste et son compagnon empruntent la route menant à la plage (QTVJ, p. 205). Nous pourrions en déduire que les promeneurs traversent alors leur inconscient, c'est-à-dire qu'ils prennent contact avec la douleur laissée par le décès de Lucie et enfouie sous les exigences de la vie quotidienne. Autre épisode révélateur du roman, la partie de pêche où Jessica accompagne son père se déroule dans le secteur le moins achalandé de la plage. Or l'endroit dispose la fille de David aux confidences, comme si son père l'avait guidée vers son intériorité (QTVJ, p. 193).

Mais ici le noeud de l'action repose principalement sur une symbolique spatio-temporelle nocturne. Les événements majeurs de l'histoire de Jessica se produisent en effet la nuit, soit la naissance de Lucie, sa mort ainsi que la promenade cycliste marquant la reviviscence de l'héroïne. D'autres situations cruciales surviennent bien le jour, mais elles s'intègrent dans ces trois axes du parcours de Jessica (nous y reviendrons). Le départ de Susan Robertson pour la salle d'accouchement surgit ainsi au «milieu de la nuit» (QTVJ, p. 89). Plus tard, Jessica est tirée de son sommeil avant d'apprendre la terrible nouvelle du décès de sa soeur. Elle ne retrouve sa paix intérieure qu'à l'occasion de son escapade nocturne avec Simon: «[...] chaque nuit, alors qu'elle dormait et rêvait, ce monde était là, pareil et différent, et elle ne l'avait jamais vu auparavant» pense-t-elle tout en pédalant (QTVJ, p. 205).

En situant l'aventure de Jessica dans un espace-temps nocturne, l'auteure confère à ce parcours une signification profonde: «Elle -la nuit- est l'image de l'inconscient et dans le sommeil de la nuit, l'inconscient se libère»<sup>12</sup>. Jessica entre alors dans l'univers de l'anima puisque l'«eau de la vie[...] est située dans le pays des ténèbres (à rapprocher sans doute du symbolisme de l'inconscient, nature femelle et yin)»<sup>13</sup>. L'aînée des Robertson doit pénétrer dans cet antre obscur pour être capable d'affronter l'incompréhensible départ de Lucie.

L'expérience nocturne du personnage d'Helen Chetin (DE) renforce notre argumentation puisqu'elle présente des traits communs avec celle de Jessica Robertson (QTVJ). La jeune Albertaine trouve son épouvantail, qui représente sa mère absente, pendant la nuit (DE, p. 112). Sa vaine tentative de le sauver de la noyade et les pensées qui l'assaillent pendant ce temps surviennent avant le lever du jour. La lune, autre figure féminine qui est «source et symbole de fécondité»<sup>14</sup>, revient d'ailleurs à maintes reprises dans cet épisode. Quand elle s'endort, Jessica se demande où est passé son chasse-merles, emporté par l'ondée. À son réveil, «le clair de lune» inonde sa chambre (DE, p. 111). Puis, mue par une certitude, la préadolescente court vers l'étang afin de récupérer la dame (DE, p. 111). Alors qu'elle scrute les «abords de l'étang», «le reflet» de l'astre nocturne danse sur les eaux

---

12. Emma Jung et James Hillman, *op. cit.*, p. 288-289.

13. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *op. cit.*, p. 379.

14. *Ibid.*, p. 590.

sombres (DE, p. 111). La lueur lunaire lui permet de distinguer l'épouvantail et de se précipiter à sa rescousse (DE, p. 112).

Jessica doit répondre à l'appel conjoint de l'eau et de la nuit avant d'apercevoir l'envergure de son illusion, signifiée par l'épouvantail. Depuis toujours, la jeune fermière voit les traits maternels sur cette «tête sans visage» (DE, p. 43). À ses yeux, la dame «est belle comme une grand-mère ou une mère auraient pu l'être, autrefois» (DE, p. 44). En mettant sa vie en péril pour sauver le mannequin, elle va jusqu'au bout de son leurre. Aimer et choyer l'épouvantail lui a permis, jusque-là, de contourner la séparation irrévocable de ses parents, marquée par leurs nouvelles relations amoureuses.

Bien que jouant un rôle moins considérable dans le corpus, l'espace urbain complète ce tableau spatial reflétant la féminité puisque la ville «est un des symboles de la mère, avec son double aspect de protection et de limite. Elle s'apparente en général au principe féminin»<sup>15</sup>. D'ailleurs, Ani et Jessica Conrich songent à s'y réfugier pour protester contre la nouvelle conjointe de leur père. Aussi dès qu'elle envisage le mariage de Russ avec Shirley, l'héroïne albertaine s'écrie:

Et quand je serai plus vieille, je me sauverai. Encore quelques années seulement et je me sauverai. Tout comme maman. Je vivrai à la ville où les gens sont gentils les uns pour les autres et comprennent que

---

15. Ibid., p. 1015.



quelqu'un veuille faire quelque chose de vraiment important, peu importe ce que c'est. Je me sauverai!<sup>16</sup>

Ces quelques phrases sont lourdes de sens puisqu'elles relient le salut de l'héroïne («je me sauverai» répété trois fois!) à la présence continuelle de la mère. La ville apparaît en l'occurrence comme un lieu dispensateur de gentillesse («les gens sont gentils») et de compréhension («et comprennent»). Le milieu citadin élimine, de plus, les interdits imposés par le père, car ses habitants peuvent y réaliser «quelque chose de vraiment important, peu importe ce que c'est». La ville échappe donc aux lois paternelles basées sur la stricte raison.

En souhaitant vivre exclusivement chez sa mère, Ani ne vise pas les mêmes objectifs que Jessica Conrich (JIAC et PAC). Il ne saurait être question, dans ce cas précis, de se réfugier en ville pour fuir l'univers paternel étant donné que Lise et René Croche habitent tous les deux à Montréal. Nous avons cependant observé que ces romans comportent un recoupement entre la présence du milieu marin et le personnage paternel. Les séjours d'Ani à la mer (PAC, p. 28) et aux Iles de la Madeleine (JIAC, p. 14) se déroulent en effet en compagnie de son père tandis qu'elle découvre New York avec sa mère (JIAC, p. 64). En reliant de la sorte le personnage paternel à l'anima, les romanciers modernes s'adressant aux jeunes voudraient-ils montrer que le monde de la féminité n'est plus exclusif à la femme,

---

16. Helen Chetin, op. cit., p. 109 (c'est nous qui soulignons).

donc à la mère? Quoi qu'il en soit, le père de la littérature de jeunesse contemporaine accepte son anima.

Il se crée donc une relation d'ordre systémique entre ces points d'ancrage du parcours de la fille: le père-l'anima-la mère. La rupture du couple parental et l'irruption d'une autre femme dans la vie de la fille, bouleversent profondément ce tissu psychologique dont les mailles appartiennent tant au conscient qu'à l'inconscient. L'agressivité envers l'intruse est alors convertie en un rejet apparent du lieu du père: «Si leur relation continue, je ne vais plus chez mon père. Dans les conditions présentes, j'aime mieux habiter toujours avec ma mère» (JIAC, p. 31). Quant à sa consœur rurale, elle projette d'aller vivre à Toronto immédiatement après avoir envisagé une union matrimoniale entre Russ et Shriley: «Mais à supposer que mon père l'épouse, se demanda-t-elle. Non! Il ne l'épousera pas. Elle ne viendra pas dans cette maison où quelqu'un la déteste!» (DE, p. 109).

En fait, ni l'une ni l'autre ne désire vraiment rompre avec son père, cherchant plutôt un échappatoire aux contraintes occasionnées par cette tierce personne. Campagnarde jusqu'au bout des ongles, Jessica Conrich (DE) ne pourrait quitter le domaine familial sans y perdre une partie d'elle-même: «J'appartiens à cette ferme, pensait-elle, à l'étang, à la grange, au jardin et aux champs» (DE, p. 80-81). Quant à Ani, comment pourrait-elle vivre séparée de ce père qu'elle aime tant (JIAC et PAC)?

L'amie du père dans le roman jeunesse bouleverse donc l'ordre familial en incitant l'héroïne à chercher le réconfort maternel pour se venger du parent amoureux. Le couple formé par le père et sa nouvelle femme doit donc être considéré comme un sous-système familial déterminant dans les rapports père-fille. Comme nous l'avons exposé en introduction, la famille se compose de nombreux sous-systèmes qui s'influencent les uns les autres. Dans cette optique, la qualité de la relation entre la jeune protagoniste et sa mère ne saurait être passée sous silence et nous en donnerons maintenant un aperçu.

Entre Ani et Lise Croche, la bonne entente alterne avec l'agacement (JIAC et PAC). Un jour où elle trouve sa mère en larmes, la jeune fille la questionne sur ce chagrin subit et se fait éconduire (JIAC, p. 40): «Bêtement, comme elle sait si bien le faire, elle me répond que ce n'est pas de mes affaires. Je la déteste tellement quand elle me traite ainsi», réagit-elle. La jeune Montréalaise trouve que sa mère l'infantilise: «Des fois, je pense qu'elle ne me voit pas vieillir. Peut-être ne veut-elle pas que je vieillisse» (JIAC, p. 18). Ces instants de fiel cèdent le pas à des mouvements d'amour intense: «Au moins, ma mère, je suis sûre qu'elle m'aime. Maman chérie, moi aussi je t'aime» (JIAC, p. 31).

Ce va-et-vient des sentiments du jeune personnage pour sa mère est reconnu, par les experts, comme une étape cruciale du développement psychologique:

[...] pendant la prépuberté et la puberté, la fillette éprouve un grand désir de se libérer de la tutelle maternelle et [...] en même temps elle s'accroche fortement à sa mère. Les vifs mouvements de haine qu'elle ressent envers sa mère [...] viennent [...] de la colère de voir cette mère l'empêcher de devenir une grande personne. L'impression ancienne d'être rejetée et méprisée s'associe maintenant à un vigoureux sentiment de haine et au désir de se venger. Cette haine est ensuite utilisée comme un moyen de libération<sup>17</sup>.

Les sentiments contradictoires qu'éprouve Jessica Conrich envers sa mère vont cependant au-delà de cette généralité puisqu'ils dérivent d'un fait objectif: le départ de la jeune femme pour la ville (DE). Lorsqu'elle évoque ou contacte l'absente, la jeune productrice ressent de fortes émotions:

Sa mère, dans ses lettres, lui disait d'être une fille courageuse et heureuse, qu'elle l'aimerait toujours. Jessica conservait ces lettres dans une boîte: elle les relisait souvent et parfois elle pleurait un peu.<sup>18</sup>

Dans une missive qu'elle lui destine, la jeune agricultrice écrit: «Ta fille qui t'aime, Jessica. Tu me manques toujours beaucoup, tu sais, maman» (DE, p. 23). Plusieurs indices prouvent, par ailleurs, qu'elle nourrit de la rancœur à son endroit. Contemplant avec bonheur le paysage environnant, l'Albertaine se dit que «le pays, lui, jamais il ne nous quittait ni nous abandonnait» (DE, p. 7-8). D'ailleurs, elle se demande bien pourquoi elle rendrait visite à sa mère avant son remariage: «Je ne veux pas! Elle nous a quittés, pas vrai? Elle ne s'est pas occupé de nous, pourquoi

---

17. Helene Deutsch, *op. cit.*, p. 54.

18. Helen Chetin, *op. cit.*

alors m'occuper d'elle?» (DE, p. 79). Nous percevons bien ici que le véritable «départ» est moins d'ordre spatial que structurel. C'est la maison, au sens de système familial, qui est cassée. Jessica se sent indéniablement abandonnée par sa mère et lui en veut d'être absente. Son souhait le plus cher serait qu'elle réintègre le domicile conjugal.

La relation entre Jessica Robertson et sa mère ne comporte pas cette ambivalence affective, mais se heurte à une divergence de tempéraments (QTVJ). La calme et fantaisiste écolière se sent bousculée par la méthodique Susan. Tandis que Jessica aime prendre son temps, le matin, l'ingénieure s'active aussitôt levée:

Sa mère, par contre, était rapide et efficace le matin. Et impatiente. Lever, jogging, douche, habillage, déjeuner hâtif et départ. En général, il valait mieux attendre qu'elle soit partie, même si, après, il fallait se battre pour la douche.<sup>19</sup>

En un mot, Susan Robertson aime contrôler<sup>20</sup> son environnement. Elle ne tient pas à être dépassée par les situations. Aussi, en prévision de son accouchement, elle prépare sa valise «longtemps d'avance» (QTVJ, p. 88-89). En femme très pratique, elle conseille sa famille relativement au choix d'un prénom pour le bébé: «Mme Robertson fit de son mieux pour que tout le monde prenne la chose au sérieux» (QTVJ, p. 87-88). Du point de vue de Jessica, Susan s'intéresse toutefois

---

19. Sarah Ellis, *op. cit.*, p. 27.

20. C'est nous qui soulignons.

d'abord et avant tout à sa carrière: «[...] sa mère arborait ce sourire qui signifiait qu'elle était bien contente de voir sa famille blaguer et s'amuser, ce qui lui permettait de réfléchir en paix à son dernier problème professionnel» (QTVJ, p. 25). Devant tant d'application, la jeune Vancouveroise se sent inférieure. Elle croit que Susan n'a jamais connu d'échecs. Par conséquent, elle est stupéfiée lorsque sa mère révèle à Margaret, en sa présence, qu'elle a raté ses premiers et derniers tricots: «Sa mère ne lui avait jamais dit qu'elle avait des angoisses ou qu'elle n'était pas douée pour quelque chose. Sans doute réservait-elle ce genre de confidences pour des filles brillantes comme Margaret» (QTVJ, p. 60).

Assurément, la jeune Robertson se sent plus proche de Charlene, la locataire vivant au sous-sol de leur maison. Employée d'un salon de beauté, cette dernière y fait «des manucures et des maquillages» tout en rêvant de devenir auteure de chansons country et western (QTVJ, p. 15). Adepte de téléromans, de racontars et de nourriture rapide, Charlene entraîne Jessica dans un monde de légèreté contrastant avec le sérieux maternel. En quelque sorte, la préadolescente transfère l'affection filiale vers cette «femme idéale»<sup>21</sup> qui l'aide à trouver son identité spécifique en lui permettant d'être elle-même: «[...] avec elle, pas besoin d'être drôle ni spirituelle» (QTVJ, p. 18). Jessica s'identifie donc fortement à Charlene, acceptant sans broncher qu'elle teste sur elle ses nouveaux produits capillaires. Ainsi, la jeune

---

21. Helene Deutsch, Op. cit., p. 28-29.

femme applique un gel métallique bleuté sur les cheveux de sa jeune admiratrice qui «se dressent sur sa tête comme des pointes», lui donnant un «air d'oursin» (QTVJ, p. 18-19).

La très forte influence de Charlene sur Jessica n'empêche toutefois pas celle-ci de chercher la chaleur de sa mère quand elle en ressent le besoin. La nuit de la naissance de Lucie, l'aînée des Robertson «se peletonne dans un coin du sofa» occupé par sa mère avant son départ pour l'hôpital (QTVJ, p. 92). D'ailleurs, Susan cherche à comprendre sa grande fille en évitant, par exemple, de l'exclure de l'éducation de Lucie. Elle agrée plutôt son aide pour le rot du bébé (QTVJ, p. 136) ou pour le calmer (QTVJ, p. 139).

Nous possédons moins d'informations sur la relation unissant Marcelle et Anne-Lyse Nadeau, mais celles dont nous disposons révèlent des caractères dissemblables (DP). Tandis que la jeune aventurière ne craint pas les baignades en «eau glacée», sa mère insiste pour qu'elle attende le 15 juin avant de se plonger dans le lac Gérard: «Si l'on en croit maman, j'attraperais la grippe, ça dégénérerait en pneumonie, peut-être même en pleurésie, en méningite ou en tuberculose [...]» (DP, p. 26-27). Est-ce que cette description de la jeune femme comporterait un soupçon d'exagération? Comme nous l'avions mentionné, Marcelle raconte sa propre histoire. Sans remettre en cause sa crédibilité, nous la soupçonnons de falsifier certaines informations qu'elle transmet au lecteur, d'autant plus que ce comportement lui est

reproché par sa mère. Ainsi, après avoir affirmé au lecteur que l'embarcation des Langlois «dépasse le mur du son» (DP, p. 45) et qu'elle a joué à des jeux vidéo pendant trois heures avec Stéphane (DP, p. 86), elle précise: «Tu ne trouves pas que tu exagères un tout petit peu? dirait Anne-Lyse» (DP, p. 45).

Les décisions maternelles quant à la coiffure et à l'habillement de Marcelle témoignent d'un même sens pratique. Lorsqu'elle était petite, la jeune sportive portait, entre autres, ses cheveux courts, car Anne-Lyse jugeait cela «très mignon et moins de trouble» (DP, p. 10). Elle lui avait également acheté un habit de motoneige «trois tailles au-dessus», un vêtement «très pratique et moins de trouble» (DP, p. 12-13). Classée parmi les garçons, puis vaincue à cause de cet accoutrement, la jeune Nadeau nourrit du ressentiment envers Anne-Lyse. Maintenant plus âgée, elle choisit sa coupe de cheveux: «[...] maintenant que j'ai dix ans, je me laisse pousser les cheveux» (DP, p. 16). Aussi, elle entend bien remplacer les «horribles barrettes» «affreusement bébés» achetées par sa mère pour «deux vraies barrettes» (DP, p. 17-18). Elle dit sans ambages que les «barrettes en plastique et les habits de skidoo trop grands» se classent parmi «tout ce qui n'a pas d'allure» (DP, p. 18).

Cette brève incursion dans les méandres de la relation mère-fille nous montre que la mère occupe dans le récit une place distincte du père. Tandis que le personnage maternel protège la préadolescente contre les épreuves, son vis-à-vis



masculin lui donne les moyens de les affronter afin qu'elle acquière une plus grande maturité. D'un point de vue symbolique, nous dirions que le personnage paternel tente de sortir sa fille du royaume de l'anima pour la conduire dans celui de l'animus caractérisé par la connaissance et la compréhension<sup>22</sup> ou, plus précisément, le père guide son enfant dans un cheminement intérieur allant du rejet à l'acceptation de la réalité. Ce constat nous rappelle les réflexions de Simone Vierne sur le parcours initiatique du héros romanesque:

Mais quelle que soit l'arrivée- celle du héros de roman- on part toujours à la poursuite d'un rêve [...] Il s'agit tout autant du désir d'accroître les connaissances humaines [...] que du désir d'une quête où se jouent le dépassement de soi par les épreuves, l'accès à un savoir interdit, et la confrontation avec la mort.[...]<sup>23</sup>

L'espace partagé avec le père fournit de la sorte aux héroïnes un lieu de métamorphose dans lequel elles vivent d'intenses émotions. Ainsi, pour Jessica Conrich, la ferme paternelle est riche d'enseignements fauniques, zoologiques et surtout humains. Aidée par John Bears paw, son père substitut, elle y apprend notamment à distinguer l'alouette des prés du merle (DE, p. 60), le carcajou du porc-épic (DE, p. 75), la fraise *Redcoat* de la *Premier* ou de la *Parson*. Mais, surtout, elle découvre que le monde agricole où elle se sent si heureuse ne convenait pas à sa mère, d'où son départ pour la ville. L'exploitation des Conrich se présente comme un microcosme qui habilite Jessica à une meilleure compréhension des lois de la vie.

---

22. Emma Jung et James Hillman, *op. cit.*, p. 91.

23. Simone Vierne, *op. cit.*, p. 115.

Du «toit de la grange», l'agricultrice a effectivement «l'impression de voir la terre tout entière» (DE, p. 7). Plus que tout, l'étang familial où elle frôle la mort l'amène à sonder ses comportements rebelles et à décider d'y remédier.

Marcelle Nadeau goûte avec autant de ravissement que Jessica le paysage paternel. Le lac Gérard et ses beautés l'enchantent: «Le soleil joue à m'éblouir en se cachant derrière les arbres puis en m'éclairant tout à coup très fort. Les feuilles brillent, le vent frissonne [...]» (DP, p. 41). Les plaisirs de la plage la comblent par ailleurs d'aise: «J'aime bien m'allonger sur le sable aussi, et imprimer ma joue dedans. C'est tout chaud, rugueux et doux en même temps». (DP, p. 42). Cette sensation rappelle évidemment celle qui naît du contact avec la joue rasée du père. L'aînée des Nadeau retrouve donc lors de ses séjours au chalet l'affection paternelle manquante. Royaume de son premier amour, le site de villégiature la met également en contact avec les inégalités sociales (la richesse des Langlois versus la modestie des Nadeau) et sa capacité d'aimer sans perdre son identité. Marcelle y vit assurément une gamme d'expériences l'aidant à mieux se connaître et à s'accepter telle qu'elle est. Nous y reviendrons.

Ani profite aussi intensément que Marcelle de ses vacances avec son père. Ennuyée d'avoir à subir une cohabitation avec Élisabeth, elle rêve néanmoins des paysages qui l'attendent. Deux jours avant de partir pour le Nord-Est des États-Unis

avec le nouveau couple, elle pense: «La plage! Je pensais déjà à la mer. À la mer salée et froide, au soleil, au sable chaud, aux cerfs-volants» (PAC, p. 30). Nous observons, dans ce passage, la présence d'une grande étendue d'eau froide.<sup>24</sup> La basse température de l'eau, reliée au symbole maternel par excellence qu'est la mer, nous apparaît comme une allégorie de la tristesse éprouvée par Ani depuis le départ de Lise. Malgré son aversion pour la compagne de René, la jeune vacancière doit, lors de son séjour, vivre avec elle et ce, pendant tout un mois. Habitée à ne fréquenter l'indésirable qu'une fin de semaine sur deux, voici qu'elle expérimente, pour la première fois, une longue période de promiscuité avec Élisabeth. Ceci l'oblige à devenir plus accommodante.

De son côté, Jessica Robertson partage avec son père un espace-temps nocturne à priori sécurisant puisqu'il personnifie la chaleur maternelle (QTVJ). La nuit où Lucie vient au monde, David se charge d'annoncer à sa fille l'heureux événement: «Jessica fut réveillée par son père» (QTVJ, p. 89). La joie de l'héroïne atteint alors des sommets. Entièrement imprégnée par le pouvoir féminin d'engendrer la vie, cette nuit pave la voie à toutes les espérances: «Toute ma vie, je vais me rappeler la saveur de ce moment», pense Jessica après le départ de Susan pour l'hôpital (QTVJ, p. 91). Le bien-être procuré par le monde nocturne et ses rêves bascule cependant dans la tristesse la nuit où David rejoint à nouveau sa fille pour lui apprendre la mort de Lucie. Plus tard, la Vancouveroise pense que c'est ce

---

24. C'est nous qui soulignons.

soir-là (donc dans l'univers enveloppant de la nuit) qu'elle a été «pour la dernière fois parfaitement heureuse» (QTVJ, p.151).

Lorsqu'ils quittent la maison des Dorkley pour rentrer chez eux, les Robertson sont surpris par la pluie, un symbole maternel teinté de tristesse: «[...] Jessica n'avait conscience que d'une chose, le grincement des essuie-glace[...] S'il pleuvait plus fort, ça ne grincerait pas autant. Jessica se raccrochait à cette pensée» (QTVJ, p. 153-154).

La jeune fille quitte alors son existence douillette pour le monde de la souffrance: «[...] Le monde extérieur se brouilla» (QTVJ, p. 153). Désormais, un petit être adoré manquera dans la maison des Robertson et Jessica devra apprendre à dépasser son épreuve et continuer à vivre même si cela lui apparaît absurde. Cette implication de David dans le deuil de sa fille met en relief un des attributs paternels communs à l'ensemble du corpus, soit un rôle de médiation entre l'enfant et le monde extérieur. Le moment est venu de saisir les caractéristiques fondamentales de cette fonction paternelle.

Nous avons constaté précédemment l'antagonisme exprimé par le jeune personnage en regard de la nouvelle compagne du père. D'abord réfractaire à cette relation qui bouleverse ses habitudes, la préadolescente amorce, suite à l'intervention de son père, un long cheminement intérieur qui aboutit à un comportement plus hospitalier. Le père joue donc ici un rôle actif et déterminant. C'est le cas même chez un personnage aussi réservé que René Croche, qui entreprend avec

détermination d'assainir le climat familial, troublé par sa vie amoureuse (JIAC et PAC). Probablement favorable aux confidences, car relié à l'anima, son séjour à la mer lui fournit l'occasion idéale d'arbitrer l'âpre lutte entre les deux femmes de sa vie (PAC). Jusque-là inactif dans le conflit opposant sa fille à son amie, le personnage du roman de Bertrand Gauthier décide alors de régler définitivement ce désaccord. Après l'avoir rejointe dans sa chambre, il aborde avec sa fille l'épineuse question: «Ani, il va falloir se parler de la situation» (PAC, p. 63) «[...] Ce matin, je t'invite au restaurant [...] Il faut régler ça une fois pour toutes» (PAC, p. 64). Il nous semble significatif que cette conversation cruciale entre père et fille se déroule dans un espace (la chambre d'Ani) et un temps (juste après la nuit) maternels. Encore une fois, l'anima exerce son puissant ascendant sans rebuter le père.

Au restaurant, René abandonne sa magnanimité coutumière en refusant de laisser à son interlocutrice le contrôle de la conversation. Habile, la jeune convive fait la source oreille aux exhortations paternelles à la tolérance. Elle s'adresse à son père comme s'ils étaient seuls au monde et qu'Élisabeth devait bientôt sortir de leur existence: «Quand donc Élisabeth retournera-t-elle à Montréal?» pense-t-elle en son for intérieur (PAC, p. 68). Ce passage de l'oeuvre souligne à quel point la préadolescente considère l'amoureuse de René comme une adversaire à écarter de sa route. Aussi, envisage-t-elle de fuir l'importune en se réfugiant sur une île avec René: «On est dans le même bateau, papa. Sauvons-nous sur une île déserte pendant qu'il en est encore temps» (PAC, p. 69). L'imaginative propose à son père

de rejoindre Robinson Crusoé et Vendredi dans leur repaire: «Laissons Élisabeth sur un radeau à la dérive, elle saura bien se débrouiller toute seule» (PAC, p. 69).

La retraite imaginée par Ani lui permettrait de vivre une relation exclusive avec René en éloignant toute femme d'âge mûr( y compris sa mère) de son chemin. D'ailleurs, René ramène son invitée sur la terre ferme en évoquant sans cesse Élisabeth dans ses propos: «Tu sais, Ani, il faut te faire à l'idée, Élisabeth fait partie de ma vie. Je l'aime malgré tous les défauts que tu lui trouves» (PAC, p. 73). M. Croche entraîne sa fille dans le monde de la raison et menace, pour la première fois, d'exercer son autorité paternelle si son enfant reste sur ses positions et refuse de s'amender: «[...] sinon, je devrai t'imposer des sanctions», la prévient-il (PAC, p. 73).

En quelque sorte, René arrache Ani à son abri imaginaire, interdit à Élisabeth, et lui fait admettre leur nouvelle réalité familiale.

L'intervention de Russ Conrich auprès de sa fille ne s'effectue pas aussi directement (DE). Ainsi que nous l'avons expliqué, l'agriculteur discute rarement de sa vie amoureuse avec Jessica. Mais, en refusant d'entretenir son espoir d'une réconciliation parentale, il la conduit progressivement au monde réel, exposé aux ruptures définitives. L'agriculteur explique franchement à ses enfants qu'ils n'ont rien à voir dans son divorce et que «lorsque le mari et la femme ne pouvaient plus vivre heureux, c'était franchement mieux pour les enfants qu'ils ne demeurent plus

ensemble» (DE, p. 26). En homme perspicace, il déchiffre plus tard les véritables intentions nourries par Jessica en cultivant des fraises. La dame aux fraises évoque bien autre chose, pour sa fille, qu'une protection contre les pillards de petits fruits et Russ le sent. Elle représente la mère disparue qu'elle désire ramener à la maison grâce aux vertus magiques de la savoureuse baie. À l'espoir utopique de Jessica de réunir sa famille, il oppose la nécessité de voir les choses en face: «Parfois je pense que ça été(sic) une erreur d'assembler ce machin. Tu connais, Jessie, mon opinion sur les faux-semblants. J'aime que les gens regardent les choses comme elles sont en réalité, qu'ils disent ce qu'ils pensent vraiment» (DE, p. 64). Au cours de cette même conversation, il rappelle à la jeune productrice que ses tâches sur la ferme ne se limitent pas à sa récolte de fraises: elle doit aussi entretenir le potager et la cuisine.

Dans tout le roman, Russ encourage de la sorte l'héroïne à montrer plus d'objectivité devant les tribulations de l'existence. En informant Jessica du remariage de sa mère, l'agriculteur lui subtilise son dernier mirage. Son propre désir d'épouser Shirley, même dissimulé, sanctionne le fait que l'ancienne vie des Conrich appartient à un passé révolu.

Le bonheur familial des Robertson semble lui aussi relégué parmi les souvenirs. L'incompréhensible départ de la petite Lucie les a tous laissés pantois. Là encore, le père agit comme médiateur entre sa fille et le visage ténébreux du

monde extérieur. Pour aider Jessica à se libérer du chagrin qui l'étrangle, David use de diplomatie. Il la surprend d'abord à déchiqeter sa passionnante recherche sur les bébés. Par ce geste, la jeune explorée montre à quel point la vie lui apparaît maintenant dérisoire. En voyant ce travail soigné réduit en languettes de papier, David s'écrie: «Oh, Jess» (QTVJ, p. 192). Il évite adroitement d'aborder le sujet redouté par l'écolière et lui propose simplement de pêcher des crabes avec lui.

M. Robertson attend lui aussi l'atmosphère détendue du bord de la mer pour parler du décès de Lucie et de ses conséquences singulières pour Susan. Une fois de plus, le rapprochement père-fille s'effectue dans un endroit imprégné par l'anima. David explique alors à Jessica qu'«habituee à être forte et à pouvoir tout régler», l'ingénieure est désarçonnée par cette disparition tellement dénuée de sens que toute sa vie lui semble dorénavant absurde. À première vue, les paroles de David laissent Jessica dans l'incertitude: «Elle n'avait pas l'impression que son père avait vraiment répondu à sa question» (QTVJ, p. 196). Il n'en demeure pas moins qu'elle cherche auprès de lui l'assurance de lendemains meilleurs: ««Tu promets[...] que maman va aller mieux». Jessica agrippa le bras de son père et le serra [...] (QTVJ, p. 197). «Oui, je promets. Ça va prendre un peu de temps, et il va tous falloir qu'on s'aide, mais... oui», affirme M. Robertson (QTVJ, p. 197).

L'assurance de David déclenche chez sa fille le processus d'acceptation du départ de Lucie dont nous traiterons plus loin. Faible jusque-là, ce personnage



paternel prend la place de son épouse démunie par le deuil et devient le pilier familial indispensable à tous. Somme toute, jusqu'à cette épreuve, Mme Robertson incarnait la rationalité caractéristique de l'animus. Dorénavant, les rôles semblent inversés puisque la capacité de dédramatiser le deuil familial et d'y faire face émane uniquement de M. Robertson. Sans renier son anima, ce personnage paternel atteint l'équilibre entre celui-ci et son «animus» tandis que la disparition de Lucie «humanise» Susan en la rapprochant de ses émotions.

Aussi sensible que David, Charles Nadeau montre autant de tact vis-à-vis de sa fille qui vit sa première fable amoureuse (DP). Conscient que Marcelle a juché bien haut son Cupidon, il la laisse vivre son utopie jusqu'au bout. Éblouie par la vie luxueuse des vacanciers d'en face, la jeune fille doit satisfaire son envie de franchir le lac pour en connaître davantage et Charles lui permet de le faire. Bien qu'il anticipe le désenchantement qui l'attend, ce père compréhensif consent à ce qu'elle accompagne les Langlois pour une brève randonnée en ski nautique suivie d'un souper à leur chalet. À peine entraînée dans cet univers éclatant, Marcelle jubile. À bord du bateau de la riche famille, la passagère admet: «[...] ma petite vie ordinaire me semble loin, très loin derrière» (DP, p. 75). Bien plus, elle rit «toute seule dans le vent» (DP, p. 77). Tant et aussi longtemps qu'elle ignore la réalité familiale de ses prospères voisins, elle se l'imagine fabuleuse.

Cependant, à l'instar des autres jeunes personnages, Marcelle va vivre une

transformation progressive entre son état d'esprit initial et la sérénité finale. En voyant agir Stéphane avec sa famille, son adoratrice prend conscience de son orgueil démesuré et de son incapacité de se conduire en bon perdant. Qui plus est, elle flaire les différences entre son milieu familial et celui de son dieu. Bref, elle perce à jour ce miroir aux alouettes qu'est la famille Langlois et en revient déçue. Devenu un être de chair imparfait, Stéphane se dépouille alors de son magnétisme: «[...] Stéphane, je l'aimais mieux quand il s'appelait LUI» (DP, p. 112). «L'autre côté du lac» constitue donc un espace lui permettant de cheminer vers la réalité.

À son retour au chalet familial, l'aînée des Nadeau traverse une autre épreuve déterminante. Grâce à sa persévérance, elle sauve la perruche de Lulu de la convoitise du chat et réussit ensuite à l'appivoiser. En signe de reconnaissance, la rescapée «bécotte le menton» de Marcelle, ce qui prouve à celle-ci qu'elle peut s'attirer l'amour d'autrui sans nécessairement se comporter en «casse-cou» (DP, p. 104). Cet événement, ajouté aux autres péripéties, dévoile à la jeune fille le bien-être et la valorisation que lui procure la famille Nadeau malgré ses moyens modestes et ses imperfections. Avant d'aller au lit, exténuée par cette journée épuisante, elle décrète: «Demain, c'est décidé, je n'irai pas de l'autre côté du lac. D'ailleurs, il faut bien que quelqu'un s'occupe de la perruche et de ses deux gardiens. Si ce n'est pas moi, qui donc le fera?» (DP, p. 116). La jeune sportive projette du même souffle d'approfondir sa relation avec son père et de renoncer à ses attitudes compétitives. L'héroïne a donc atteint un juste équilibre entre sa raison et cette affectivité qu'elle

redoutait tant avant de séjourner au lac Gérard.

Fait à remarquer, les résolutions que formule Marcelle avant d'aller se coucher doivent s'accomplir après<sup>25</sup> le lever du jour. Il nous apparaît instructif de souligner la récurrence, dans nos romans, d'une symbiose entre l'apparition de l'aube ou du soleil et la métamorphose du personnage féminin. Ne soyons donc pas surpris si le récit de Sarah Ellis s'achève également aux premières lueurs d'un jour prometteur pour Jessica Robertson (QTVJ). Lorsqu'elle suit Simon dans son équipée nocturne, la préadolescente ressent au creux de son être la perte de sa soeur. À quoi s'affairent donc les résidents des appartements encore éclairés, se demande-t-elle avec tristesse: «[...] cette pensée l'atteignit avant qu'elle ait pu l'arrêter... quelqu'un avec un bébé, en train de lui donner à boire ou de le promener pour le calmer?» (QTVJ, p. 206). Nous reconnaissons facilement les réflexes maternels qui percent dans ce passage, réflexes auxquels est liée la détresse de la jeune explorée. Heureusement, l'énergie déployée lors de la randonnée cycliste évacue peu à peu cet abattement : «La route montait, maintenant, et Jessica accueillit avec soulagement l'effort qu'il fallait faire pour se rendre jusqu'en haut» (QTVJ, p. 206). Cette promenade, qui comporte une remontée, met fin à sa longue descente dans les tréfonds de la souffrance.

Celle-ci avait commencé par un refus catégorique du départ absurde de sa

---

25. C'est nous qui soulignons.

cadette. Par la suite, Jessica va se renfermer sur sa blessure, refusant même la compagnie de Margaret. L'originalité de Charlene modère bientôt ce repliement. La jeune coiffeuse surgit un beau jour avec le crâne rasé, ce qui attise la curiosité de Jessica, incapable de refuser son invitation à se rendre chez elle. L'aînée des Robertson parvient même à s'amuser de ses racontars, tout en sirotant un Coke. Aussitôt, l'invitée de Charlene se sent pourtant fautive: «Je me sens vraiment coupable d'être capable de rire alors que Lucie est morte» (QTVJ, p. 184). Sa voisine lui explique alors qu'«une façon de garder Lucie vivante» est de conserver la joie partagée avec elle, ce qui a l'heur de l'apaiser (QTVJ, p. 185).

C'est toutefois cette excursion à bicyclette qui concrétise pour Jessica son droit au bonheur puisqu'elle la sort d'un monde maternel baigné par la perte de l'enfant. Dans cet épisode, le jeune personnage abandonne effectivement l'espace de la mère (sa chambre, la demeure familiale dirigée par Susan) pour rejoindre des lieux paternels (le dehors, l'aventure). Le casse-croûte où se rendent les deux promeneurs constitue un territoire symboliquement relié au père. Occupé par des étrangers, soit une serveuse et un client, donc apparentés au monde extérieur, l'établissement favorise une objectivation du deuil familial à tel point que les jeunes Robertson parviennent pour la première fois à évoquer leur soeur disparue avec humour, se rappelant certaines anecdotes qui ont marqué sa courte vie.

Les excursionnistes rentrent alors gorgés d'une joie de vivre reconquise. Boire

à une fontaine procure à ce moment une sensation agréable à Jessica: «Jessica laissa l'eau froide couler dans sa bouche et sur son menton, emportant avec elle le goût tenace et sucré du chocolat» (QTVJ, p. 209). La souffrance s'efface sous l'action d'une eau maintenant vivifiante, une eau qui coule de source. Cette ballade nocturne représente donc la dernière étape franchie par la jeune Robertson pour endosser sereinement son épreuve. Comme en font foi certains indices, ce deuil a mûri la préadolescente. Quelques semaines après la mort du nouveau-né, elle s'aperçoit que son repaire favori (représentatif du ventre maternel) ne peut plus l'abriter. Réfugiée dans le buisson de forsythias avoisinant la maison, elle se cogne la tête en voulant prendre un papier-mouchoir: «Elle était rendue trop grande pour le refuge» (QTVJ, p. 183). Preuve qu'elle est devenue plus raisonnable, elle accueille avec une indifférence inhabituelle le cadeau que tante Eileen lui offre traditionnellement à la pharmacie. La panoplie d'objets offerts à sa convoitise lui apparaît sans intérêt: «Cette fois, les articles étalés sur les tablettes étaient juste... des trucs [...] Des trucs qu'on gardait jusqu'à ce qu'on s'en lasse et qu'on décide de les jeter» (QTVJ, p. 169).

La nouvelle journée qui s'annonce à la fin du récit marque donc la traversée de la souffrance, mais conséquemment la fin de l'innocence et l'éveil aux embûches de la vie. En effet, si la nuit personnifie l'irrationalité, le jour marque, au contraire, le triomphe du soleil (ou du père) qui «manifeste les choses», «les rend perceptibles»<sup>26</sup>.

---

26. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *op. cit.*, p. 891.

Car c'est à 5h32 précisément que la jeune Robertson entreprend sa dernière montée. L'étape ultime du parcours se termine ainsi à l'aurore, marquée par la réapparition des automobiles sur la route jusque-là déserte. Et revenus à la maison, les comparses croisent leur mère qui se contente de leur serrer «chacun une épaule». Sur ce geste de complicité maternelle s'évanouit le conflit entre Simon et sa famille:

Simon se dirigea vers la salle de bains. Jessica abandonna ses vêtements en tas sur le plancher et se glissa dans le lit défait. Elle s'endormit au son de la douche qui chuintait.<sup>27</sup>

L'eau qui coule dans la demeure des Robertson répond à celle de la fontaine où s'est désaltérée Jessica. Le jet de la douche qui réchauffe le corps de Simon signe la chaleur et la sécurité du foyer familial regagné, libéré de la parole mortifère de la mère. Le père a joué son rôle.

La même symbolique diurne/nocturne émane d'une lecture attentive de La dame épouvantail<sup>28</sup>. À l'égal de Jessica Robertson (QTVJ), l'héroïne traverse une nuit décisive avant d'être instruite par la lumière du jour. L'eau de l'étang où elle s'enfonce pour récupérer la dame accueille ses derniers agissements déraisonnables. Aussi réussie soit-elle, la dame épouvantail ne mérite pas que Jessica risque sa vie pour la sauver:

---

27. Sarah Ellis, *op. cit.*, p. 211.

28. Helen Chetin, *op. cit.*, 126 p.

La dame flottait. Puis elle s'enfonça et Jessica la sentit qui sombrait dans l'eau profonde. Elle coula tandis que Jessica tentait de s'y retenir et de s'agenouiller sur ses épaules. La dame s'enfonçait lentement et Jessica s'enfonçait avec elle.<sup>29</sup>

La jeune salvatrice comprend alors la fragilité de l'épouvantail, susceptible de «se démanteler» ou de «flotter à la dérive n'importe quand» (DE, p. 114). Bien qu'elle représente la vie «qui régénère», l'eau peut également «ravager et engloutir»<sup>30</sup> puisqu'elle correspond à l'inconscient. En plongeant dans les eaux glaciales de l'étang, l'Albertaine court le risque de se noyer dans les profondeurs de cet inconscient qui guide ses actes sans qu'elle puisse l'admettre. À l'instar d'Ani (PAC) et de Jessica Robertson (QTVJ), l'Albertaine entre en contact avec l'eau à un moment décisif de son parcours initiatique. La représentation endolorie de la mère ne laisse planer aucun doute dans ce passage qui dénude l'épouvantail de ses traits maternels pour lui rendre son rôle de simple mannequin: «Ce n'était qu'un épouvantail, après tout, fait d'étoffe, de métal...» (DE, p. 113-114).

Remarquons, dans ce récit, un autre détail révélateur. Cette nuit déterminante pour l'agricultrice se déroule hors du temps: «Elle n'avait aucune idée de l'heure[...]» (DE, p. 114). Maurice Blanchot souligne dans ses travaux l'intemporalité de la nuit qui sert de pont entre le passé et l'avenir:

---

29. Ibid., p. 113.

30. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, op. cit., p. 378-379.

[...] cette structure de la Nuit nous a déjà restitué un mouvement: son immobilité est faite de cet appel du passé à l'avenir, sourde scansion par laquelle ce qui a été affirme son identité avec ce qui sera par-delà le présent abîmé, l'abîme du présent<sup>31</sup>.

Jessica sombre complètement dans le royaume de l'anima ou de l'inconscient avant d'émerger à cette lumière du jour qui lui restitue son bon sens: «Quand elle vit les bords de l'étang passer du noir au gris, son coeur s'allégera. L'aurore allait venir, le soleil était en route!» (DE, p. 115). En même temps qu'elle distingue la rive, Jessica remet en question son comportement vis-à-vis de Shirley, de son père et de Kevin. Après tout, pense-t-elle, le jeune professeur aime la vie agricole tandis que sa mère l'exècre. La jeune femme ressent également de l'affection pour son petit frère qui la lui rend bien. En pensant à son impatience avec le bambin, l'agricultrice se dit qu'il n'est pas responsable de son jeune âge. L'astre lumineux dissipe donc les nuages amoncelés dans son esprit depuis quelque temps, soulignant son entrée dans l'univers de la conscience, caractéristique de l'animus. Quand John et Russ la découvrent enfin au petit jour, il la sauvent sans doute de la mort physique, mais surtout de l'abîme des illusions qui est aussi une forme de mort.

Amorcé lors de son séjour à la mer, le parcours qui mène Ani de l'irréflexion au bon sens s'achève également avec la réapparition du soleil (PAC). D'abord

---

31. Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 144.



vivement opposée à passer un mois de vacances avec Élisabeth, elle devient progressivement plus conciliante. Ces vacances commencent pourtant fort mal puisqu'une pluie continuelle retient le trio à l'intérieur pendant trois jours. La proposition enthousiaste d'Élisabeth d'aller au zoo tombe à plat avec le refus d'Ani: «Voir de pauvres animaux emprisonnés pour le plaisir des humains, très peu pour moi» (PAC, p. 37). Se sentirait-elle dans la même situation: emprisonnée dans ce «zoo» par la pluie? La proposition de la jeune femme de nettoyer la pièce commune se heurte à la même résistance. À l'amie de son père qui revient à la charge, Ani réplique: «Tu n'es pas ma mère pour me donner des ordres» (PAC, p. 43). Ses propos mettent le feu aux poudres dans une maison bientôt remplie des critiques acerbes d'Élisabeth envers la fille de son ami. Ulcérée, Ani vide son sac devant la furieuse avant d'être reléguée dans sa chambre par René (PAC, p. 47). La jeune rebelle finit pourtant par ranger ses effets personnels afin de ne «pas aggraver les choses» (PAC, p. 54).

L'incident décide probablement M. Croche à intervenir pour raisonner son enfant. Une fois de plus, la conversation déterminante entre le père et la fille a lieu hors de l'espace maternel (la maison des vacanciers, la chambre d'Ani), qui plus est dans un lieu similaire à celui qui a permis la rencontre entre Jessica Robertson et son père: le restaurant.<sup>32</sup> Celui-ci semble vraiment offrir un cadre qui convient à la

---

32. Voir p. 69.

fonction paternelle, laquelle consiste à aborder et à solutionner un problème sans le noyer dans l'émotivité. À preuve, René Croche va droit au but lorsque lui et Ani sont arrivés à destination. Tandis que son accompagnatrice reste dans l'univers des sentiments, lui demandant s'il l'aime et lui rappelant son aversion pour Élisabeth, le jeune père rationalise la situation. Il explique à sa fille qu'il l'aime autant que son amoureuse, mais d'une façon différente.

La jeune convive revient à la charge en posant une question d'amante inquiète: «Si tu avais à choisir, papa, laquelle choisirais-tu?» (PAC, p. 72). René rétorque: «[...] c'est absurde.» Je n'ai pas à choisir entre ma fille et ma blonde» (PAC, p. 72). Voilà un exemple illustrant que père et fille ne parlent pas tout à fait le même langage, l'une se réfugiant dans les émotions, l'autre dans le bon sens. La démarche de René pour obtenir un comportement plus sensé de l'insoumise porte toutefois des fruits. Finalement, Ani promet d'être plus conciliante même si son engagement semble affecté: «Oui, papa, je vais aider à ramener l'harmonie [...] René s'apercevra assez rapidement que ce n'est pas moi qui nuis à l'harmonie», songe-t-elle (PAC, p. 74-75).

Or, le lendemain de ces sages décisions, le soleil apparaît pour la première fois dans l'environnement des touristes montréalais, ce qui renforce notre

---

33. C'est nous qui soulignons.

rapprochement entre l'apparition de l'astre diurne et les changements observés chez l'héroïne suite à l'intervention du père. D'ailleurs, l'ensoleillement du site de villégiature coïncide avec une harmonie récente entre les partenaires de voyage, harmonie que signale Ani: «Enfin, le soleil. Aujourd'hui, il y a de belles vagues, et je pourrai pratiquer mon surf[...] Notre trio a repris du poil de la bête» (PAC, p. 77). Rappelons, en outre, que la première évocation de la mer par Ani n'avait pas cette connotation chaleureuse. Au lieu d'entrer dans des eaux froides, la jeune sportive pourra maintenant s'adonner à une activité estivale associée au soleil (le «surf»).

Contrairement aux autres jeunes personnages, cette dernière ne règle toutefois pas entièrement ses difficultés, le roman comportant plutôt une fin ouverte. À son retour à Montréal, Ani vit effectivement deux grandes déceptions à propos de son père. En premier lieu, elle ne comprend pas qu'il ait osé montrer à Élisabeth le poème d'amour qu'elle lui avait écrit pour se rapprocher de lui. Mais, elle ressent sa plus vive blessure lorsqu'elle apprend, estomaquée, que la jeune femme attend un enfant. Toutes ces déconvenues n'effacent toutefois pas le cheminement psychologique réalisé par la jeune citadine pendant son séjour aux États-Unis. Une conversation entre Ani et ses poupées nous confirme qu'elle a enfin compris que l'amour qu'on ressent pour quelqu'un ne nous empêche pas d'aimer d'autres personnes. Celle-ci a lieu lorsque Lise Croche, à son retour de Grèce, apporte à sa fille une poupée qu'elle prénomme Lisa. D'emblée, Ani prête à Olivia, sa confidente de toujours, les mêmes sentiments jaloux qu'elle éprouve envers l'amie de son père:

«Elle-Olivia- ne veut pas cohabiter avec Lisa» (PAC, p.88). Pour raisonner la récalcitrante, la jeune fille lui sert les mêmes arguments que son père lui a présentés au sujet d'Élisabeth: «Ça ne t'enlève rien à toi, Olivia, que j'aime aussi Lisa» (PAC, p. 92). Qui plus est, elle prévient sa confidente qu'en refusant la nouvelle venue, elle s'exposera à des «sanctions» (PAC, p. 93)!

Nos quatre héroïnes parcourent donc un trajet semblable, dans lequel leur père sert de guide. D'abord entraînées par lui dans l'univers de l'anima, empreint de rêves et d'émotions, elles cheminent ensuite avec son aide vers le royaume de l'animus, caractérisé par le réel et la raison. Toutes émanent grandies de leur expérience et plus aptes à accueillir les aspérités de la vie. Les spécialistes du comportement juvénile reconnaissent du reste au père ce rôle d'agent de liaison entre le confort de l'asile maternel et les dures lois sociales:

L'un des rôles qui lui incombent-au père- est de la sortir-sa fille- du nid douillet que représente la maison et la mère pour l'emmener dans le monde extérieur. Il devra ensuite l'aider à affronter ce monde et ses contradictions.<sup>34</sup>

Pour leur part, l'ensemble des personnages paternels atteignent, grâce à leur fille, un équilibre entre les forces vives de leur anima et de leur animus. À la fin de

---

34. Linda Schierse Leonard, *op. cit.*, p. 34.

l'intrigue, Russ Conrich montre, par exemple, plus de compréhension envers sa fille qu'il laisse libre d'aller ou non visiter sa mère à Toronto (DE). Rappelons qu'il voulait d'abord l'obliger à faire ce voyage.

Mais le personnage qui intègre le mieux les dimensions émotives et raisonnables de l'individu reste John Bearspaw, l'Indien vénéré par la fille de Russ (DE). Il emprunte aux légendes, donc à l'univers onirique, les éléments de sagesse qu'il désire inculquer à sa jeune amie. Ainsi, la veille de l'orage au cours duquel Jessica frôle la catastrophe, il lui raconte la légende de «Ti-yn-sou-da-go-err» (DE, p. 90). Cette fable met en scène un groupe de chasseurs indiens sauvés d'une famine dévastatrice par une petite fille apparue un beau soir parmi eux. En fait, l'enfant était l'Étoile polaire, capable de guider avec sa lumière les affamés vers l'abondance. Par ce récit, l'ami des Conrich cherche à montrer à Jessica l'étendue des pouvoirs d'une jeune fille, une leçon qu'elle assimile plus tard lorsqu'elle baigne dans les eaux de l'étang. À la fin du roman, John lui remet un sac de bison de la tribu Stoney pour marquer symboliquement les progrès accomplis par l'agricultrice.

En quittant Jessica Conrich et ses homologues, nous laissons derrière nous des personnages métamorphosés. Si les relations entre cette dernière et l'amie de son père sont désormais au beau fixe (DE), celles entre Ani et Élisabeth permettent d'espérer (JIAC et PAC). De son côté, Marcelle Nadeau trouve sa place au sein de sa famille et délaisse les fabulations amoureuses (DP). La révolte de Jessica

Robertson attribuable à la mort de Lucie débouche finalement en une paix intérieure. À leur façon, toutes ces héroïnes ont vécu avec succès leur parcours initiatique: «En chemin, le héros a subi diverses épreuves [...] Au retour, le héros a été transformé»<sup>35</sup>.

---

35. Simone Vierne, *op. cit.*, p. 120.

## CONCLUSION

À la suite d'Ani (JIAC et PAC), de Marcelle (DP), de Jessica Conrich (DE) et de Jessica Robertson (QTVJ), nous sommes parvenue à la fin de notre parcours. Limitée à cinq oeuvres littéraires, notre recherche demeure, bien sûr, fragmentaire, mais elle nous a fourni des informations révélatrices du nouveau lien père-fille présenté au jeune lectorat.

Notre investigation s'articulait autour d'une grande question, à savoir si la fiction destinée aux jeunes reflétait la réalité sociologique. Nous savons que cette thèse soulève des objections parmi les spécialistes de la littérature de jeunesse, objections que nous désirions soupeser à l'aide d'une analyse la plus fouillée possible d'un corpus littéraire. Rappelons que Geneviève Patte considère que l'oeuvre destinée aux jeunes ne les rejoint que dans la mesure où elle leur présente des expériences plausibles<sup>1</sup>. Jacques Pasquet abonde dans le même sens puisqu'il affirme que le contenu littéraire québécois offert aux jeunes depuis une décennie tend à intégrer les nouvelles données de notre société tels le renversement des stéréotypes sexistes et le réalisme social<sup>2</sup>. Nous désirions plus précisément soupeser l'influence, sur les romanciers s'adressant à la jeunesse, des rapports père-fille observables dans

---

1. Geneviève Patte, *op. cit.*

2. Jacques Pasquet, *op. cit.*

la réalité et ce, en nous basant sur des études empiriques réalisées aux États-Unis.

Deux études du personnage paternel menées à partir d'ouvrages destinés aux jeunes nous ont servi de point de repère: celle de Bernard Lukenbill<sup>3</sup> portant sur des romans et celle de Marie Paule Huet<sup>4</sup> à partir d'albums. Sans l'ombre d'un doute, le père du roman contemporain diffère de son prédécesseur et ce, à plusieurs niveaux. Si nous réexaminons la recherche de Lukenbill basée sur des personnages paternels créés entre 1941 et 1970, nous constatons que la subsistance familiale n'incombe plus exclusivement au père, mais dépend des deux parents. Rappelons que 71% des personnages masculins analysés par le chercheur devaient assumer seuls les responsabilités financières de la famille, puisque leur épouse demeurait au foyer. Nul doute que les romanciers des années 1980 ont modernisé le discours qu'ils tiennent aux jeunes, car ce type de répartition des tâches, du moins dans nos récits, appartient au passé. Tous les personnages maternels rencontrés dans notre corpus contribuent au budget familial et semblent développer pleinement leurs capacités personnelles.

Le roman contemporain intègre donc le nouveau contexte relationnel suscité par la mutation de la famille classique formée d'un couple stable impliquant un père au travail et une mère à la maison. Fait à noter, l'univers romanesque actuel n'est cependant pas aussi idyllique que celui de l'album où les pères endossent toutes les

---

3. Barnard Lukenbill, op. cit.

4. Marie Paule Huet, op. cit.



tâches éducatives et matérielles. Nos découvertes situent le personnage paternel à mi-chemin entre le père distant de Lukenbill et le modèle parfait décrit par Mme Huet. Elles vont plutôt dans le même sens que les travaux de Biller et Weiss en montrant des portraits paternels disparates et dont les actes se répercutent sur leur fille<sup>5</sup>. Nous communiquerons dans les pages qui vont suivre les grandes orientations qui se dégagent des romans étudiés.

Examinons d'abord le contexte familial dans lequel évoluent nos personnages. Sur les quatre ensembles familiaux de notre corpus, trois sont monoparentaux. Selon Hervé Anctil, de l'Année internationale de la famille, plus d'un cinquième des cellules familiales québécoises contemporaines vivent précisément de cette façon<sup>6</sup>. Sur ce point, les oeuvres dédiées aux jeunes suivraient donc la tendance sociale actuelle. Au plan financier, la famille moyenne semble tenir le haut du pavé, car aucune de celles rencontrées ne vit dans l'indigence. Une impression d'abondance se dégage même de l'ensemble des productions analysées, puisque seuls les Nadeau semblent préoccupés par leur budget. Bien entendu, le nombre d'enfants peut être un facteur déterminant les capacités pécuniaires de ces familles. Même s'ils semblent à l'aise, les Robertson prévoient financièrement la venue d'un quatrième enfant (QTVJ)<sup>7</sup>. L'importance numérique de cet ensemble familial constitue cependant une exception, étant donné que les Nadeau(DP) et les Conrich(DE) n'ont que deux

---

5. Henry Biller et Stephan D. Weiss, *op. cit.*

6. Hervé Anctil, «Le père dans notre société» dans *Revue Notre-Dame*, Sillery, no 7, juillet-août 1994, p. 5.

7. C'est nous qui soulignons.

enfants et qu'Ani Croche est fille unique (JIAC et PAC).

Nous avons par ailleurs vérifié si l'implication du père dans les activités domestiques s'était accrue depuis l'étude de Lukenbill, une investigation qui nous a réservé des surprises. En fait, la plupart des figures masculines analysées sont rarement occupées à nourrir ou à soigner leurs proches. Est-ce une coïncidence? Le père québécois actuel, toujours selon Hervé Anctil, cède encore le terrain des besognes domestiques à la mère, même si elle travaille à l'extérieur<sup>8</sup>. Un des quatre romans renverse pourtant le schéma traditionnel au point d'attribuer les fonctions matérielles principalement au père, alors que les obligations pécuniaires rejaillissent sur la mère (QTVJ). Ainsi, Susan Robertson travaille comme ingénieure pendant que son époux entretient la maison avec une grande efficacité (QTVJ). Cuisinier raffiné, David connaît également tous les secrets du nettoyage et des premiers soins.

Nous devons toutefois tenir compte, pour les fins de notre analyse, de la situation particulière vécue par deux de nos quatre figures paternelles, laquelle les tient à distance des soins quotidiens exigés par des enfants. Pères une fin de semaine sur deux, René Croche (JIAC et PAC) et Charles Nadeau (DP) font apparemment ce qu'ils peuvent pour relayer leur ex-conjointe sur ce point, mais le manque de temps passé avec leurs filles joue contre eux. D'ailleurs, le père inventé par Bertrand Gauthier ne revêt jamais la toque du chef cuisinier, pas plus qu'il ne prodigue des

---

8. Hervé Anctil, op. cit.

soins physiques à Ani (JIAC et PAC). Quant à Charles Nadeau, il se rend à l'épicerie une seule fois, vers la fin du roman, avec l'intention de cuisiner pour ses filles de succulentes crêpes suzette (DP). Nous savons donc peu de choses sur les aptitudes domestiques de ces pères à temps partiel, mais nous supposons qu'ils doivent se débrouiller assez bien pour prendre soin régulièrement de leurs enfants sans difficultés.

La condition familiale des Conrich nous semble également témoigner d'une évolution dans les moeurs (DE). Même s'il délègue à sa fille, la plupart du temps, les occupations nourricières et ménagères, Russ Conrich pourvoit néanmoins à l'éducation quotidienne de ses enfants depuis le départ de sa femme. Cette dernière, qui vit à Toronto, sait ses enfants en sécurité auprès de son ex-époux. Voilà un autre canevas familial non conventionnel et dans lequel le père joue un rôle décisif!

Il va de soi que les pratiques éducatives paternelles dans la production jeunesse et, conséquemment, les rapports père-fille, ont, elles aussi, suivi l'évolution des mentalités depuis l'enquête de Lukenbill relatée dans les lignes précédentes. Outre ses responsabilités budgétaires, le père des années 1940 à 1970 détenait l'autorité familiale, un pouvoir qui l'éloignait des siens. Le chercheur américain reliait même son statut de pourvoyeur à celui d'exécutant de la discipline. Encore une fois, les romanciers modernes ont rajeuni leurs portraits paternels puisqu'un seul nous est apparu vraiment autoritaire, les autres privilégiant une approche

démocratique à une éducation plus coercitive. En cela, ces personnages adoptent un comportement que Biller et Weiss jugent adéquat et propice à l'épanouissement sexuel, intellectuel et social d'une jeune fille. Les chercheurs estiment qu'un père dominateur et distant dispose son enfant à la mésadaptation, tandis qu'un parent ouvert et chaleureux favorise une versatilité comportementale se traduisant par une confiance en sa féminité, de même qu'en son potentiel intellectuel et social. Or, autre fait étonnant: aucune de nos héroïnes ne réunit toutes ces aptitudes, les pères échouant à un niveau ou à un autre dans leur rôle éducatif.

Par contre, nous avons noté qu'une différence notoire oppose la préadolescente cajolée par son père, à celle qui reçoit rarement son affection. Si nous regardons agir Jessica Robertson en société, nous remarquons qu'elle s'adapte bien aux personnalités des autres tout en prenant sa place (QTVJ). Or, elle a la chance d'avoir un père aussi chaleureux que communicatif. Si une crise survient, David évite de confronter sa fille, cherchant plutôt à comprendre son comportement. M. Robertson ne refuse jamais son affection à Jessica lorsqu'elle en ressent le besoin et, en retour, elle accepte volontiers ses étreintes. Cet exemple introduit l'empreinte laissée par le père dans les comportements sociaux de sa fille. Non seulement un père démonstratif favorise-t-il une plus grande sociabilité, mais son enfant reproduit sa façon d'agir en groupe. Ainsi, comme Jessica, David Robertson se montre à l'aise avec autrui.

Auprès de cet habile communicateur, René Croche apparaît maladroit (JIAC et PAC). Sa façon démocratique d'exercer la paternité ressemble pourtant au personnage précédent. Loin d'occuper une position autoritaire vis-à-vis de sa fille, il agit comme le ferait un camarade, l'emmenant voir son groupe préféré au forum et en vacances dans des endroits charmants. Là où le bât blesse, c'est dans l'incapacité de M. Croche de se mettre à la place d'Ani. Il lui en demande trop pour son âge, en espérant qu'elle accepte sans rébellion le comportement autoritaire de sa nouvelle conjointe. La jeune Montréalaise, qui perçoit la jeune femme comme une rivale, ressent le besoin d'être rassurée quant à l'amour que lui porte son père. Or, René se montre incapable de répondre à la quête affective de sa fille, qui se sent laissée-pour-compte. Inconfortable au plan émotionnel, ce père prend plutôt la voie d'évitement, changeant de sujet aussitôt qu'Ani lui réclame une déclaration amoureuse directe. L'introversion de M. Croche se répercute sur sa fille qui, à l'encontre de Jessica Robertson, se confie difficilement à son père. Nous avons effectivement perçu un lien de cause à effet entre l'expansivité paternelle et la facilité de son enfant à le prendre comme confident.

Très différent des autres personnages paternels, Russ Conrich pratique une forme d'éducation rappelant les pères décrits dans l'analyse de Lukenbill. De nos quatre figures paternelles, il est le seul à administrer des corrections physiques à sa fille quand elle désobéit (DE). Voilà un homme autoritaire dont la conception des rôles sexuels est tellement rigide qu'il reste impuissant à comprendre sa fille. Mis

à part les progrès scolaires de Jessica, le producteur céréalier s'implique très peu dans son éducation, comme si ce domaine appartenait uniquement aux femmes. Il se contente d'exiger de la jeune fermière qu'elle assume sa part de travaux ménagers tout en se montrant docile. De plus, le producteur céréalier exprime rarement son affection à ses enfants qui craignent d'aborder avec lui les sujets qui les préoccupent. Contrairement à Jessica Robertson (QTVJ), la fille de Russ garde ses inquiétudes pour elle, car elle redoute les réactions de son père. Nous observons ici une correspondance entre les préadolescentes interrogées par les chercheurs américains et le jeune personnage du roman d'Helen Chetin qui réagit à la sévérité paternelle en refusant la compagnie des autres (DE). Rappelons que Linda Schierse Leonard identifie également la rigidité paternelle aux problèmes féminins d'asocialité.

Cependant, comme nous l'avons signalé plus avant, la sollicitude paternelle ne suffit pas à susciter des réactions positives chez le jeune personnage. Beaucoup d'autres facteurs, tels le tempérament du père, celui de la fille et l'environnement humain, modèlent la jeune personnalité. L'éclatement de l'union parentale ou le départ d'un proche déstabilisent la préadolescente, la forçant à trouver des appuis à l'extérieur du foyer familial. Heureusement, des amis adultes savent fournir cette aide précieuse.

La fratrie et les rapports avec la mère figuraient de plus parmi les réseaux relationnels susceptibles de modifier le climat père-fille. Si aucun constat clair n'a

émané à propos du personnage maternel, il en va autrement pour les frères et les soeurs de l'héroïne. C'est en partie grâce aux liens solides qui l'unissent à Kevin que Jessica Conrich accepte la nouvelle femme de son père (DE). La solidarité de Simon reconforte par ailleurs Jessica Robertson après le décès de Lucie (QTVJ). Bien entendu, la personnalité de sa soeur pèse dans les rapports entre Marcelle Nadeau et son père (DP). Si elle s'éloigne parfois de lui, c'est pour céder la place à son affectueuse cadette.

Notre recherche nous a également permis de constater une analogie entre le comportement amoureux du jeune personnage privé de son père et les adolescentes interrogées par Biller et Weiss. L'intérêt exagéré que portent Ani Croche (JIAC et PAC) et Marcelle Nadeau (DP) aux garçons n'est pas sans rappeler les remarques d'Heckel concernant les jeunes filles privées de la présence quotidienne de leur père. Toutes deux idéalisent leurs "flammes", puis retombent durement dans la réalité après les avoir mieux connues.

Nous ne pouvons passer davantage sous silence la très forte capacité d'empathie qui se manifeste entre les jeunes filles du monde romanesque et leurs pères. Bien que les chercheurs relient ce type de communication à la cordialité des rapports père-fille, nous l'avons observé chez tous les personnages. Sans même se parler, nos protagonistes arrivent à comprendre réciproquement leurs émotions. Cette observation met en relief l'intensité et l'importance du lien père-fille. La quête

continue d'affection exprimée par les héroïnes aux prises avec un père trop pudique montre à quel point celles-ci en ont besoin.

Autre élément de convergence entre les recherches empiriques et la fiction, un mécanisme d'introjection et d'identification s'opère entre le père et sa fille. Nonobstant les ratés fréquents dans leurs rapports affectifs, ces deux protagonistes affichent des goûts et des talents communs. Au plan cognitif, le personnage paternel agit comme modèle pour la préadolescente qui s'identifie beaucoup à lui. Si nous nous rapportons aux ouvrages étudiés, il semble même qu'un changement de cap s'est opéré entre le jeune héros de roman et le personnage paternel depuis l'étude de Lukenbill. Le chercheur américain avait alors observé une faible identification de l'adolescent(e) à son père, remplacée par une très forte influence des amis et des héros médiatiques. Sans vouloir minimiser l'impact qu'exerce sur certaines préadolescentes-en particulier sur Ani Croche- les modèles extérieurs comme les vedettes, les pères de notre corpus lèguent à leur enfant valeurs et intérêts. Le monde des connaissances suit incontestablement une ligne de transmission allant du personnage masculin à sa fille. Pendant l'élaboration de notre travail de recherche, nous avons relevé plusieurs exemples de cette parenté cognitive entre nos protagonistes, laquelle s'exprime de différentes façons. En plus d'adopter les valeurs, les intérêts et les attitudes du père devant les connaissances, la jeune protagoniste lui présente ses réalisations afin qu'il les approuve. Le père intervient donc comme agent renforçateur auprès de sa fille, en lui confirmant ses aptitudes et en



raffermissant sa confiance en celles-ci.

En tant que "père-enseignant", le personnage paternel des romans réservés aux jeunes nous semble toutefois tirer de l'arrière comparativement à celui de l'univers des albums. Nous basons cette affirmation sur les observations de Marie Paule Huet à l'effet que le père des albums modernes a quitté son rôle traditionnel de pédagogue pour rejoindre son enfant à tous les niveaux, y compris affectif<sup>9</sup>. Les romanciers rencontrés lors de notre investigation perpétuent, au contraire, cette image du "père-enseignant". La relation entre l'apprentissage et le parent de sexe masculin se rapproche cependant davantage de la réalité, si l'on en croit Hervé Anctil<sup>10</sup>. Ce spécialiste affirme que le père québécois continue de se consacrer surtout aux travaux extérieurs et aux «tâches plus gratifiantes auprès des enfants (jeux, apprentissages, etc.)».

En perpétuant cette image du père éducateur, nos auteurs de récits pour enfants seraient-ils trop près de la thèse psychanalytique? N'y aurait-il pas confusion entre femme et féminité, homme et masculinité? La question s'ouvre sur tout un champ de discussions que nous abandonnons aux spécialistes. Soulignons seulement que, d'après le sociologue Germain Dulac de l'Université du Québec à Montréal, la

---

9. Marie Paule Huet, *op. cit.*, p. 5.

10. Hervé Anctil, *op. cit.*, p. 5.

psychanalyse néglige l'apport maternel dans le processus de socialisation de l'enfant<sup>11</sup>. Il reconnaît néanmoins que "le père est celui qui [...] amène l'enfant à devenir adulte, avec l'équilibre psychique et affectif que cela suppose et qui lui permet de vivre harmonieusement en société". Pour le reste, nous nous contenterons de nous en tenir aux constatations issues de notre analyse.

Dans quelle mesure donc les experts du développement juvénile influencent-ils les écrivains pour la jeunesse? Notre étude, forcément limitée, reste évidemment impuissante à résoudre cette question. Nous pouvons tout de même reconnaître qu'une évolution du personnage paternel s'est produite depuis la recherche de Lukenbill. Sorti de ses fonctions punitives et financières, le père du roman proposé aux jeunes ressemble à son reflet réel, dans la mesure où il s'intéresse davantage à sa fille et s'évertue à la comprendre. Modèle cognitif et social, le personnage masculin accuse encore, bien sûr, des maladresses au niveau affectif, lesquelles peuvent être injustement interprétées comme du désintéressement. À l'encontre du père esquissé dans les albums contemporains, celui du roman a encore du chemin à parcourir avant d'assumer toutes les relations éducatives, affectives et ludiques avec son enfant.

---

11. Germain Dulac, «Pères, prenez votre place!» dans Revue Notre- Dame, Sillery, juillet-août 1994, p. 20.

Mais, toutes ces imperfections n'empêchent pas la bonne volonté du père actuel de s'exprimer dans la fiction comme dans la vie. Les désaccords familiaux et les épreuves ne suppriment pas les liens solides unissant ces êtres à leurs filles. Souvenons-nous que les deux tiers des personnages paternels scrutés par Lukenbill vivaient des relations conflictuelles ou imprécises avec leurs adolescents (es), un constat incompatible avec notre analyse qui révèle des disputes père-fille occasionnelles et imputables à des événements extérieurs.

Notre investigation nous a d'autre part permis de constater une grande compatibilité entre les concepts esquissés par les spécialistes du lien père-fille et ceux qui opèrent dans la fiction. Malgré certaines exceptions, la plupart des composantes retenues dans notre approche théorique s'y retrouvent, à savoir l'identification, l'introjection, l'empathie, la cognition et le renforcement. De plus, le désir des préadolescentes d'accaparer l'affection paternelle nous est apparu, dans ses modalités, comme une manifestation des relents du complexe d'Oedipe.

Il nous semblerait pertinent de greffer à cette réflexion un volet empirique basé sur les réactions d'un groupe-cible de préadolescentes aux modèles paternels et juvéniles qui leur sont proposés. Car plusieurs facteurs peuvent, à notre point de vue, orienter le traitement réservé par les auteurs aux liens père-fille. Parmi nos quatre romanciers, par exemple, un seul est de sexe masculin. Serait-il possible d'associer cette donnée à une perception particulière des rapports entre le

personnage paternel et la préadolescente? Notre corpus ne révèle aucune observation de cette nature, mais un objet de recherche plus élaboré nous réserverait peut-être des surprises. Seule une étude plus poussée, conjuguée à une enquête sur le terrain, permettrait une comparaison approfondie des rapports père-fille exprimés dans l'univers romanesque avec ceux qui sont vécus dans la réalité.

## BIBLIOGRAPHIE

### I- OEUVRES LITTÉRAIRES

#### 1- Romans analysés

CHETIN, Helen, La dame épouvantail, Montréal, Fides, 1981, 126 p. (traduit de l'anglais par Louis-Bertrand Raymond).

ELLIS, Sarah, Quelque temps dans la vie de Jessica, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 211 p. (traduit par Michèle Marineau).

GAUTHIER, Bertrand, Le journal intime d'Ani Croche, Montréal, La courte échelle, 1987, 94 p. (Roman jeunesse).

GAUTHIER, Bertrand, Pauvre Ani Croche!, Montréal, La courte échelle, 1990, 91 p. (Roman jeunesse)

PAPINEAU, Lucie, La dompteuse de perruche, Montréal, Boréal, 1990, 116 p. (Boréal junior).

#### 2- Roman cité

ANFOUSSE, Ginette, Rosalie s'en va-t-en guerre, Montréal, La courte échelle, 1989, 94 p.

### II- ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE

#### 3- Livres

CHOMBART DE LAUWE, Marie-José, Un monde autre: l'enfance, Paris, Payot, 1971, 451 p.

LEMIEUX, Louise, Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français, Montréal, Leméac, 1972, 337 p.

LUKENS, Rebecca J., A critical handbook children's literature, fourth edition, Glenview, Scott, Foresman and Company, 1990, 309 p.

PATTE, Geneviève, Laissez-les lire!, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1978, 293 p. (Enfance heureuse).

#### 4- Articles de revues

HUET, Marie-Paule, «Images du père dans les albums pour enfants», dans Nous voulons lire! no 75, juillet 1988, p. 1-16.

PASQUET, Jacques, «Les années '80, de l'adolescence à l'âge de raison», dans Lurelu, vol. 12, no 2, automne 1989, p. 2-19.

POULIOT, Suzanne, «La littérature d'enfance et de jeunesse québécoise (1970-1990)» dans Nous voulons lire! no 90, juillet 1991, p.9-18.

### III- ÉTUDES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

#### 5- Livres et mémoires

BLANCHOT, Maurice, L'espace littéraire, Paris, Gallimard, 1955, 376 p. (Folio/Essais).

CASTANS, Raymond, Il était une fois...Marcel Pagnol, Paris, Julliard, 1978, 190 p.

CORNEAU, Guy, Père manquant, fils manqué, Montréal, Éditions de l'Homme, 1989, 183 p.

DEUTSCH, Helene, La psychologie des femmes, Paris, PUF, 1987, 327 p. (Quadrige) vol. 1: «Enfance et adolescence»

DOLTO, Françoise, La cause des adolescents, Paris, Robert Laffont, 1988, 276 p.

FREUD, Sigmund, Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1976, 280 p.

JUNG, Emma et James HILLMAN, Anima et Animus, Paris, Seghers, 1981, 220 p.

LAMB, Michael, The role of the father in child development, New York, John Wiley & Sons, 1981, 582 p.

LE NY, Jean-François, Le conditionnement et l'apprentissage, Paris, PUF, 1972, 196 p.

MAXWELL, Rhoda Jean, Images of mothers in Adolescent literature, essai de maîtrise, Michigan State University, 1986, 155 p.

NUTTIN, Joseph, Théorie de la motivation humaine, Paris, PUF, 1980, 383 p.

PROVOST, Marc et al. Le développement social des enfants, Montréal, Agence d'ARC inc. 1990, 339 p. (Communication Animation et Société).

SCHIERSE LEONARD, Linda, La fille de son père; Guérir la blessure dans la relation père-fille, Montréal, Le jour, 1990, 219 p.

VIERNE, Simone, Jules Verne; Mythe et modernité, Paris, PUF, 1989, 173 p.

#### 6- Articles de revues et de journaux

ANCTIL, Hervé, «Le père dans notre société» dans Revue Notre-Dame, Sillery, juillet-août 1994, p. 1-13.

BILLER, Henry B. et Stephan D. WEISS, «The father-daughter relationship and the personality development of the female» dans The journal of Genetic Psychology, vol. 116, mars 1970, p. 79-93.

DULAC, Germain, «Pères, prenez votre place», dans Revue Notre-Dame, Sillery, juillet-août 1994, p. 16-28.

KRIMKO-BLETON, Irène, «Le père confus, à propos du débat autour des nouveaux pères» dans P.R.I.S.M.E., vol. 1, no 1, 1990, p. 46 à 53.

LUKENBILL, Bernard, Fathers in Adolescent Novels, School Library Journal, février 1974, p. 536-540.

#### 7- Colloque et conférence

«L'enfant et son père dans les années quatre-vingt-dix», colloque tenu par la division de pédopsychiatrie de l'Université Mc Gill, le 16 novembre 1990, au Grand Hôtel de Montréal.

CORNEAU, Guy, Fils et filles du silence, conférence prononcée au Cégep de Trois-

Rivières, le 25 octobre 1991.

#### IV- OUVRAGES GÉNÉRAUX

##### 8- Dictionnaires

BLOCH, Henriette et al. Grand dictionnaire de la psychologie, Paris, Larousse, 1991, 862 p.

CHEVALIER, Jean et Alain GHEERBRANT, Dictionnaire des symboles, Paris, Laffont et Jupiter, 1982, 1048 p.

FREUD, Sigmund, Abrégé de psychanalyse, Paris, PUF, 1967, 86 p.

SILLAMY, Norbert, Dictionnaire de la psychologie, Larousse, Paris, 1989, 289 p.

##### 9- Index et lexiques

B. LAPLANCHE, Jean et J.B. PONTALIS, Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF, 1988, 523 p.

PIÉRON, Henri, Vocabulaire de la psychologie, Paris, PUF, 1992, 587 p. (Quadrige).



# **ANNEXES**

## **GRILLE D'ANALYSE**

**PÈRE** (Comportements jugés positifs et négatifs vis-à-vis de sa fille)

### **Avec sa fille**

#### **Comportements positifs**

- Approbation de ses bonnes actions et de sa personnalité (récompenses);
- Acceptation positive de la féminité de sa fille et soutien dans l'acquisition de son identité sexuelle;
- Témoignages de tendresse et de confiance;
- Respect d'une discipline;
- Maintien d'une bonne relation conjugale;
- Encouragement de l'indépendance et de la réussite.

#### **Comportements négatifs**

- Absence ou indifférence;
- Rejet paternel (distance émotionnelle, manque de chaleur);
- Refus de la féminité de sa fille et encouragement à accomplir des actions masculines;
- Autorité appliquée sans dialogue;
- Indulgence constante;
- Traitement inconsistant;
- Grave conflit conjugal;
- Hyperémotivité;
- Attentes démesurées;
- Passivité.

## PÈRE (Comportements dans la famille et à l'extérieur)

### Avec sa famille

- Personnalité;
- Comportements expressifs vis-à-vis des enfants (Est-ce qu'il joue avec eux? Est-ce qu'il leur prodigue des soins?);
- Implication dans les tâches domestiques;
- Interdépendance entre lui et les autres membres de la famille (Leur accorde-t-il de l'importance? Est-ce qu'il communique avec eux?).

### Avec son entourage

- Influence de son travail sur sa famille; (Est-il perçu comme un employé compétent? Reçoit-il une gratification dans son travail?).

## FILLE (Comportements jugés positifs et négatifs et résultant des attitudes paternelles)

### Comportements positifs

- Acceptation positive d'elle-même comme femme et aptitudes interpersonnelles (chaleur, sensibilité aux besoins des autres, expressivité);
- Confiance en elle-même (potentiel intellectuel et créatif);
- Compréhension et empathie par rapport au père plutôt qu'adoption des mêmes comportements (désir d'être masculine comme lui);
- Partage de certaines valeurs et attitudes du père n'entravant pas sa féminité;
- Imitation des qualités générales du père (non stéréotypées);
- Facilité d'adaptation à différentes situations;
- Versatilité dans les comportements (fière d'être femme, indépendante et assurée aussi bien que soignante et sensible).

## **Comportements négatifs**

- Agressivité très grande, spécialement envers elle-même;
- Difficultés scolaires;
- Difficultés à établir des relations interpersonnelles;
- Intérêt sexuel exagéré;
- Difficulté à s'ajuster à des situations différentes;
- Attitude négative envers les hommes;
- Hyperactivité émotive;
- Anxiété;
- Manque de confiance en elle;
- Besoin très grand d'établir des relations significatives avec des hommes adultes (pères substituts);
- Faible conception de sa féminité ou haut degré en réaction contre les activités mâles.

## **Données descriptives à considérer pour l'analyse:**

### **Pour le père:**

- Occupation;
- Classe socio-économique;
- Groupe ethnique;
- Raisons de son absence du foyer, s'il y a lieu.

### **Pour la fille:**

- Tempérament;
- Physique;
- Habiletés cognitives.

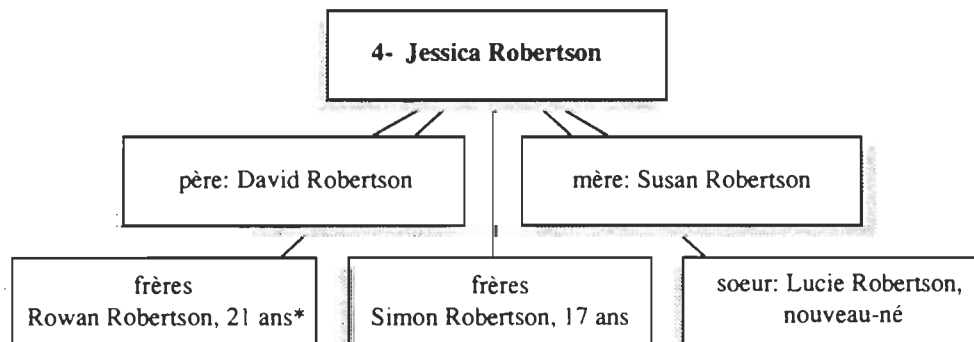
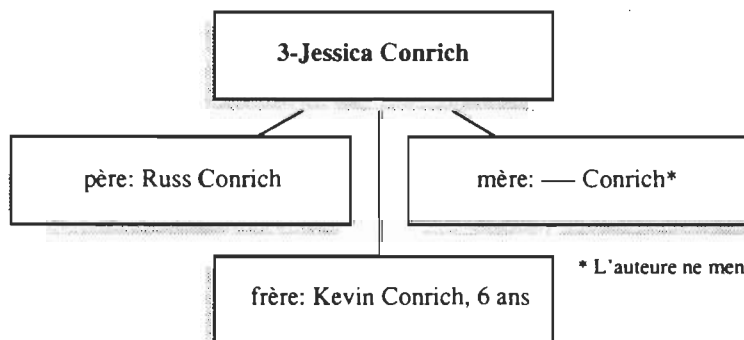
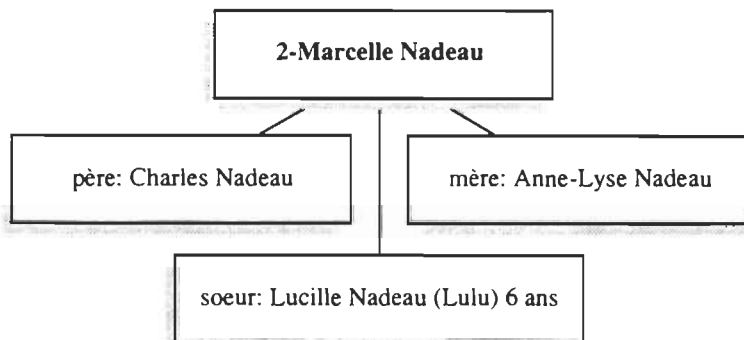
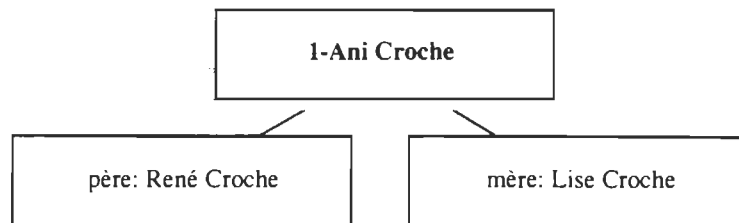
### **En général :**

Mise en scène du roman (lieu où se situe l'intrigue).

### **Aussi:**

Qualité de la relation mère-fille (très marquante dans le développement de la personnalité de cette dernière).

# GRAPHIQUE DES FAMILLES NUCLÉAIRES



\* âge approximatif

# GRAPHIQUE DES FAMILLES RECONSTITUÉES

